

DU MONDE ENTIER

JESSIE GREENGRASS

LA MAISON HAUTE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SARAH GURCEL



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

OceanofPDF.com

JESSIE GREENGRASS

LA MAISON
HAUTE

roman

*Traduit de l'anglais
par Sarah Gurcel*



GALLIMARD

OceanofPDF.com

Lames prennent qui chante, nerfs fluides, grèves d'os. Thrène de
tridactyle.

BASIL BUNTING

*Briggflatts*¹

¹. Traduction de Jacques Darras, *Briggflatts et autres poèmes*, In'hui/Trois cailloux, 1986.

OceanofPDF.com

SALLY

Le matin, je me réveille plus tôt que les autres. Je sors du lit en pull et chaussettes ; j'enfile d'abord ma robe de chambre, puis mon legging et mes bottes. En bas, il fait froid et sombre. Pas un bruit. Mes bottes commencent à se défaire au niveau du talon, mais j'essaie d'en tirer un dernier hiver. Le bout de mon pull et de mon legging s'effiloche, et ma robe de chambre se résume à une vieille couverture découpée pour les bras, parce que les robes de chambre font partie des choses auxquelles Francesca n'a pas pensé – et nous avons beau cumuler pas mal de compétences à nous trois, personne ne sait coudre.

À la cuisine, je regarde dans le poêle où en est le feu, j'ajoute du bois sur les braises et j'ouvre l'aération jusqu'à ce qu'il prenne. Je verse dans la bouilloire ce qui reste de l'eau puisée hier, je la mets à chauffer. Quelques feuilles de menthe séchées dans un mug et le thé est prêt. Il fut un temps où j'aurais bu du café. C'est ce que je me dis tous les matins. Je me dis ça et aussitôt j'ai l'impression d'en sentir le goût. Mais ça fait tellement longtemps que ça pourrait bien être n'importe quel autre souvenir. Lait. Moutarde. Jambon. Tous provoquent le même déluge de salive dans ma bouche, le même pincement triste dans ma poitrine.

Hier, il a plu. Comme je n'avais pas bien fermé mon manteau, la pluie a coulé dans mon col et j'ai passé toute la journée mouillée. Aujourd'hui, je sens la morsure du froid sec qui accompagne les ciels

vides : le temps sera dégagé, je pense. Dehors, derrière la vitre, au-delà du verger, l'obscurité est encore totale, mais l'horizon pâlera bientôt. J'entrouvre les portes, l'air est frais et vif, je respire l'odeur du sel. Les autres ne se réveilleront pas avant au moins une heure. Caro dort mal ; elle va souvent dans la chambre de Pauly, au milieu de la nuit, se coucher sur un matelas qu'il laisse pour elle à côté de son lit. Quand il se réveille, il évite de bouger pour ne pas la déranger. C'est sa façon à lui d'être en paix, dit-il : rester au chaud dans le noir, sous les couvertures, sans rien à faire. On a les petits luxes qu'on peut, surtout l'hiver.

On pourrait croire qu'avec tant de place – la maison, le jardin, le petit bois, la lande, les dunes, la plage – et personne d'autre que nous, il serait facile de s'isoler, mais nous formons un nœud. On ne se défait pas comme ça. Chacun sait, en permanence, où sont les autres, comme nous savons toujours quelle heure il est, aux repères combinés de la lumière, de l'ombre et de nos os. Alors il n'y a que maintenant, dans le petit matin, quand Pauly et Caro sont encore à l'étage, endormis ou immobiles, et que la journée n'a pas vraiment commencé, que j'ai la sensation d'être seule. Je sors dans le jardin et tout autour de moi le silence s'étire. Le vide est palpable. L'atmosphère s'éclaircit. Mon haleine flotte. Je descends par le verger, je passe sous l'arche de la haie et je prends le sentier qui longe le bassin de retenue où le fleuve se répand désormais, libéré de ses drains et de ses berges, de ses entraves et de ses digues, pour tracer lentement son propre chemin vers la mer.

Le printemps arrive. Sa mnémonique est dans la terre et dans les branches, dans les bourgeons qui verdissent, dans les nouvelles tiges qui pointent au milieu des roseaux morts – et malgré le froid qui s'insinue encore dans mes vêtements, je pense à la chaleur qui bientôt le chassera. L'herbe est humide autour de mes chevilles. Pas un souffle d'air. D'ici, j'aperçois ce qui reste du cottage de Grandy et, derrière lui,

le pub en ruine et le petit parc. L'arc rouillé de la balançoire se dresse comme un monument. L'eau et l'abandon effacent le village un peu plus chaque année. L'herbe pousse en touffes dans les fissures des murs, la vase recouvre les jardins, des crabes courent sur les pavés brisés de la route. J'écoute le *pip, pip* des huîtres et le cri d'un courlis solitaire, et, si curieux que cela puisse paraître, je ne suis pas malheureuse. L'aube arrive. Je rebrousse chemin et remonte le sentier qui s'éloigne du fleuve et me ramène à la maison haute – chez moi.

OceanofPDF.com

1

OceanofPDF.com

CARO

La maison haute appartenait à l'oncle de Francesca, au départ, mais il est mort peu après qu'elle a rencontré mon père. Comme il n'avait pas d'enfant, il l'a laissée à sa nièce, avec le terrain attenant, le verger, le potager, le bassin et le moulin à marée. Pendant longtemps, la maison n'a pas été entretenue. La première fois que je suis venue ici avec Francesca et Papa, pour les vacances d'été, des taches d'humidité s'épandaient dans les coins des pièces du bas. Il manquait des tuiles sur le toit. Je me rappelle le froid qu'il y faisait, même l'été, et la façon dont l'air s'engouffrait dans les cheminées, la nuit. Le verger sur lequel donne la cuisine partait dans tous les sens et, plus loin, après la haie de hêtres en bataille et son arche obstruée par les branches, le bassin étouffait sous les roseaux. L'eau s'y déversait deux fois par jour, mais au lieu d'être retenue pour activer la roue – la vanne était cassée depuis longtemps –, elle s'écoulait lentement dès que la marée reflétait. Le moulin s'effondrait à demi dans la boue. La roue moisissait. À l'origine, elle servait sans doute à moudre le blé – et voilà qu'elle tourne de nouveau, à présent, et alimente le frigidaire, l'été, et le générateur qui nous donne de la lumière, l'hiver, du moins tant qu'on aura des ampoules. Le verger est soigneusement élagué, à présent. On s'occupe des pommiers juste avant le printemps et des pruniers au mois de juin, comme Grandy nous l'a appris : on nettoie et on aiguisé bien la scie d'émondage, et puis on porte nos sécateurs autour du cou

avec une cordelette parce qu'il n'y a rien de plus facile à perdre qu'un sécateur. La haie est taillée, à présent. Dans le potager, les légumes poussent en rangs ordonnés. Il y a une serre dont le verre est intact. Voilà ce qu'on fait, à présent. On creuse, on désherbe. On plante. On stocke des graines et on scrute la météo, à l'affût du moindre signe de givre. Il y a des poules dans le poulailler, même si, l'hiver, elles occupent plutôt l'arrière-cuisine. On a aussi des champs qu'on s'est appropriés parce qu'il n'y a personne d'autre pour en vouloir. Quand j'étais petite, les mauvaises herbes envahissaient tout. Le poulailler était vide et la maison abandonnée à la poussière.

I

La maison haute n'est pas haute, pas vraiment, juste un peu plus haute que ses environs, de sorte qu'à sa construction, avant que les berges du fleuve ne soient consolidées et les fosses creusées pour drainer les terres, quand la pluie était forte et la marée montante et que l'eau allait où elle voulait, la maison devenait une île, ou presque, ralliée à la lande par un terre-plein à l'ouest qui restait seul émergé. Il arrive à présent qu'elle soit de nouveau presque une île.

II

Les premières années, avant la naissance de Pauly, quand Francesca vivait déjà avec Papa et moi, on passait les vacances d'été à la maison haute, éparpillés à travers ses pièces, chacun dans son espace propre. On menait des vies très séparées. Francesca travaillait au dernier étage, là où maintenant on stocke les sacs de pommes de terre et les pommes, alignées à même le plancher. Moi je sillonnais le

jardin, occupée à construire des cabanes dans le chèvrefeuille qui rongait les murs en ruine, à me décorer les cheveux de gaillet, à confectionner des parapluies en feuilles de tussilage pour les fées. Et Papa restait à la cuisine, assis avec un livre dans le vieux fauteuil près des portes-fenêtres, ou bien debout devant le plan de travail à émincer les légumes du déjeuner. Quand j'en avais assez d'être seule, je rentrais du jardin et le suivais partout, le harcelant pour qu'on aille quelque part.

— Mais où, Caro ?

— Au bassin, s'il te plaît.

J'adorais le bassin, à l'époque. Même si sa bonne tenue nous est essentielle aujourd'hui, je regrette son désordre d'alors, avant que Francesca ne restaure le moulin, quand les roseaux poussaient serrés tout près du bord et que de petites créatures apparaissaient et disparaissaient, vaquant à leurs affaires secrètes. J'aimais son immobilité, la façon dont l'eau montait et descendait, lapant le bord sans la moindre ridule, et le brillant de sa surface sous le soleil – mais Papa craignait que je n'y tombe, ou que je ne m'embourbe, alors je n'avais pas le droit d'y aller seule. Il finissait par dire :

— Bon, d'accord.

Et il allait chercher sa veste et ses bottes. Je l'attendais dans le verger en sautant d'un pied sur l'autre. Lorsque enfin il me rejoignait, nous franchissions la haie pour descendre le sentier en pente jusqu'au semblant de pré où se trouvait l'étang. Là, Papa s'asseyait et me regardait filer dans les herbes : je me déchaussais pour sentir la succion de la boue autour de mes pieds et je cherchais des trésors – des pierres, des plumes et, une fois, le miracle d'un nid plein d'œufs. L'éclosion des poussins les avait brisés en deux, mais ils étaient par ailleurs intacts, bleu pâle, mouchetés, aussi légers que l'air dans le creux de ma main. Papa me regardait jusqu'à ce que les ombres

longues couvrent le bassin et que je sois prise de frissons et de bâillements. Alors il disait :

— C'est l'heure de rentrer, Caro. Hop hop hop.

— Je veux pas remettre mes chaussures.

— Eh bien, ne les remets pas.

Je les lui donnais à porter et, sa main dans la mienne, nous remontions à la maison haute où, seule au dernier étage, Francesca travaillait toujours.

III

D'autres fois, l'après-midi, Papa et moi allions à la plage creuser des trous ou jeter des pierres dans la mer – de gros silex aux allures d'œufs bizarres qu'on trouvait tout le long du trait de côte. De temps en temps, il me laissait lui enterrer les pieds dans le sable ou bien, s'il faisait assez chaud, il m'emmenait me baigner : il me tenait par les aisselles tandis que je faisais des éclaboussures. Quand je sentais quelque chose me toucher le pied, je hurlais, il riait, et je m'agrippais à lui, mes bras autour de son cou et mes jambes autour de sa taille. Je n'avais pas peur de l'eau, alors – ou bien c'était une peur agréable, de celles qu'on éprouve à courir vers le sable avec de petits cris pour fuir une grosse vague avant de faire volte-face et de la chasser à son tour. Lorsque j'étais enfant, il faisait souvent chaud en juillet et en août, mais pas chaud comme ensuite, quand les étés se sont mis à durer la moitié de l'année, un éternel soleil blanc dans le ciel pâle, jour après jour. Le village comptait beaucoup de locations saisonnières et, en fin de matinée, la portion de plage la plus proche du bourg noircissait de monde : des rangées de gens couchés sur le dos, ou assis parmi leurs enfants, pelles et seaux éparpillés au milieu des restes de pique-nique,

des tubes de crème solaire, des bobs et des vêtements de rechange. À la maison, Francesca disait :

— Comment font-ils pour y prendre plaisir, à ce temps ?

Elle n'avait pas pris cette habitude, que nous nous efforcions de pratiquer, de penser en dissociation, d'imaginer deux futurs à la fois – l'avenir ordinaire des vacances d'été, des rentrées scolaires, des Noël, des anniversaires et des comptes bancaires en ronde sans fin et sans histoire, et puis l'autre, cet avenir long et vide dont les gens parlaient au conditionnel, ou dont ils ne parlaient pas du tout.

— Ils font comme si c'était une mystification destinée à les effrayer, disait Francesca, plutôt que la destruction imminente de la planète, putain.

Et je savais que lorsqu'elle disait « ils », ça englobait Papa et moi.

IV

À l'époque, ce n'était que le début, on n'était pas encore sûrs, on pouvait continuer à croire qu'il n'y avait pas de problème, ignorer la succession inhabituelle de julets trop chauds et d'orages de janvier. Je passais les beaux jours d'été à courir à moitié nue. Lorsque le temps tournait et que des cordes d'eau se déversaient du ciel, je restais dans la maison haute, assise devant la fenêtre, à regarder tomber la pluie, émerveillée par sa force et son abondance : elle récurait tout ce qu'elle touchait, débarrassait les haies des paquets de chips, écrasait les buissons, lessivait la poussière – et puis, dès le lendemain, la chaleur revenait. Mais l'air était saturé de vapeur, et la mer, à l'embouchure du fleuve, maculée de boue.

V

Nous passions aussi Noël à la maison haute. Certaines années, la plage était nappée de neige et la rivière charriait des plaques de glace grise ; d'autres fois, l'herbe poussait encore et, sur leurs branches, les feuilles venaient à peine de changer de couleur. On mangeait du risotto aux champignons et des poires pochées en dessert, puis on s'asseyait près du feu allumé par Papa pour ouvrir nos cadeaux. Quoi qu'on fasse, la maison paraissait toujours vide, ses portes et fenêtres fermées contre le froid et tant de ses pièces plongées dans le noir ; j'essayais de la remplir de ma voix tandis que Papa et Francesca lisaient sur le canapé, mais il n'y avait que moi et, à moi seule, je ne pouvais pas faire assez de bruit. Quand venait le moment de rentrer chez nous en ville, c'était un soulagement, car, là, au moins, nous étions pris dans le moule de nos vies. Je savais me sentir seule sans que ça se voie, m'occuper à ma façon, dans mon monde, un monde séparé de celui de Papa et de Francesca, un monde à moi. Je savais me suffire. Et puis, au bout de quelques années, Francesca a mis la maison haute en location. Elle a été occupée un temps par une jeune artiste dont Francesca n'aimait pas le travail, qu'elle jugeait trop dérangement.

— Comme s'il n'y avait rien d'important qui mérite réflexion.

Quand elle est partie, des étudiants en agronomie ont pris sa suite, pour un loyer symbolique en échange de la remise en état du jardin.

VI

Tout ça, c'était avant la naissance de Pauly, quand nous n'étions que trois. Francesca n'était pas ma mère. Elle m'aimait, mais d'un amour déstructuré. Je l'aimais, mais je doutais d'elle. Nous nous touchions rarement. Papa nous aimait toutes les deux, mais à tour de rôle – d'abord l'une, puis l'autre. Il ne pouvait pas nous aimer en même temps parce que nous attendions de lui des choses trop

différentes. À trois, nous n'étions pas malheureux, pas exactement, mais nous n'étions pas heureux non plus – et même si, rétrospectivement, il me semble parfois que mon enfance a pris fin à l'arrivée de Pauly, je ne peux pas dire que je le regrette. C'était trop calme, avant lui, j'étais trop souvent seule. C'est dur d'être un enfant isolé. La maturité des adultes déteint sur vous comme une tache.

VII

J'avais quatorze ans le jour où Francesca a ramené Pauly de la maternité. Papa et moi avons passé la matinée à faire le ménage, frottant, balayant, époussetant jusqu'à ce que toutes les pièces sentent la cire et le vinaigre. Un bouquet de tournesols attendait sur le guéridon de l'entrée, planté droit dans un pichet d'eau.

— Elle va dire qu'on n'aurait pas dû acheter des fleurs coupées.

Papa a répondu qu'exceptionnellement ça lui ferait tout de même plaisir, ce qui m'a semblé peu probable, même si j'ai gardé ça pour moi. Francesca était partie depuis une semaine. La naissance avait été difficile, m'avait expliqué Papa quand il était rentré de l'hôpital au milieu de la nuit prendre des affaires de rechange. Le bébé étant mal positionné, ses épaules avaient mis longtemps à se dégager du bassin de Francesca, et puis il avait le cordon ombilical autour du cou et la boucle s'était resserrée et resserrée encore dans la bataille, si bien que, lorsque enfin on avait pu le faire sortir en le tirant par le crâne avec des forceps, il était inerte et bleu-gris : les médecins l'avaient donc aussitôt emmené dans un autre service de l'hôpital, avant même que Francesca et Papa aient pu l'entendre crier, pour l'envelopper dans une couverture de refroidissement, au cas où son cerveau aurait été endommagé.

— C'est un garçon. On l'a appelé Paul.

Papa avait l'air épuisé. Je lui faisais du thé et des pâtes à la sauce tomate chaque fois qu'il rentrait à la maison, et je répétais qu'évidemment tout irait bien – mais en mon for intérieur, je n'en étais pas si sûre. Je pensais aux bébés des unités néonatales, à ces photos que j'avais vues aux informations ou sur les affiches de campagnes de sensibilisation à Noël. Je pensais à leurs corps de vieillards minuscules intubés de partout, à peine humains, à leur peau en papier de soie tendue sur des os d'oiseaux. Je pensais au bébé, Paul, mon demi-frère, emmailloté dans une couveuse, et j'essayais de me représenter Francesca en train d'attendre, assise à côté de lui – mais il m'était impossible de me figurer Francesca dans un endroit pareil. Je ne pouvais pas l'imaginer à la merci des médecins, tendant les bras vers un bébé qu'elle n'avait pas le droit de toucher. Je ne pouvais pas l'imaginer en proie à la peur. Je ne pouvais que convoquer sa réponse, le jour où j'avais voulu savoir pourquoi je n'avais pas le droit de boire du jus de fruit en brique :

— On doit tous faire des sacrifices, Caroline. C'est comme ça.
Seule Francesca m'a jamais appelée Caroline.

VIII

Une fois le ménage terminé, Papa et moi avons déjeuné, puis lavé la vaisselle, remis chaque chose à sa place et balayé les miettes. Récuré nos moindres traces. Papa m'a alors demandé si je voulais aller avec lui à la maternité, mais j'ai refusé, parce que j'avais peur, du bébé et des ecchymoses laissées par la naissance, et aussi de Francesca, de ce qu'elle avait vécu et des conséquences – peur qu'elle soit inchangée, ou bien changée, au contraire, un nourrisson inconnu dans les bras. Papa m'a embrassée, puis il a mis son manteau et il est sorti. Depuis le seuil, je l'ai regardé monter en voiture et s'éloigner. Lorsqu'il a été

totallement hors de vue, j'ai fermé la porte derrière lui et l'attente a commencé. Je suis d'abord allée au salon, où les coussins du canapé étaient tous parfaitement rebondis et où chaque livre avait retrouvé sa place exacte sur les étagères. Après quoi je suis passée à la cuisine, où n'attendait aucun mug sale, puis dans la salle de bains, où une serviette pendait, propre et bien pliée, et où le savon occupait sagement le milieu du porte-savon. Dans la chambre que Francesca partageait avec Papa, le lit était soigneusement bordé de draps repassés et la pаниère à linge n'offrait pas l'enchevêtrement habituel de pulls et de collants, tous démêlés, lavés et remisés. À côté, la chambre du bébé, parfaite, attendait un bébé. Même ma propre chambre était rangée, la moquette dénuée de livres et de vêtements, le lit fait, l'ensemble dégagé, ordonné, si peu familier. Je me suis assise au bas de l'escalier et là, les yeux sur la porte, j'ai attendu, au centre du vide impeccable de la maison. À ce moment-là, j'aurais pu me sentir indésirable. Comme si moi aussi on m'avait balayée, comme si Papa et Francesca m'avaient évacuée pour recommencer à zéro – mais en vérité je me sentais simplement en équilibre, une danseuse sur ses pointes. Quelque chose s'était terminé, sans qu'autre chose n'ait encore commencé – et voilà qu'enfin j'ai entendu la voiture, puis la clef dans la serrure. Papa s'est effacé pour les laisser passer, Francesca et le bébé qu'elle tenait dans ses bras, et on aurait dit qu'elle aussi, et pas seulement mon frère, venait de naître, leur peau fragile à tous deux rosie par la première exposition au soleil.

— Regarde, Caroline ! Je te présente Pauly.

J'ai tendu les mains, je lui ai pris le bébé des bras et le temps a redémarré.

Parfois, lorsque Francesca allait prendre une douche, elle me donnait Pauly. Je l'observais, son petit corps tout en courbes lové au creux de mon coude, ses bras et ses jambes remuant doucement comme des rubans d'algues dans un courant sous-marin. Dans ces moments-là, il semblait faire partie de moi, et quand il me regardait et que je lui rendais ce regard, nos yeux assortis écarquillés, j'avais l'impression que nous nous connaissions – du moins jusqu'à ce que sa bouche se mette à chercher, qu'il tourne la tête d'un côté et de l'autre et que ses gémissements hoqueteux se transforment en cris et ramènent Francesca au pas de course.

X

Tous les matins, Papa prenait son poste au grille-pain.

— Ce sera quoi, aujourd'hui ?

— Deux toasts, s'il te plaît.

Je nous versais du café, une tasse chacun, et une autre pour Francesca, qui descendait en robe de chambre, les yeux gonflés et le visage froissé.

— Ne me demandez pas comment s'est passée la nuit. Je pourrais manger toute la foutue miche.

Elle mettait le bébé dans son transat et, assise à côté de lui, secouait le siège du pied de sorte que Pauly montait et descendait en agitant les mains devant son visage. En fond sonore, la radio : ... *craintes pour la côte est des États-Unis tandis que des orages...*

— Éteins-moi ça, veux-tu ? me disait Papa.

Francesca laissait faire, mais fronçait les sourcils :

— Ce n'est pas d'éteindre la radio qui fera disparaître le problème...

On versait du lait, on se passait la confiture. Papa sortait son déjeuner du frigo pour le mettre dans sa sacoche, cherchait son portefeuille et ses clefs, se préparait à aller enseigner à l'université.

— Encore une journée d'étudiants. Quand est-ce que ça s'arrêtera...

Je pelais une orange et la tendais à Francesca. Elle l'ouvrait en quartiers qu'elle mangeait un par un tandis que, depuis son transat, Pauly la regardait en émettant un genre de fredonnement.

— Merci, Caroline.

Nous avons été reconfigurés. Le poids du bébé avait corrigé la balance de notre trio déséquilibré. Ça me faisait parfois l'effet d'un tour de magie, impeccablement réalisé, rapide et fluide, et je craignais que le truc ne cessât de fonctionner, si je découvrais comment s'escamote le bonheur. Papa boutonnait son manteau :

— Tu as quoi, aujourd'hui ?

— Deux heures de maths. Et français. Je déteste le français.

Francesca prenait Pauly dans ses bras :

— Par ici, petit porcelet. On va te mettre des vêtements propres...

Et elle nous l'enlevait pour l'emmener à l'étage, dans la douceur confinée du cocon qu'était devenue sa chambre.

XI

Quand je rentrais de l'école, ils étaient tous les deux dans le lit de Papa et Francesca, Pauly en pleine sieste et Francesca en plein travail, un livre dans une main, son cahier ouvert à côté d'elle. Le visage rose, le souffle régulier, Pauly reposait sur les genoux de sa mère, et je m'installais par terre au bout du lit pour faire mes devoirs jusqu'à ce qu'il se réveille. Alors Francesca et moi jouions avec lui, empilant des cubes en hautes tours qu'il faisait s'effondrer, lançant des petites

voitures qui roulaient sur le parquet dans un bruit de ferraille. Il aimait qu'on le bascule la tête en bas : il se mettait à couiner tandis qu'à tour de rôle nous le renversions depuis nos genoux. Je lâchais une balle en caoutchouc et il la regardait rebondir et s'immobiliser. Le téléphone sonnait. Francesca allait répondre et, assise par terre devant Pauly à qui j'essayais d'apprendre à applaudir, je l'entendais dire :

— Ils pensent que ce bébé est un aveu de défaite.

Et :

— Ils pensent que ça veut dire que ça ne compte plus pour moi. Ou que je ne crois plus en ce que je raconte...

Mais pour moi qui la regardais, ça n'avait rien d'une défaite. Au contraire, c'était une sorte de bravade furieuse qui l'avait poussée à avoir un enfant, malgré tout ce qu'elle anticipait de l'avenir – un genre de pacte avec le monde selon lequel, puisqu'elle avait augmenté sa mise, elle s'efforcerait de protéger ce qu'elle avait trouvé à aimer.

J'ai beaucoup de mal, maintenant, à me rappeler ce que ça faisait d'habiter cet espace entre deux futurs, nos vies entières coincées dans l'interstice entre crainte et certitude – je crois que ça ressemblait surtout à ces rêves dont on essaie de se réveiller sans y parvenir, si bien qu'on n'en finit pas de retomber sur le matelas, la couette en bataille, les yeux fermés. Par un mécanisme de survie salulaire, profondément ancré en nous, il nous est beaucoup plus facile de nous soucier de ce qui est petit et proche. Comment vivre, sinon ? À mesure que je grandissais, la crise est progressivement passée de menace lointaine à perspective imminente, et nous avons réglé ça comme on règle sa radio pour supprimer les parasites : nous nous sommes ajustés à chaque nouvelle normalité et nous avons continué à faire ce que nous faisons depuis toujours – transports quotidiens, vacances, pleins de courses du vendredi, excursions champêtres à la journée, après-midi au parc. Ce n'était ni par ignorance ni par négligence, mais tout bonnement parce

qu'il nous semblait qu'il n'y avait rien d'autre à faire – et aussi parce que ces activités représentaient une sorte d'incantation subtile tissée de chair et de temps. L'humble et morne familiarité de nos vies quotidiennes nous protégerait, pensions-nous. Même Francesca, qui n'était que trop lucide, même elle qui refusait de mordre à l'hameçon de l'espoir ouvrait le frigo à dix-sept heures et jurait parce qu'il n'y avait rien pour le dîner du petit. On finissait par lui donner des bâtonnets de poisson pané sortis du congélateur. Papa rentrait. Paul prenait son bain : il battait l'eau de ses poings, suçait le gant et se mettait à pleurer quand on le lui enlevait, le moment du savonnage venu. Plus tard, consolé, on l'enveloppait dans une serviette et on le séchait. J'embrassais le désordre de ses cheveux mouillés.

— Bonne nuit, Pauly.

Francesca l'emmenait au lit. Papa préparait le dîner et ouvrait du vin pour qu'elle trouve son verre plein lorsqu'elle reparaîtrait, clignant des yeux dans la lumière.

— Il dort enfin, Dieu merci...

Et tout ce temps, dehors, ce qu'elle seule parvenait à regarder en face : les printemps précoces et les étés trop longs, les hivers soudains, imprévisibles, qui venaient de nulle part avec leur lot d'inondations, de glace ou de vent, ou qui ne venaient pas, laissant les jours succéder aux jours dans une humidité poisseuse, les feuilles pourrir sur les arbres et les oiseaux chanter en décembre et nicher plutôt que de migrer, si bien que, lorsque enfin la neige tombait, ils gelaient sur les branches et mouraient.

XII

Sur l'écran de mon ordinateur, Francesca faisait un discours. Pauly, pas tout à fait six mois, dormait dans une écharpe de portage contre le

ventre de sa mère, la tête bien calée sous le menton de cette dernière, les jambes pendant de part et d'autre de sa taille. Francesca disait : *Nous devons admettre que nous avons reçu un ultime avertissement, car si nous ne l'admettons pas, et si nous n'agissons pas, les conséquences surpasseront tout ce à quoi nous avons pu assister jusqu'ici, et nous n'aurons pas su saisir notre dernière chance...*

Ils semblaient tellement inséparables, alors, tous les deux. À mesure qu'il prenait forme, son identité propre se déployant comme un bourgeon de feuilles tendres, Pauly poussait vers Francesca, s'étirant pour s'agripper à elle et y grimper. C'était une joie, pour moi, de les regarder. J'adorais le prendre dans mes bras quand elle quittait la pièce – qu'elle aille chercher quelque chose ou répondre au téléphone – et lui murmurer à l'oreille alors qu'il commençait à s'agiter : *Ne t'inquiète pas, Pauly, elle va revenir...*

Ça faisait l'effet d'un miracle que cette presque-personne minuscule, ce petit être animé de besoins on ne peut plus immédiats, englouti par un abysse de manque à la moindre absence maternelle, se rétablisse si facilement quand elle revenait le caler sur sa hanche. Il cessait aussitôt de pleurer et dardait sur le monde un regard accusateur en tortillant ses poings dans le chemisier de sa mère – mais rien ne dure. La nuit, le monde est plein d'arêtes. L'éclat de la lune par la fenêtre révèle les angles et les ruptures. Pauly et Sal pensent que c'est la peur qui me réveille, me tire du lit et me pousse à sortir dans le jardin, à marcher au bord du fleuve dans le noir, mais ce n'est pas ça, pas seulement. Il serait si facile, dans cette oasis de verdure, de croire que nous l'avons emporté – que nous devons à notre habileté ou notre perspicacité de nous être retrouvés ici, nous plutôt que n'importe qui d'autre. Rien à voir avec l'habileté. C'est Francesca qui nous a donné cette chance, et nous avons choisi de la saisir et de la garder pour nous. Dans la chambre de Pauly, avant de m'endormir, je fixe ses traits

de jeune homme et j'essaie de me souvenir de son visage d'enfant, mais je l'ai oublié. Je remonte les couvertures et je cale ma respiration sur la sienne jusqu'à ce qu'enfin je sombre.

XIII

Un après-midi, pendant que Pauly faisait la sieste, Papa, Francesca et moi avons assisté, depuis le canapé du salon, à l'engloutissement d'une île au milieu du Pacifique. Nous avons vu la tempête arriver grâce aux caméras qui filmaient la pluie et les vents de plus en plus violents. Nous avons vu des portes arrachées à leurs gonds, des palmiers ployer et céder. Nous avons vu une place ordinaire d'une lointaine ville de bord de mer se désagréger : les panneaux de signalisation se briser, les lampadaires se tordre, le café à l'angle se fendre en deux comme une coquille d'œuf. Papa a dit :

— Au moins, ils savaient que ça allait leur tomber dessus.

Sur l'écran, une voiture entière est passée dans les airs.

— Je veux dire, tout le monde a pu partir à temps.

Le visage crispé de rage, Francesca a bondi jusqu'à un coin de la pièce et plaqué ses mains contre les murs.

— C'est totalement hors sujet.

Elle nous tournait le dos.

— Et qui plus est...

Elle parlait avec une telle violence que je craignais presque que ses mots ne percent les lattes et le plâtre et qu'elle ne sorte de la pièce, et de nos vies.

— ... il y a toujours des gens qui restent. Et pourquoi pas ? Où est-ce qu'on veut qu'ils aillent, putain ? Dans un camp de réfugiés ? Pendant que le reste du monde se dispute pour savoir qui doit

s'occuper d'eux ? Hier ils avaient une vie, aujourd'hui ils ne sont que des visages dans une file d'attente. Merde.

— Je sais, a dit Papa. Je suis désolé.

— Ah oui, ça, tout le monde est désolé...

Le lendemain matin, après le passage de la tempête, nous avons rallumé la télévision et vu des images satellite de l'emplacement de l'île : il ne restait qu'un peu de terre nue et un coin d'océan à l'écume chargée de débris. Les anciens habitants avaient été provisoirement mis à l'abri, nous a-t-on dit, sur la masse continentale la plus proche, à des milliers de kilomètres de là où, seulement une semaine plus tôt, ils étaient chez eux. On ne savait pas au juste combien avaient décidé de rester.

L'après-midi, Francesca a installé son ordinateur portable sur la table de la cuisine pendant qu'elle préparait des biscuits à l'avoine. Les pieds posés sur la chaise haute de Pauly, j'ai mangé les raisins secs qu'elle avait laissé échapper en regardant les dernières images de familles recroquevillées sous des bâches. Les gens avaient l'air résigné, comme s'ils comprenaient déjà ce dont ils étaient devenus une composante. J'ai tenté de ne pas pleurer car j'avais honte de mes larmes, qui ne montaient ni par compassion ni par empathie ni par gentillesse, mais parce que j'avais peur, très soudainement et directement, pour moi-même.

XIV

C'était le soir, Francesca faisait ses bagages. Papa sur ses talons, elle allait de pièce en pièce, ramassant des pulls, des chargeurs, une brosse à dents.

— Et nous ? a-t-il dit. Et Pauly ?

— Paul s'en remettra.

Elle a glissé son passeport dans la poche supérieure de sa valise.

— Il a besoin de toi, a dit Papa.

— Tu seras là, a répondu Francesca.

Puis elle est passée dans son bureau en fermant la porte derrière elle.

Plus tard, tandis qu'on attendait son taxi, elle s'est agenouillée pour embrasser Pauly sur le front et elle a dit :

— Pardon.

On ne savait pas trop auquel de nous trois elle s'adressait.

— Si je peux aider, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire, alors je dois y aller.

— Oui, a répondu Papa, bien sûr.

— Je serai de retour d'ici quelques jours. Une semaine, maximum. Je dois y aller. Je dois voir ça en personne. Il faut qu'il y ait des témoins.

— Oui, a répété Papa.

— On ne peut pas faire comme si de rien n'était.

Ce soir-là, Pauly n'arrivait pas à dormir. Il s'est posté dans l'embrasement de la porte de sa chambre, le visage ruisselant de larmes et de sueur, et s'est mis à hurler comme s'il avait très mal quelque part. J'ai essayé de le prendre dans mes bras, de le consoler, mais il s'est contorsionné en me martelant les jambes de ses talons jusqu'à ce que je le lâche. Alors je me suis assise à côté de lui, sur le tapis aux couleurs vives, et j'ai murmuré, encore et encore :

— Tout va bien, Pauly, tout va bien. Ça va aller. Je t'aime. Tout va bien...

Mais il était presque minuit lorsque enfin il s'est endormi, épuisé, moitié dans sa chambre, moitié en dehors. J'ai attendu d'être certaine qu'il ne se réveillerait pas pour le porter dans son lit. J'ai enfilé mon pyjama, je me suis brossé les dents, je suis allée chercher un verre

d'eau et puis, question de réconfort – le sien ou le mien –, je me suis glissée près de lui et, ses petits pieds contre mon ventre, je me suis endormie aussi.

XV

Dans un journal, cet éditorial de Francesca :

Nous autres, scientifiques, nous avons l'habitude de rester là où nous sommes. Nous nous racontons que notre travail ne consiste qu'à exposer les preuves. Mais cette neutralité est à présent illusoire. Elle appartient au passé...

Tous les jours, Papa allait à l'université, donnait des cours, dirigeait des séminaires. Le soir, il rentrait à la maison et corrigeait des copies, menant ses propres recherches dans les interstices – il était donc difficile de ne pas lire les mots de Francesca comme une adresse personnelle, une facette de leur relation publiquement mise en scène. J'étais déjà assez grande pour avoir mal pour lui, mais il fallait s'occuper de Pauly – et puis, n'est-ce pas, elle avait peut-être écrit ça moins pour l'attaquer que pour s'excuser, une façon d'expliquer qu'elle ait choisi de placer les besoins hypothétiques et généraux d'une population au-dessus de ceux, réels et spécifiques, de sa famille. Et puis, n'est-ce pas, la suite a prouvé qu'elle avait raison.

Vers la fin, bien sûr, Papa l'accompagnait – la dernière année de leur vie, c'est ensemble qu'ils ont assisté à des conférences, des comités d'urgence, des sommets. Je me demande aujourd'hui comment il a vécu ces derniers mois, quelle culpabilité il a éprouvée d'avoir attendu si tard pour tenter de changer l'issue, parce qu'il ne voulait pas que Pauly et moi soyons malheureux. C'est la même culpabilité que

j'éprouve à présent, sachant que je n'ai rien fait, au final, sinon rester à l'abri dans la maison haute et attendre que ça passe. Souvent, la nuit, je me demande à quoi ont ressemblé leurs derniers instants, à Francesca et Papa – est-ce que c'est allé vite ou lentement ? Sont-ils tombés ? Sont-ils morts écrasés ou noyés ? Je me demande s'ils ont eu peur. Un peu ? Beaucoup ? Et puis, parfois, je me dis qu'ils n'ont peut-être pas disparu, qu'ils sont encore vivants, quelque part, et qu'ils travaillent, en un lieu qu'ils estiment plus important qu'ici.

XVI

J'étais assise dans le jardin, Pauly à côté de moi, agrippé à mon épaule pour tenir debout. Je ramassais des pâquerettes et les lui offrais tout en les maintenant hors d'atteinte, les faisant danser d'avant en arrière et dodeliner de la tête jusqu'à ce qu'il en couine de rire, quand il s'est accroupi : il a déraciné une poignée d'herbe, puis me l'a tendue à son tour, ses petits doigts potelés refermés en poing sale.

— Merci, Pauly.

J'ai pris la motte, je l'ai retournée dans ma main et la lui ai proposée :

— Tu la veux ?

À cette époque, il adorait ce jeu et tous ses allers-retours mais, cette fois-ci, alors qu'il tendait à nouveau la main, il s'est arrêté à mi-chemin, son geste interrompu par quelque chose qu'il avait vu. Au lieu de reprendre l'herbe il a levé le doigt vers un arbre et, de sa voix toute neuve, il a dit :

— Oiseau.

J'ai appelé Francesca, rentrée la veille de Paris où elle s'était adressée à une foule d'étudiants intégralement vêtus de noir : *Si nous sommes en deuil, c'est d'une époque où nous pouvions faire comme si*

de rien n'était... Occupée à pétrir du pain, elle s'est précipitée par la porte ouverte de la cuisine dès qu'elle m'a entendue, s'essuyant les mains sur son jean, laissant deux traînées blanches derrière elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Il est arrivé quelque chose ?

— Il a dit « oiseau ».

J'ai désigné les branches de l'arbre :

— Il est là, Pauly, il est encore là, regarde. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu vois ?

Mais, de nouveau silencieux, Pauly s'est contenté de nous tendre des poignées d'herbe en souriant.

— J'ai le déjeuner à préparer, a dit Francesca.

Puis elle s'est détournée et elle est repartie vers la maison.

XVII

En tailleur sur la moquette du salon, Pauly et moi empilions des cubes en bois pour les renverser. La porte était entrouverte. De l'autre côté, j'entendais Francesca remuer.

— Pauly, ai-je demandé, tu veux une histoire ?

Je lui ai donc fait la lecture. Installé sur mes genoux, il suivait le récit page à page. Quand nous sommes arrivés au dessin du loup, il a poussé un petit cri – je savais qu'il serait ravi – et, montrant du doigt la longue gueule grimaçante de l'animal, il s'est exclamé :

— Les dents ! Les dents ! Le loup !

J'ai entendu l'inspiration crispée de Francesca. Puis je l'ai entendue s'arrêter, se retourner, s'éloigner. Une décharge de culpabilité m'a traversée. La présence de Pauly sur mes genoux était tellement chaude, confortable, douce, et cela avait dû être tellement blessant pour Francesca, seule dans la pièce à côté, de recevoir confirmation de cette

vérité : ce n'était pas que Pauly ne parlait pas, c'était seulement qu'il ne lui parlait pas à elle.

XVIII

Nous étions assis côte à côte dans le cabinet du thérapeute, Francesca, Papa et moi. Une grande fenêtre dans le mur nous montrait Pauly en train de jouer sur un tapis en patchwork dans la pièce voisine. L'orthophoniste était agenouillée par terre près de lui devant le circuit de billes qu'ils avaient construit. J'ai trouvé qu'il avait l'air calme. C'était un genre de jeu : la dame tenait une bille en haut du circuit en désignant Pauly du doigt, puis la laissait filer dans les virages et fuser tout en bas, si bien qu'il devait courir la récupérer. J'avais craint qu'il ne se sente jugé, qu'il n'ait l'impression d'être fautif, mais tout ça n'était peut-être finalement guère plus qu'un genre de garderie sophistiquée. Voilà un mois que Papa et Francesca venaient là avec lui pour des séances de thérapie familiale. Souvent, Francesca rentrait exprès : elle arrivait en train le matin et repartait juste après, de sorte qu'étant en cours tout le temps de son passage je ne la voyais pas. Comme c'étaient les vacances, cette fois-ci, ils m'avaient demandé de les accompagner. Je pensais à mes camarades de classe, à ce qu'ils étaient en train de faire et qui était forcément différent – mais ma vie, où figurait Francesca, n'avait jamais été comme la leur, et encore moins ces derniers temps. Qu'aurais-je fait de toute façon ? Joué dans le jardin avec Pauly, peut-être. À moins qu'on ne soit allés au parc nourrir les canards. Je n'aimais pas être séparée de lui, de peur qu'il n'ait besoin de moi en mon absence.

— Parfois, a dit le thérapeute, rompant le long silence de la pièce, les enfants agissent un peu comme une girouette. Ils sentent les courants de la vie de famille... et les reproduisent.

— Les verbalisent, a dit Francesca en haussant les sourcils comme pour m'expliquer tout ça, avant d'ajouter : ou pas.

Le thérapeute a souri, sans conviction, pâle dans son pull-over pâle, ses lunettes carrées à monture noire perchées à mi-chemin de son petit nez. Il m'a regardée.

— Diriez-vous que votre famille est angoissée ?

Ensuite, nous sommes allés déjeuner au restaurant. En attendant nos plats, j'ai pris Pauly sur mes genoux et il a dessiné aux crayons de couleur sur des feuilles que Francesca avait apportées de la maison. J'ai retourné un des dessins. *Analyse des évolutions récentes du climat et de la probabilité accrue de catastrophes climatiques*. Francesca a froncé les sourcils.

— Ce qu'ils ne comprennent visiblement pas, c'est que l'angoisse est une réaction parfaitement raisonnable à ce qui se passe.

Pauly dessinait des bonshommes bâtons avec des visages ronds et des pieds immenses au bout de leurs jambes pendantes. Papa a dit :

— Mais Paul n'est qu'un enfant, et s'il ressent tes – *nos* peurs...

Il a fait une nouvelle tentative :

— Nous devons au moins essayer de croire qu'il pourra vivre une vie normale.

À quoi Francesca a répondu :

— Absolument pas.

Et l'espace d'un instant, sa rage s'est interrompue. Elle n'avait plus l'air farouche ni moralisatrice, juste triste – comme si, mesurant déjà l'étendue de son échec, elle souhaitait seulement que la fin vienne et nous libère tous.

Le matin, en allant à l'école, j'accompagnais Pauly à la crèche à deux pas de chez nous, sa main dans la mienne. Une fois sur place, je l'aidais à enlever son manteau et je le regardais l'accrocher tout seul à la patère avant de lui tendre son sac. Je respirais l'odeur de la garderie, un mélange de carottes bouillies, de désinfectant et de vêtements mouillés. Le personnel était gentil avec moi, veillant à me traiter comme les vrais parents – ça manquait de naturel, mais j'appréciais la démarche. L'après-midi, c'est Papa qui le récupérait en sortant de l'université, sauf quand il finissait tard, auquel cas je m'en chargeais.

— Où l'est, Papa ? demandait alors Pauly, le regard las, les épaules vers l'avant.

— Tout va bien, Pauly, il rentrera dans une heure ou deux. Il travaille. Et si on allait au parc ?

Son angoisse s'évaporait sur les balançoires, où je le poussais encore et encore, jusqu'à être certaine qu'on trouverait Papa à la maison.

Le soir, une fois Pauly couché, Papa et moi regardions le journal télévisé. Le Bangladesh attendait toujours la pluie, alors qu'il y avait des inondations au Japon. Une délégation de l'île engloutie était arrivée à l'ONU et demandait réparation. Des feux faisaient rage au centre de l'Australie et, dans certaines régions de Chine, l'été avait atteint un degré de chaleur et d'humidité incompatible avec la vie. Parfois, au milieu de ces images de chaos, on voyait Francesca dans un studio de télévision, un micro accroché au revers de sa veste. L'enregistrement et la diffusion rendaient sa voix bizarre, reconnaissable mais pas tout à fait juste, comme une imitation d'elle-même.

— Je la croyais à Berlin, disais-je.

On éteignait la télévision, je terminais mes devoirs et on allait se coucher. Et quand Pauly se réveillait – ce qui arrivait souvent – aux

petites heures du jour, je le laissais grimper dans mon lit.

— Je peux avoir ton bras ? demandait-il.

Je déployais un bras sur l'oreiller pour qu'il y pose sa tête.

— Il faut dormir, maintenant, Pauly.

Et il obéissait.

XX

À l'époque, Pauly avait besoin de moi, alors je m'occupais de lui. Ça me semblait aussi simple qu'une question et sa réponse, et je ne voyais pas comment sa petite personne pourrait devenir une réponse à son tour. À présent la situation est inversée. Les mauvais jours, quand je ne tiens pas en place, quand j'ai mal à la tête, que je voudrais dormir mais que le sommeil ne vient pas, quand Papa et Francesca me manquent tellement que c'est à peine soutenable, alors je suis Pauly partout. Comme une ombre. Je sais que c'est pénible pour lui. Que je devrais me ressaisir.

— Rends-toi utile, Caro, dit-il en me passant une pelle. L'effort physique va te faire du bien.

Je me mets au travail. Parfois Pauly a raison et creuser m'aide – peut-être pas tout de suite, mais plus tard, quand je dors mieux cette nuit-là. Parfois j'ai trop mal aux mains et Pauly reprend la pelle en disant :

— Et si tu allais plutôt courir ?

Alors j'obéis. Je lace mes chaussures de sport, qu'on a réparées et réparées encore parce qu'il n'y a plus de paires dans la grange, et je cours. Je quitte la maison haute, je quitte le verger, je laisse derrière moi le bassin de retenue et toutes les choses à faire, je laisse Pauly et sa façon détournée de s'occuper de moi, je laisse Sally qui s'inquiète de ce qu'on va manger et de la quantité de bois stockée pour l'hiver. Je cours

dans la campagne vide, calme, indifférente à ma présence. Ça me fait du bien d'être seule quand je cours. Après, je me sens mieux pendant un moment. Pauly m'attend à la maison et je le vois soulagé de me voir soulagée. C'est moi qui ai besoin de lui, maintenant. J'ai besoin de sa solidité, de sa certitude. De sa capacité à faire avec. Pourtant, parfois, la nuit, couchée par terre dans sa chambre à me concentrer sur ma respiration pour essayer de m'endormir, je sens qu'il me regarde et je me dis que j'ai peut-être toujours eu besoin de lui, même lorsqu'il était petit – même lorsqu'on aurait cru le contraire. Parce qu'il me donne forme et substance, et qu'être nécessaire à quelqu'un vous ancre.

XXI

Les étudiants en agronomie avaient quitté la maison haute, qui était libre. Francesca se mit à y passer ses week-ends – parfois des semaines entières – et j'avais du mal à ne pas me dire qu'elle nous évitait, Pauly et moi. Souvent, Papa l'accompagnait. Je ne posais pas de questions. Leur absence me mettait en colère mais, d'une certaine façon, c'était plus facile lorsqu'ils étaient partis et que nous restions seuls. Je pouvais me détendre. Le monde dans lequel il n'y avait que Pauly et moi était tout petit, certes, mais il était simple. Papa me manquait, mais pas le fait de me forcer à paraître heureuse pour lui. Et Francesca aussi me manquait, mais pas ce qu'elle générait en entrant dans une pièce – l'impression qu'aucun de nous n'était à la hauteur d'attentes du reste impossibles à satisfaire –, ni la peur qui venait avec, cette conscience permanente de conséquences qu'elle ne nous laissait jamais oublier ou ignorer. Même Papa semblait désormais piaffer lorsqu'il était à la maison. Il s'agitait comme s'il aurait préféré être

ailleurs, avec Francesca, plutôt que coincé avec nous, dans notre morne quotidien.

Si tant est que j'y pensais à l'époque, je devais me dire qu'ils se reposaient sans doute, à la maison haute. Je les imaginais en paix, rien que tous les deux, tout comme Pauly et moi étions en paix sans eux. Pauly avait alors presque quatre ans et s'il était encore réservé avec les inconnus il avait, lorsque nous n'étions que tous les deux, la capacité de s'abandonner tout entier à la joie. Le soir, après la garderie, tandis que l'eau des pâtes bouillonnait sur le feu, nous nous tortillions comme des poissons sur la moquette du salon, ou bien nous faisions le lion à tour de rôle, rugissant entre les pieds de l'étendoir à linge. Il aimait jouer avec les poupées du coffret que je lui avais offert pour Noël, donnant à chacune une voix différente, les faisant bavarder, se disputer, se brouiller, se réconcilier, se consoler. Le samedi matin, après les courses, il aimait préparer des biscuits ; il cassait les œufs, aux deux tiers dans le saladier, le reste sur la table, et plongeait ses doigts dans le pot de sucre quand il croyait que je regardais ailleurs...

— On arrête la pâtisserie si tu manges le sucre, Pauly.

Il aimait aussi jouer à cache-cache, mais n'a jamais pu intégrer qu'il faille rester caché. Il surgissait dès que j'entrais dans la pièce :

— Je suis là, Caro ! Je suis là !

Tout était si simple quand j'étais avec lui que cela rendait les incursions du monde extérieur incroyablement violentes. Parfois, en allant acheter du pain ou du lait au coin de la rue, j'apercevais la une d'un journal et je me laissais surprendre par des photos de gens embourbés jusqu'aux genoux, d'enfants au regard démesuré couchés en rangs sur des matelas. Soudain assaillie, frappée d'une terreur nauséuse, je fermais les yeux. C'était l'effet que me faisait l'extérieur – qu'il y avait toujours quelque chose en embuscade, caché, mais prêt à surgir pour m'épouvanter ou me faire des reproches. À

l'intérieur, avec Pauly, quand nous n'étions que tous les deux, j'étais en sécurité – du moins je me sentais en sécurité. Disons que je pouvais me détourner de ce qui m'effrayait. J'étais à six mois de mes dix-huit ans, en dernière année de lycée. Autour de moi, il me semblait que le monde sombrait, gelait ou brûlait. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais ensuite et, quand j'y pensais – quand je pensais à autre chose que Pauly et les menus détails de notre vie commune –, je n'éprouvais que terreur, une terreur qui virait à la rage sur les bords.

XXII

Si Francesca rentrait plusieurs jours d'affilée pour son travail à l'université, sa présence rendait Pauly muet. Il l'observait. Elle s'affairait encore plus qu'à l'ordinaire, casant dans ces quelques jours ce qui aurait normalement pris des semaines – cuisiner des plats mijotés et de la sauce pour les pâtes qu'elle congelait afin que nous mangions correctement en son absence, planter des haricots d'Espagne dans le jardin, attacher les tiges des framboisiers par rangées, repeindre sur la porte d'entrée les égratignures causées par le canard à roulettes de Pauly. Je souhaitais qu'elle reparte. Je regrettais les jours où nous dînions de tartines de miel plutôt que de légumes. Je regrettais l'agitation saccadée du matin et la décélération du soir, Pauly dans son bain disant *Tu te baignes avec moi, Caro ?* tandis que j'attendais avec une serviette à côté de la baignoire – et puis les histoires, le bisou de bonne nuit et le calme soudain une fois qu'il s'était endormi mais que la maison restait si pleine de lui que je ne me sentais pas seule du tout. Je regrettais les nuits où il venait se glisser dans mon lit et où je me réveillais en sentant ses petits pieds contre le bas de mon dos. Je regrettais les batailles pour qu'il s'habille, le matin, une pieuvre de

bras et de jambes s'agitant en tous sens. Quand Francesca était là, elle disait :

— Paul, mets tout de suite ton pantalon, s'il te plaît.

Et il obéissait, un pied à la fois et jusqu'au bout. Elle l'emmenait à la salle de bains, lui brossait les dents et attendait qu'il se lave les mains.

— Je t'accompagne à la garderie aujourd'hui.

Paul hochait la tête. Je les suivais, à la traîne, vérifiant dans son sac qu'il avait bien son livre, un slip de rechange et son goûter. Francesca s'agenouillait pour lui mettre ses bottes en caoutchouc, dos à moi.

— Il aime qu'on rentre son pantalon dans ses chaussettes, sinon elles tombent.

Je voyais les épaules de Francesca se figer, sa nuque se raidir. J'avais tant de plaisir à la blesser.

XXIII

La honte sort de nulle part. C'est comme une plaque de glace imprévue sur laquelle mes pensées s'engagent et dérapent, et me voici à terre, en train de patiner – mais il me semblait à l'époque que Francesca avait décidé que son amour pour Pauly se mesurerait à sa capacité à le réparer. Lorsqu'il s'était avéré qu'on ne pouvait pas le réparer parce qu'il n'était pas vraiment cassé – seulement effrayé comme peut l'être un petit garçon, parfois, parce que nous l'étions tous –, elle l'avait mis de côté, et moi avec. Je lui en voulais de ne pas vouloir de nous. Je lui en voulais de refuser de nous protéger, d'apporter avec elle à chacun de ses passages tout ce à quoi je voulais éviter de penser et puis de repartir dans une éternelle valse de taxis entre la maison et la gare.

Tout le temps qu'elle passait à la maison haute, avec Papa, je croyais que c'était parce qu'ils étaient plus heureux sans nous. Je ne savais pas qu'ils avaient tant à faire là-bas : nettoyer le bassin de retenue, réparer la vanne, installer le générateur. Je ne savais pas qu'ils remplissaient la grange de provisions. Je savais seulement que, lorsqu'ils revenaient, ils apportaient la peur avec eux, comme une traînée de boue sur la moquette.

XXIV

J'ai définitivement quitté le lycée le jour de mes dix-huit ans, à la pause déjeuner. Je suis rentrée à pied. Il n'y avait personne à la maison. Je n'avais pas de projet, ni pour l'après-midi, ni pour la suite – ma vie, cette longue perspective vide. Ou absence de perspective. Il devenait évident pour tout le monde que la situation se détériorait. L'hiver précédent, la moitié du Gloucestershire avait été inondée et, les eaux ne s'étant pas retirées, de nouveaux marais recouvraient les maisons, les champs, les routes et les écoles, dont émergeait le haut des collines comme autant de petites îles. À York, la rivière était sortie de son lit, emportant le centre-ville : des murs restés debout pendant près de deux millénaires avaient été balayés presque jusqu'à Hull. On ne disait pas que ces endroits avaient disparu. On ne disait pas que des familles vivaient dans des caravanes, alignées sur le parking de stations-service tout le long de l'autoroute M5, avec des postes de secours tenus par des bénévoles devant les garages. On disait :

— Ces gens savaient forcément qu'ils habitaient une zone vulnérable...

On était protégés par nos maisons, nos diplômes, nos galeries marchandes. La chance et le pouvoir étaient pour nous une habitude, il nous était impossible de comprendre que ce n'était pas un dû. On

savait que la situation était critique, ailleurs, mais une solution finirait bien par se présenter, parce que n'était-ce pas toujours le cas, pour nous ? On était paralysés, incapables de préparer l'avenir, qu'il soit radieux ou pas.

— Je n'y retournerai pas, ai-je dit à Papa quand il est rentré du travail parce que le lycée avait signalé mon absence.

— Et tu feras quoi ?

J'ai haussé une épaule et détourné les yeux. Les jonquilles du parc avaient fleuri à Noël. Le chemin côtier avait changé de tracé à six endroits différents ces trois dernières années.

— Il faut que j'aille chercher Pauly à la garderie, ai-je dit. Sauf si tu veux le faire.

Et j'ai descendu la rue jusqu'à l'endroit où Pauly attendait, en manteau, bonnet et moufles.

— Tu as mis tes chaussures aux mauvais pieds.

— Non, c'est pas vrai.

— Très bien, si tu le dis. Tu as mangé quoi à midi ?

— Je me rappelle pas. Du gâteau aux fraises pour le dessert.

— Chouette. Je t'aime, Pauly.

— Moi aussi je t'aime. Est-ce que je peux regarder un film quand on rentre ?

— Non. Pâtes au pesto pour le dîner.

Il m'a pris la main et l'angoisse s'est évaporée comme la brume.

XXV

Francesca est rentrée ce soir-là. Je ne sais pas d'où elle arrivait. Elle sentait le moisi et l'eau sale. Elle était épuisée. Amaigrie. Une fois Pauly couché, je suis restée avec Papa et elle à la table de la cuisine.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? m'a demandé une nouvelle fois Papa.

— C'est une question idiote, a dit Francesca, vu les circonstances. Papa a laissé filtrer entre ses dents un soupir crispé.

— On ne peut pas renoncer à tout.

— Bien sûr que non, a dit Francesca.

Après quoi elle s'est tournée vers moi :

— Et puis bon, on a besoin que tu t'occupes de Paul.

Alors j'ai su qu'elle avait totalement renoncé.

XXVI

Plus tard, incapable de m'endormir, je suis descendue chercher un livre et, debout dans le couloir, je les ai entendus parler, Papa et Francesca. La porte était entrebâillée, j'ai regardé par la fente. Ils étaient encore à la table de la cuisine, comme je les avais laissés, côte à côte, face à ma chaise vide. Papa a demandé :

— Tu es sûre ?

— Certaine. Enfin, je crois. On a toujours su qu'il y aurait un point de non-retour. La surprise, c'est plutôt qu'il ait tant tardé.

— Tu pourrais arrêter, a dit Papa. Si ça ne sert plus à rien. On pourrait rester ensemble, pour un temps au moins. Caro est malheureuse. Paul aussi, sans doute, même si je reconnais que c'est plus difficile à dire.

Ils se sont tus un long moment et je me suis tenue parfaitement immobile dans le couloir, à penser à Pauly, aux petits mouvements nerveux qui agitaient son sommeil, à son air tendu en présence de Francesca, à la facilité avec laquelle je savais s'il était heureux ou pas. Francesca a fini par dire :

— Je me trompe peut-être.

Encore un silence. J'ai attendu. Papa a répondu :

— On pourrait être une famille...

Quand Francesca a repris la parole, sa voix était précise et acérée comme un poinçon.

— Au moins, comme ça, ils seront tous les deux à l'abri.

Le lendemain matin, quand je suis descendue, Papa buvait son café à la cuisine. Francesca était partie.

— Elle avait un avion très tôt. Elle m'a chargé de dire au revoir.

— Me dire au revoir à moi ou dire au revoir à Pauly ?

— À tous les deux. Bien sûr, à tous les deux...

Pauly a descendu l'escalier d'un pas sautillant et s'est précipité vers moi en criant :

— Caro ! Caro ! J'ai rêvé que j'étais un robot !

Et la journée a commencé.

XXVII

Pauly n'allait plus à la garderie que le matin, désormais, puisque j'étais là pour m'occuper de lui. J'allais le chercher juste avant le déjeuner et je le ramenaï à la maison. On faisait le bref trajet main dans la main, nous arrêtant pour regarder ce qui retenait son attention : feuilles, scarabées, plaques d'immatriculation, paquets de chips abandonnés.

— Oh, Pauly. Ne touche pas ça. C'est dégoûtant.

— Mais Caro, c'est *vert*...

On déjeunait d'un sandwich, on débarrassait, on allait au parc. Balançoires, retour à la maison. Là, c'était dîner, jeux, bain, histoires, lit, et une fois Pauly endormi, lessive, repassage, aspirateur. Les jours se succédaient, identiques. Quelque part dans cette routine, je me suis aperçue que j'avais égaré ma peur. Le futur se limitait aux semaines

qui nous séparaient des vacances, puis aux visites aux musées, aux fermes urbaines, au cinéma, jusqu'au retour à la garderie. Les choses avaient une forme et, pris dans leur mouvement, l'avenir perdait son importance, même si je savais qu'il nous arriverait quand même, qu'il était en train d'arriver pendant que je découpais des bâtonnets de carotte pour le goûter, pendant qu'on donnait de l'avoine aux canards, qu'on jouait au loup et qu'on collait des pansements sur des genoux écorchés. J'ajustais ma vie à celle de Pauly, parce qu'il avait besoin de moi – ou que j'avais besoin de lui, de sa façon de me regarder bien en face et de sourire, de l'excuse qu'il me donnait de n'être pas ailleurs, puisque j'étais avec lui. Et c'est bien là toute l'absurdité – je ne pardonnais pas à Francesca de préférer le monde à Pauly, et voici que je ne me pardonne pas d'avoir fait le choix contraire. Je n'en veux plus à Francesca. Quelque part dans tous les kilomètres que j'ai courus entre la maison haute et le fleuve, entre le fleuve et la mer, j'ai fini par comprendre ce qu'elle a essayé de faire. Mais qui reste-t-il pour me comprendre, moi ? Au final, nous, les rares à avoir survécu, avons-nous d'autre choix que d'être impardonnables – et impardonnés ? Ceux qui auraient pu vivre plutôt que nous ont disparu, ou meurent de faim, tandis qu'ici, à la maison haute, nous arrachons au sol tendre des pommes de terre.

XXVIII

Le dernier printemps avant que Pauly et moi n'arrivions à la maison haute, Francesca et Papa n'ont presque pas été là. Il a fait chaud dès la dernière semaine de février, tout mars et tout avril, et jusqu'en mai, chaque journée claire, lumineuse et chargée comme un souvenir d'été, sauf que ce n'était pas l'été. L'après-midi, Pauly jouait nu dans le jardin, farfouillant les buissons en quête d'insectes ou me

versant de l'eau sur les pieds avec l'arrosoir. Le froid me faisait rire et pousser de petits cris. Je portais le grand chapeau de soleil de Francesca et, quand on sortait, tous deux en short et sandales, on suivait en courant le ruban d'ombre projeté par les maisons sur le trottoir et on sentait la chaleur s'élever du sol jusqu'à nous. On savait que cette chaleur était une fièvre, un symptôme, que l'air trop mince et le ciment trop épais faisaient de la ville entière un accumulateur de chaleur, mais on ne pouvait s'empêcher de tendre vers lui, ce soleil qui plongeait dans nos corps et nous mollifiait comme de la cire. Les gens cessaient de travailler plus tôt pour aller s'allonger dans les parcs. Les enfants suçaient des glaces à l'eau assis sur les marches des maisons. Les passagers des bus se souriaient. Il y avait tant de joie là-dedans, dans cette lumière et cette chaleur, comme si on avait échappé à l'hiver. Pauly et moi faisions des excursions à la journée, dans la forêt à l'est de la ville pour sentir la fraîcheur singulière des arbres, ou à l'ouest, pour nager dans la rivière. Loin des trottoirs, des hectares de trottoirs, la canicule était moins prononcée. Loin des gens, il était plus facile d'entretenir une fiction de normalité – mais quand on cherchait des sauterelles dans les longues herbes d'un parc animalier, il n'y en avait pas. Le bourdonnement des abeilles manquait aussi. Et le chant des oiseaux. J'ai emmené Pauly dans un endroit où, enfant, j'avais vu un prunier d'Italie. Je me souvenais de Papa me soulevant au-dessus de sa tête pour que je cueille les fruits tendres à même les branches, de leur goût merveilleusement sucré et du jus qui me coulait sur les poignets – mais l'arbre était nu désormais. Sous ses branches cassantes, un tapis de feuilles brunes jonchait le sol sec.

J'étais allongée dans le grand lit avec Pauly qui dormait, blotti à côté de moi. La fenêtre ouverte laissait entrer le peu de brise qui soufflait. J'écoutais les sons urbains qu'elle charriait : les klaxons, le rugissement de la circulation, la plainte des sirènes, le bruit de ferraille des trains. Il y avait une fête quelque part. J'entendais les coups sourds et réguliers de la basse, un éclat de rire occasionnel. Quelqu'un a crié des mots indistincts. Posé près de moi, mon téléphone a sonné. Un numéro étranger. Je suis vite sortie du lit et de la chambre pour ne pas réveiller Pauly...

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Caro ? C'est moi. C'est Papa.

Il avait l'air fatigué. Il était cinq heures de plus, là où ils étaient, Francesca et lui, sur la côte est des États-Unis, alors ça devait être les petites heures du jour pour lui, et peut-être qu'ils avaient veillé toute la nuit, assis autour d'une table du centre de conférences à tenter encore une fois d'imposer de la lucidité là où elle n'était pas bienvenue.

— Papa !

Il a soupiré.

— Je suis navré mais on va devoir rester plus longtemps que prévu. Je...

Je me suis assise en haut de l'escalier et j'ai posé ma tête contre le mur.

— Je suis désolé.

Il avait l'air sincère.

— Qu'est-ce qui se passe, Papa ?

Au lieu de me répondre, il a dit :

— Je veux que tu emmènes Pauly à la maison haute. Fais les bagages maintenant. Pars demain matin. D'accord ? Dès que possible. Prends le premier train...

Quelque part derrière lui, j'ai entendu un déclic, le bruit d'une porte qui s'ouvre, et une voix qui l'appelait.

— J'arrive, a-t-il dit à quelqu'un d'autre.

Et puis à moi :

— Je dois y aller. Je t'aime, Caroline. Et j'aime Pauly. Dis-lui...

C'est alors que, très distinctement, dans l'espace qui nous séparait, avant que la ligne soit coupée, j'ai entendu Francesca dire *On n'a pas le temps*.

Je suis restée sur place, assise sur une marche dans le noir, jusqu'à être certaine qu'il ne rappellerait pas, et puis je suis retournée dans la chambre où Pauly, qui s'était tourné dans son sommeil, s'étalait en étoile de mer sur toute la largeur du lit.

XXX

Pendant qu'il dormait, j'ai fourré dans un sac à dos une poignée de sous-vêtements, des tee-shirts, des chaussettes, du dentifrice, des brosses à dents et du savon. Pauly avait sa propre valise, une coccinelle à roulettes qui pouvait aussi servir de siège, dans laquelle j'ai mis ses bottes en caoutchouc, son manteau de pluie et des jouets. Je nous ai préparé des sandwiches pour le voyage et je les ai glissés dans un sac à bandoulière. Je n'ai pas emporté de photo de Papa. Je n'ai pas emporté non plus le collier que je tenais de ma grand-mère, ni la carte que Pauly avait dessinée l'année précédente pour mon anniversaire – mais bon, à quoi ces choses auraient-elles servi, même si j'y avais pensé ? Je regrette de n'avoir pas pris l'anthologie de poésie anglaise. Et un presse-ail. Je regrette aussi les ciseaux avec lesquels Francesca coupait les cheveux de Pauly.

XXXI

Avant de retourner me coucher, de me glisser silencieusement près de Pauly puis repousser doucement ses pieds chauds de mes côtes, je suis descendue et j'ai allumé la télévision. Un ouragan formé dans les Caraïbes avait piqué vers l'ouest, soudainement, et devait s'abattre sur la Floride tôt le lendemain matin avec une force telle qu'elle échappait à la terminologie consacrée. La région connaissait déjà des conditions climatiques difficiles, pour ne pas dire extrêmes. On conseillait d'évacuer, mais ce ne serait peut-être pas possible.

— Comment se fait-il, demandait un homme en costume depuis un studio de télévision, que l'alerte ait été donnée si tard ?

Face à lui, une femme à la coiffure moins impeccable et au chemisier froissé, comme si elle s'était habillée à toute vitesse, a répondu :

— Ces circonstances sont inédites. Nous n'avons aucun modèle pertinent pour cette situation.

— Êtes-vous en train de dire, a insisté l'homme, qu'il sera impossible, à l'avenir, d'anticiper un minimum les phénomènes extrêmes ?

— C'est exactement ça.

XXXII

Il ne m'a pas traversé l'esprit que Francesca pourrait ne pas être en sécurité. Et il me semblait évident qu'il en allait de même pour Papa, puisqu'ils étaient ensemble. Francesca était quelqu'un d'important. On veillerait sur elle. Quelque chose aurait été prévu, il y aurait bien un refuge, un bunker – ce n'est que plus tard que je me suis dit que ça faisait peut-être précisément partie du plan de Francesca, en l'absence de tout autre espoir : montrer que ces exceptions, qui allaient de soi depuis si longtemps, étaient désormais caduques. Plus aucun d'entre

nous ne passerait à travers les mailles du filet, pas même elle – ni le pouvoir ni l'argent ni la célébrité ni l'habitude du confort ne nous sauveraient, au final. Sauf que, tout ce temps, tout au long de ces derniers mois, de ces dernières semaines, elle avait construit une exception pour Pauly – pour que lui, contrairement à tous les autres, soit à l'abri. On subit tous la météo, mais pas tous dans les mêmes proportions.

XXXIII

Le matin suivant, j'ai habillé Pauly et on a pris notre petit déjeuner. Pendant qu'il se lavait les mains, j'ai écouté les nouvelles, mais tout ce que j'ai appris c'est que le cyclone s'était abattu avec une violence apparemment extraordinaire et que son épicentre avait frappé le quartier où logeaient Francesca et Papa. Je n'avais aucun message d'eux. Pauly était de mauvaise humeur – récalcitrant, revêche –, il m'a donc été facile, toute à la bataille de lui faire manger son toast, enfiler ses vêtements et mettre ses chaussures, d'ignorer l'inquiétude et de ne penser qu'à nous.

— Mais j'ai pas envie de partir.

Sa voix était geignarde.

— On est obligés, Pauly.

— Pourquoi ? Hein, pourquoi ?

— Parce que c'est Papa qui l'a dit. Ce sera une aventure.

— Non.

— D'accord, ce ne sera pas une aventure, mais on doit quand même y aller, alors mets tes chaussures.

À l'arrêt de bus, assis sur sa valise à roulettes, il tournait en rond en poussant sur ses pieds. On est montés dans le bus, on en est descendus. Dans la gare, le hall était plein de monde. J'ai laissé Pauly

avec nos affaires devant un poteau, près d'une sandwicherie, et je suis allée prendre nos billets. J'ai dû faire de gros efforts pour ne pas regarder l'écran géant, au-dessus du panneau des départs, où les informations en continu montraient des arbres qui ployaient dans le vent et une esplanade noyée sous les vagues. Il restait trois quarts d'heure avant le départ du train. J'ai emmené Pauly dans un café. On a bu des smoothies dans des bouteilles en plastique et mangé des pains au chocolat servis dans des sachets. J'en ai encore la sensation en bouche, oui, aujourd'hui encore – le chocolat huileux et bon marché dans son enrobage de pâte molle, un peu rance à cause de l'emballage, familier. Pauly n'a pas voulu finir le sien, alors on l'a laissé sur la table quand notre quai a été annoncé. C'est fou de penser qu'on ait pu être si prodigues. Si négligents. On avait si peu conscience de tout ce qu'on avait à perdre. Depuis combien de temps n'a-t-on pas mangé de pain ? Les galettes denses et plates que Paul prépare parfois à partir du blé qu'on fait pousser et qu'on moule nous-mêmes ne comptent pas. Depuis combien de temps ne peut-on plus se permettre d'abandonner la moindre nourriture, de ne pas la consommer ?

— Allez, Pauly, dépêche-toi. Il ne faut pas qu'on le rate.

On a traversé le hall, trouvé le quai, trouvé le train. Trouvé des places. On s'est assis.

XXXIV

Gare après gare, le train se vidait. On filait vers l'est dans le matin finissant, traversant bruyamment la périphérie de la ville et son arrière-pays, puis une succession de bourgades aux rues tendues de guirlandes donnant sur des champs, des bois, un bras de rivière avec des enfants sur un pont blanc, un village et sa kermesse, une ferme et ses chevaux. Des maisons roses attendaient, seules, entre des haies.

Des gares inconnues restaient imperturbables. Vers la fin du voyage, à part nous, il ne restait plus qu'une femme, deux sièges plus loin, qui s'est retournée pour me fixer. Pauly a fait un nuage de buée sur la fenêtre et s'est mis à y dessiner des visages de l'index.

— Arrête, Pauly.

C'est sorti plus sèchement que je ne le souhaitais, parce que je sentais le jugement de cette femme. Mais ce n'était pas de la faute de Pauly s'il s'ennuyait, alors aussitôt j'ai eu honte.

— Pardon, Pauly. Je ne voulais pas t'aboyer dessus.

Il s'est mis debout sur son siège.

— Assieds-toi.

Il s'est laissé retomber, les bras croisés, et il a boudé jusqu'à ce qu'il aperçoive un oiseau blanc par la fenêtre.

— Regarde, Caro ! Une aigrette !

— C'est un spécimen intéressant ?

Il a hoché la tête.

L'hiver précédent, il avait trouvé sur les étagères de la maison un guide ornithologique à l'observation duquel il avait ensuite consacré des heures et des heures, me demandant de lui lire le nom de chaque espèce, ses traits distinctifs, la description de ses œufs – mais là où ces informations avaient fuité de mon cerveau comme de l'eau, Pauly les avait enregistrées et pouvait mobiliser chaque détail à volonté.

— C'est un genre de héron, m'a-t-il expliqué. Oh, elle est belle, hein ?

Elle l'était, en effet, pâle comme un fantôme, longue et immobile au bord d'un lac. Nous l'avons regardée jusqu'à ce qu'elle disparaisse hors de notre vue.

À l'avant-dernier arrêt, l'autre passagère est descendue et nous sommes restés seuls.

— C'est le prochain, Pauly. On y est presque.

On s'est levés et j'ai tiré nos affaires du porte-bagages. Le train a ralenti, puis s'est arrêté, bien calé contre les butoirs. Une fois sur le quai désert, on s'est dégourdi les jambes dans l'immobilité parfaite qui régnait sous le soleil brûlant.

XXXV

La ville, à l'intérieur des terres, était à plus de douze kilomètres de la maison haute, elle-même à presque un kilomètre du village où passait la route. J'avais pensé prendre un taxi, mais on était en semaine, tôt dans l'après-midi, et la gare était vide, tout comme la rue dehors. Ni piétons, ni voitures. J'ai vérifié mon téléphone : pas d'internet. Dans la gare, pas de bureau de vente, rien qu'une machine où glisser sa carte et un guichet au volet baissé. Un prospectus punaisé à un tableau d'affichage donnait le numéro d'une compagnie de taxis, mais quand j'ai appelé, je suis tombée sur la tonalité monocorde d'une ligne coupée. L'air tremblait de chaleur. Ça sentait la poussière et la lavande. D'une voix poussée dans les aigus par l'effort de paraître sereine, j'ai dit à Pauly :

— On peut prendre le bus.

Mais devant les horaires, je me suis aperçue que le suivant ne passerait que le lendemain. J'ai empilé nos affaires à l'ombre de l'auvent qui protégeait l'entrée de la gare et j'ai assis Pauly au sommet.

— Ne bouge pas. Je vais essayer de trouver une station de taxis. Je reviens tout de suite.

J'ai parcouru aussi vite que possible les rues alentour, sans rien trouver. Je craignais de laisser Pauly trop longtemps, qu'il ne s'éloigne ou que quelqu'un ne passe par là. Je suis entrée dans le bureau de poste. Derrière le comptoir, une femme était penchée sur son portable.

— Excusez-moi, est-ce que vous auriez le numéro d'un taxi ?

Elle a haussé les épaules et, levant à peine les yeux, m'a donné un numéro, différent de celui de la gare. Mais quand j'ai appelé, ça a eu beau sonner encore et encore, personne n'a décroché.

— Ça ne répond pas. Qu'est-ce que je peux faire ? J'ai un enfant avec moi.

Nouveau haussement d'épaules.

— J'essaierais le pub si j'étais vous. Le fils du propriétaire fait parfois taxi.

J'étais au bord des larmes. Il a fallu que je m'accroche à la pensée de Pauly en train d'attendre pour ravalier mon humiliation et pousser la porte du pub voisin. Dedans, il faisait frais et sombre. Quelques hommes attablés devant un verre fixaient un écran de télévision : une photo de Francesca s'y superposait aux images d'un hôtel à la façade éventrée. La béance laissait voir des lits, des armoires, des canapés. Puis un plan panoramique a montré des blocs de béton défoncés, hérissés de tiges de métal tordues. Des tourbillons d'eau marron encombrée de débris entraient et sortaient par les fenêtres d'un restaurant. *Décès présumé de l'universitaire et activiste écologiste*, ai-je lu sur le bandeau au bas de l'écran, *dans une tempête sans précédent...*

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon cœur ? a demandé quelqu'un.

Mais la voix me semblait venir de très loin et je n'avais pas de réponse. J'ai fait demi-tour et regagné la rue, le soleil, la gare où Pauly était assis sur sa valise, à cogner le trottoir de ses talons.

— Je ne trouve pas de taxi. On va devoir marcher...

Confiant, sans la moindre objection, il s'est levé et m'a souri.

— C'est loin, Caro ?

— Pas trop.

On s'est mis en route.

XXXVI

Parfois, quand je suis à la lisière du sommeil, je les entends encore, Papa et Francesca. Lui qui dit : *Je t'aime, Caro*. Elle qui l'interrompt : *On n'a pas le temps*.

C'est fou la vitesse à laquelle tout s'est effondré, à la fin. Cette ville qui, la veille encore, imprenable, scintillait de verre et de pouvoir, avalée par la mer. Et la terre qui la soutenait, à jamais perdue. Papa et Francesca, à jamais perdus eux aussi. Confisqués. Et avec eux et le reste, cette croyance bien ancrée que, quoi qu'il arrive, on s'en sortirait.

XXXVII

On a suivi le fleuve en direction de la mer, d'abord à travers les faubourgs de la ville, longeant des logements sociaux récents et leurs aires de jeux, l'école élémentaire, le supermarché et son parking, puis le drive-in du fast-food et la station-service. Pauly me tenait la main.

— J'ai soif.

Je lui ai donné un peu du fond d'eau de la bouteille, tiède d'être restée dans mon sac au soleil. Au début, la route était goudronnée et le fleuve coulait, lent et marron, dans son lit bien dessiné. Mais nous nous sommes vite retrouvés dans les champs, au milieu des feuilles de betterave et des épis de maïs et de blé. Le fleuve s'est élargi. Nous marchions sur le talus de la berge où le sentier allait rétrécissant et se hachait de rigoles. Mon sac à dos me pesait. Devant moi, Pauly traînait de plus en plus les pieds. Sa valise à roulettes rebondissait

derrière lui, s'accrochant dans les touffes d'herbe. Il a trébuché, une fois, puis deux.

— Tu t'en sors comme un chef. Ce n'est plus très loin.

Sauf que je n'en savais strictement rien. Le soleil était chaud. J'ai eu l'impression de respirer la mer, mais les champs ont laissé place à une colline et à des bois. Pauly s'est mis à pleurer.

— Je suis trop fatigué, Caro. J'ai mal aux pieds.

— Assieds-toi un peu, alors. Repose-toi. Je n'en ai pas pour longtemps.

Je l'ai laissé assis en tailleur sur le chemin et je me suis éloignée du fleuve avec les bagages, descendant tant bien que mal le talus en direction des bois pour m'enfoncer dans l'enchevêtrement de jeunes pousses en bordure de forêt, des petits sapins souples qui sortaient des ronces, jusqu'à ce que je trouve les vieux chênes et leurs troncs à fourches basses, leurs branches couvertes de lichen, longues et mêlées à celles de leurs voisins. C'est dans une de ces fourches que j'ai fourré mon sac, histoire de ne pas le laisser par terre et d'espérer le retrouver sec, puis j'ai posé la valise de Pauly en équilibre par-dessus. Cela fait, je suis demeurée un moment à écouter les sons de la forêt, les froufroutements, les petits pas, les chants des oiseaux innombrables, et je me suis demandé comment j'allais pouvoir continuer – mais que pouvais-je faire d'autre ? Je suis revenue sur mes pas, regagnant le sentier où Pauly m'attendait, le visage tout hachuré de larmes. Je l'ai pris sur mon dos, ses mains autour de mon cou, les miennes sous ses jambes. Je me suis remise en marche, un pied devant l'autre, sans plus penser à Papa ni à Francesca. Je ne pensais qu'à mes jambes et ma colonne qui me brûlaient, à la torture de mes bras, à l'âpreté du sol sous mes pas. Et le temps a disparu. Le monde a disparu. Il ne restait plus que Pauly et moi et le chemin. Je ne suis jamais retournée chercher nos bagages.

XXXVIII

L'obscurité tombait lorsque j'ai vu la mer, une fine ligne grise à l'horizon. Pauly s'était endormi, la tête abandonnée sur mon épaule. Le cours du fleuve était très lent à présent. De chaque côté, des prés, verts et vides. Et au-dessus, le vaste ciel. Et puis, enfin, j'ai reconnu le sentier familier qui s'éloignait du fleuve et traversait les roseaux. Des planches de bois y enjambaient l'eau noire, profonde et immobile des nombreux petits canaux qui se succédaient, partant de-ci de-là. Les premières étoiles étaient apparues. Même si chaque pas m'arrachait une grimace, on a fini par arriver au bassin de retenue, et c'est là que je me suis aperçue qu'il avait été nettoyé, que le fouillis de broussailles de mes souvenirs avait disparu. Plus loin, la haie d'ifs qui délimitait le verger était soigneusement taillée. J'étais trop fatiguée pour m'en étonner. Je suis passée sous son arche et, au lieu d'un jardin envahi d'herbes folles et d'une maison sombre aux volets fermés, j'ai trouvé la pelouse tondue entre les pommiers et les fenêtres éclairées. Une fille venait à ma rencontre. Elle m'a pris Pauly des bras, délicatement, pour ne pas le réveiller, et je me suis retrouvée à la suivre, pas à pas, jusqu'à la maison. Voilà, c'est comme ça que nous sommes arrivés ici. Et jamais repartis.

SALLY

Quand j'avais six ans, j'ai fait une fugue. J'ai pris toute seule la route menant du cottage de Grandy à la lande avec ma vieille valise marron, à contre-courant du défilé de touristes qui descendaient vers le village où ils passeraient devant l'église sans y entrer, cueilleraient des fleurs dans les jardins privés, abandonneraient l'emballage de leur glace au pied des balançoires, se pencheraient sur le muret du port et s'allongeraient, bien alignés, sur la plage. La valise était encombrante et lourde car j'y avais fourré tout ce dont je pensais pouvoir avoir besoin – un pêle-mêle de jouets, ma robe rose préférée et la serviette avec la capuche en forme de tête de lapin. Le bord me cognait la jambe. Au niveau de la vieille école, j'ai pris le sentier qui longeait le haut des marais et je me suis enfoncée dans la broussaille des bois. Quand j'ai émergé à découvert, le soleil brillait, des lapins broutaient dans l'herbe. Je portais mes chaussures de fête parce que je n'avais pas voulu les laisser et qu'il n'y avait plus de place dans la valise, mais le cuir était dur, les semelles rigides, et j'avais des ampoules aux orteils et derrière les talons.

Arrivée là où Grandy et moi venions pique-niquer par beau temps, une sorte de cuvette dans le pré où les longues branches basses d'un chêne tamisaient la lumière, je me suis assise et j'ai mangé les deux biscuits chocolatés que j'avais volés dans le cellier. J'avais les mains et le visage maculés de chocolat, et rien à boire. Or les biscuits et la

marche m'avaient donné soif. Il faisait chaud. J'étais fatiguée. Mon sentiment de rébellion s'était évaporé. J'ai sorti de la valise la couverture sale qui me servait de doudou depuis la petite enfance et je me suis couchée dans l'herbe en frottant le tissu contre ma joue. Il y avait le bruit des insectes, le parfum des ajoncs. Je me suis endormie.

Quand Grandy est arrivé, il m'a trouvée assise sur ma valise, à l'attendre. C'était le milieu de l'après-midi et je pleurais parce que j'avais faim.

— Te voilà donc.

Il m'a prise dans ses bras et m'a ramenée chez nous, ma valise au bout du crochet de deux de ses doigts. Sur son épaule, ma tête ballottait à chaque pas.

— Grandy, j'ai fait une fugue.

— Oui, ma puce. Je sais.

De retour à la maison, il m'a donné un bain, puis mise au lit dans une chemise de nuit toute propre, bordée dans des draps propres eux aussi, comme si j'étais malade, et je suis restée couchée là, tranquille, dans l'étrange lumière sous-marine diffusée par les rideaux tirés sur la belle journée, à l'écouter remuer au rez-de-chaussée. La fenêtre était ouverte. Je respirais le parfum du jardin d'été. J'entendais les abeilles, le roucoulement des pigeons ramiers. Une voiture a démarré. Grandy a fermé une porte. Je me suis rendormie.

I

Grandy faisait office de gardien. Il veillait sur le village, lequel avait considérablement changé au cours des cinquante années où il me disait avoir écouté les gars débattre devant le pub de qui avait la vie la plus rude, des pêcheurs ou des laboureurs. Au point que lorsque j'ai commencé l'école la commune ne comptait presque plus que des

résidences secondaires ou des locations saisonnières, des cottages où il était possible de passer quinze jours, à quatorze kilomètres du supermarché à vol d'oiseau, un peu plus par la route en lacets. Grandy s'occupait de l'entretien en l'absence des propriétaires. Il faisait le jardin. Sortait les poubelles. Vidait les gouttières et vérifiait qu'il ne manque pas de tuiles sur le toit. Peignait le cadre des fenêtres à guillotine pour que le bois ne pourrisse pas. Balayait les feuilles mortes à l'automne avant qu'elles ne se transforment en gadoue, les stockait dans des sacs sur lesquels il inscrivait soigneusement l'année de ramassage et, lorsqu'elles s'étaient dégradées en fine moisissure noire, en saupoudrait la terre au printemps. Après les orages qui venaient de la mer en automne et en hiver, il partait ramasser du bois pour le feu, découpant à la tronçonneuse les branches tombées et les chargeant sur la remorque du quad qu'il a conduit jusqu'à ce qu'il s'estime trop vieux pour ça.

— Ne pas gaspiller, c'est ne pas manquer, me disait-il en me tendant un sac pour les brindilles qui serviraient à l'allumage. Mais veille à en laisser, hein. Les cloportes ont besoin d'une maison, comme tout le monde, et on n'en est pas au point de devoir tout prendre.

Pendant le week-end et les vacances, je le suivais, où qu'il aille, et je l'aidais, ou le gênais. Ou bien je lisais, couchée sur l'herbe douce d'une pelouse tandis qu'il travaillait. Le village était à lui. C'est lui qui s'en occupait. À lui les pommes qui mûrissaient en septembre sur tous les arbres de tous les jardins. Et les poires aussi. Il les entreposait dans le cabanon de telle ou telle maison qui avait de la place, les alignant par terre sans qu'elles se touchent, afin de venir commodément se servir pendant l'hiver selon les besoins – et il faisait du cidre : sa propre cabane de jardin accueillait les sacs-poubelle où fermentait la pulpe qui serait ensuite passée au tamis de vieilles taies d'oreiller pendues à un crochet au plafond de la cuisine. Il en remplissait des

bonbonnes qui restaient tout l'hiver dans le placard de la chaudière. En se tenant devant la porte, même fermée, on les entendait glouglouter doucement, comme si elles se parlaient à elles-mêmes. Un son toujours réconfortant.

Le soir, après le dîner, on s'asseyait ensemble sur le banc du jardin d'où on voyait les herbes aromatiques au bout de la pelouse, ou près du poêle, l'hiver, et Grandy m'écoutait faire ma lecture.

— Au bain, maintenant, disait-il quand j'avais fini.

Il allait me chercher une serviette et mon pyjama pendant que je barbotais en imaginant que mes genoux étaient des îles. Puis j'allais me coucher.

— À mon tour de lire.

Et il faisait toutes les voix, même quand je ne voulais pas.

II

Une fois tous les quinze jours, l'été, Grandy tondait la pelouse de l'enclos paroissial. Allongée près du grand if, je regardais les nuages filer dans le ciel au-dessus de la flèche du clocher.

— Ohé, Sally ! criait-il en passant sur le tracteur-tondeuse qu'il faisait mine de prendre pour un cheval.

III

Lorsqu'il avait fini de tondre, Grandy me désignait les tombes qui portaient notre nom, ou des variantes de notre nom, et je lisais les inscriptions, brèves et tristes évocations de vies perdues : *mort à 77 ans, père et époux dévoué ; mon épouse bien-aimée, 42 ans, puissent les anges te louer ; notre fille, née le 4 avril, morte le 6 juin ; le 22 octobre il a quitté nos rivages, emporté par la mer...*

— Pauvres bougres, disait Grandy.

Et puis il ajoutait, comme pour s'excuser :

— Fragilité et continuité, Sal. Tout le monde meurt, mais la terre que nous quittons demeure, on l'espère.

IV

L'été, les gens se promenaient dans le cimetière ou se balançaient sur le portail de l'entrée. Ils s'asseyaient pour refaire leurs lacets à l'ombre du portique. Parfois aussi ils y mangeaient leurs sandwiches, laissant des miettes entre les dalles et des emballages dans le tronc destiné aux offrandes.

— Un minimum de respect ne leur coûterait rien, disait Grandy au pasteur, son ami.

— Bah, répondait le pasteur, qui sommes-nous pour juger ?

— Eh bien tu es le pasteur, pour commencer. Et moi je suis celui qui balaie les miettes.

Et tous deux riaient de leur plaisanterie.

Les fondations de l'église dataient du XI^e siècle, mais tout le reste avait été détruit dans un incendie et reconstruit au début du XVI^e, avec l'ajout de la tour et de la peinture du plafond sculpté. Elle est toujours debout, hors de l'eau, à l'endroit même où elle a été bâtie pour servir de refuge, aux corps autant qu'aux âmes qu'ils abritent. J'y suis chez moi, aujourd'hui. La clef rouillée, longue comme ma main et épaisse comme mon pouce, est rangée dans le tiroir central du buffet de la maison haute ; je la prends quand j'ai besoin d'être à l'écart des autres, de Pauly et de Caro. Je remonte le fleuve et je traverse le pont du lointain, celui qui passe au-dessus du nouveau repère de crue. Quand j'arrive à l'église, j'ouvre la porte et, dedans, je trouve un calme bien différent de celui qui règne aujourd'hui partout. Un calme qui se

dépose depuis si longtemps qu'il se situe au-delà du silence et n'a rien de triste. Contrairement à celui du village, ou de ce qu'il en reste, qui est le silence de l'absence, le tapage inaudible de tout ce que nous avons perdu.

Je ne crois pas en Dieu, mais je crois en ce bâtiment qui a perduré, dont l'existence a été confortée par tous ceux qui sont venus là, comme moi – tous ces gens dont les mains ont fait reluire la clôture d'autel, dont les pieds ont foulé la pierre et creusé d'usure le centre de chaque dalle. Je fais ma part, comme ils ont fait la leur. Je balaie le sol. J'apporte des fleurs sauvages que je dépose chaque semaine sur les marches de l'autel dans un vase d'eau fraîche tirée du puits. Jadis, c'était un lieu de pèlerinage – la fin d'un chemin qui retraçait les pas du saint fondateur vers l'est. Quand j'étais enfant, les visiteurs venaient au compte-gouttes tout au long de l'année, et en masse à Pâques, la plupart en short et gros godillots, mais certains pieds nus, ou portant l'habit religieux et une ceinture de corde. Le reste se composait de vacanciers qui se plantaient dans la nef avec leurs guides touristiques et levaient les yeux vers le plafond. Des anges en bois y flottaient, les ailes déployées, leurs visages antiques tournés vers le bas, le doré de leurs trompettes et de leurs plumes tout juste encore visible dans la lumière des fenêtres ordinaires. L'église était alors en service. La communion n'était donnée qu'une fois par mois, mais on y célébrait les vêpres toutes les semaines, et des chœurs invités venaient souvent y chanter, même si la congrégation ne comptait comme fidèles, dans tous les sens du terme, que Grandy et moi.

V

Avant l'office, le pasteur passait souvent nous voir. Il faisait le tour du jardin avec Grandy, observant les plantes, inspectant le potager.

— C'est une bonne année pour les fèves, disait Grandy. Et regarde-moi ces laitues, là.

— Bon, évidemment, disait le pasteur, tu as le temps, toi.

Et Grandy riait à gorge déployée.

Après quoi nous prenions tous les trois le chemin de l'église. Par beau temps, il nous arrivait de faire un détour le long du fleuve jusqu'au pont, puis de traverser la lande, avant de dessiner une boucle pour revenir par l'arrière du cimetière. Là, chacun allait de son côté : le pasteur, à la sacristie, moi, dans la nef pour lire sur un banc en attendant, et Grandy, qui servait à la fois de sacristain et de carillonneur, sous la corde de la cloche pour appeler les justes à la prière, comme il disait en haussant un sourcil.

— Est-ce qu'ils vont venir ? demandais-je.

— Par cette pluie ? Peu probable, disait Grandy avant de s'éloigner en gloussant.

VI

L'été de mes cinq ans, Grandy m'a appris à nager. Les jours sans vent, on allait à la plage, on s'enfonçait dans l'eau, et quand il en avait jusqu'à la taille et moi jusqu'aux épaules, il disait :

— Allez !

Alors je me lançais. Les mains de Grandy sous mon ventre pour m'empêcher de couler, j'agitais les bras et les jambes à en faire mousser l'eau autour de moi.

— Les pieds ! Les pieds ! Les pieds ! criait-il. Donne des coups de pied, Sal, allez !

J'avais beau essayer, pendant des semaines je ne suis parvenue qu'à un vague barbotage. Et puis un jour j'ai trouvé le juste équilibre entre vigueur et légèreté, et voilà, je voguais. Dès lors, nous avons souvent

nagé ensemble, Grandy et moi. Lui aimait y aller tous les jours, sauf quand la mer était trop forte et que c'était dangereux – et encore, il entraît malgré tout jusqu'aux cuisses dans l'eau bouillonnante, pesant de tout son poids contre la force de succion et d'aspiration des rouleaux qui voulaient lui dérober ses appuis. Il y allait même au milieu de l'hiver, plongeant d'un coup dans l'eau glacée afin, disait-il, de ne pas avoir le temps de le regretter : il faisait dix brasses aller, dix brasses retour, au milieu des vagues qui se brisaient au-dessus de sa tête, sous des trombes d'eau ou sous le fin crachin qui glaçait l'air. Rouge comme un homard, il courait ensuite en long et en large sur la plage, laissant la pluie le dessaler, avant de se rhabiller et de rentrer au pas de charge boire une tasse de thé brûlant relevé d'une bonne cuillerée de scotch.

— Ça va mieux, disait-il. Rien de tel que de ne pas être dans la mer pour se sentir vivant.

De mon côté, je réservais mes baignades aux journées plus clémentes, quand les vagues ondulaient tranquillement et que je pouvais faire la planche et sentir mon corps monter et descendre. Par beau temps, quand la pluie n'avait pas nettoyé le fleuve de sa vase, ni le vent remué les dépôts sous-marins, l'eau était tellement claire qu'on voyait le fond, déformé en dunettes scintillantes, et j'adorais rester immobile à attendre, comme un héron, que des créatures sortent du sable et me courent autour des pieds.

— Regarde, Grandy ! Un crabe !

Je regardais l'animal filer sur ses longues pattes, vertes et délicates, un pas de côté après l'autre, comme s'il entraît en scène pour danser.

C'est comme ça que je me souviens de lui, quand j'y arrive – comme de l'homme qui courait de long en large sur la plage, nageait, plaisantait et savait ce que se sentir en sécurité signifiait. L'homme qui me portait sur ses épaules quand c'était nécessaire et semblait avoir toutes les clefs. J'essaie de ne pas penser à lui vieux, à la maison haute, assis dans le verger, une couverture sur les genoux, ou peinant à monter l'escalier. J'essaie surtout de ne pas penser aux derniers jours – quand la douleur le suivait comme une ombre et que je faisais semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait que je fasse.

VIII

Une fois que j'ai su nager, Grandy m'a appris à naviguer. Il avait un bateau amarré dans l'estuaire, un petit voilier avec une cabine minuscule et un moteur.

— On ne pourrait pas juste mettre le moteur, Grandy ? demandais-je quand il tentait de m'expliquer les mystères des cordes et des voiles.

— Où donc serait la joie ? répondait-il en laissant le vent nous pousser sur l'eau agitée, là où le fleuve se cognait à la mer.

À l'époque, je n'arrivais pas à grand-chose, même si, plus tard, je me suis améliorée, par nécessité.

— Quand j'étais petit, disait Grandy, il y avait des bancs de maquereaux tellement gros qu'il leur arrivait de sauter dans le bateau. Parfois, on les voyait sous la surface de l'eau. On aurait dit des paillettes dans la mer, un sacré jeu de lumière. Les mouettes arrivaient et, en quelques minutes, j'avais assez de poisson pour me nourrir, et même du rab, et ça suffisait. Il n'y avait plus qu'à rentrer au port et à profiter de l'après-midi.

Grandy m'a appris à lancer la ligne et son appât argenté, à faire en sorte que le leurre frétille et avance par embardées dans l'eau pour

imiter les sprats et les lançons que chassaient les maquereaux. Au bout d'une heure peut-être, on avait souvent quelques prises, pas bien grosses. Grandy disait que ça allait comme ça et faisait demi-tour. Moi, je restais allongée sur le pont étroit, épuisée, ivre de vent, à regarder la mer défiler. J'aimais le goût du poisson. Je le préférais à celui des crabes qu'on attrapait dans des pots, car alors je ne pouvais m'empêcher de les imaginer en mouvement, lorsqu'ils me fuyaient sur le sable.

IX

L'hiver, nos couches de tee-shirts et de pull-overs surmontées d'un vêtement imperméable, on sortait, comme d'habitude, Grandy parce qu'il avait du travail et moi parce que je n'avais pas encore compris que j'avais le choix. Sous le ciré qui lui descendait jusqu'aux chevilles, Grandy portait des bottes à semelles épaisses, des guêtres, deux pantalons l'un sur l'autre et une superposition de pulls. Quant à moi, j'ai porté des combinaisons de ski de tailles croissantes jusqu'à ce qu'enfin je sois assez grande pour qu'il m'achète aussi un ciré, et trop fière pour avouer que la chaleur douillette des combinaisons me manquait. Il y avait toujours des choses à faire dans les jardins, même en hiver, sans compter les toits qui fuyaient et les gouttières qui se bouchaient. Même quand rien ne pressait, Grandy sortait tant qu'il y avait de la lumière ; on se promenait ensemble à la lisière du village, à travers la lande et les marais, sur les dunes, le long de la plage, et puis on remontait le talus de la berge qui maintenait le fleuve dans son lit. On prenait souvent un seau avec nous et, en parcourant la plage, on ramassait des bigorneaux, des coques, des berniques et des moules qu'on purgerait et nettoierait avant de tremper les mollusques dans de la mayonnaise. Cet apprentissage m'est bien utile aujourd'hui, car ces

coquillages sont une façon simple de se nourrir, l'hiver, quand nous avons faim. Ils ne demandent aucun effort, sinon celui de les ramasser, ce à quoi je m'emploie avec Pauly : on crapahute sur les rochers et on fait notre récolte dans les flaques d'eau, en écartant les algues pour faire décamper les bernard-l'hermite et révéler les coquilles rondes et luisantes des bigorneaux, même s'il n'y en a plus autant qu'avant. Caro ne vient pas. Elle dit que c'est à cause de ses mains sujettes aux crevasses et aux engelures, qui souffriraient de devoir plonger sans cesse dans l'eau glacée, mais nous savons que c'est une autre manière de dire qu'elle a peur de la mer.

Lorsque notre promenade était finie et que l'obscurité s'installait, on rentrait au cottage réveiller le feu qui se consumait lentement et on mangeait le ragoût de Grandy, un mélange épais de viande et de légumes servi dans des bols, mangé à la cuillère et accompagné de pommes de terre au four.

— Voilà qui va nous tenir chaud, disait Grandy.

Si tant de mes souvenirs ont trait à la nourriture, serait-ce parce que nous ne pensons qu'à ça, maintenant ? Chaque jour qui passe à la maison haute, Pauly, Caro et moi ne faisons qu'une seule chose : nous assurer d'avoir assez à manger pour faire exactement pareil le lendemain. Nous sommes obligés de toujours nous demander si le travail vaut sa récompense – dépenser plus d'énergie à faire pousser un aliment que celle qu'il va procurer, c'est pire que gaspiller. Ce cycle nous épuise – réflexion et besogne –, mais nous continuons. Je crois que ça tient à tout ce qui nous lie les uns aux autres et je me demande si, ça aussi, Francesca l'avait prévu. Chacun de nous est responsable des autres, alors nous ne pouvons pas dire stop. Et puis, ça reste magnifique, ici. Parfois, quand je me tiens au bord de l'eau à marée basse, même si je ne sens plus mes mains à force de les tremper dans les flaques glacées, je regarde la mer argentée et le gris-rose du ciel

d'hiver, les huîtres, les chevaliers gambettes et les courlis autour de moi, et mon cœur se gonfle de joie – et quand je ramasse des pommes de terre, j'éprouve parfois aussi une satisfaction profonde à savoir que nous ne gâchons rien qui puisse servir, que nous retournons la terre pour y intégrer le compost que nous avons nous-mêmes préparé. Ce sont ces moments-là auxquels nous nous accrochons, que nous cultivons aussi soigneusement que le reste, pour qu'ils nous fassent tenir.

X

Est-ce que Grandy m'a appris tout ça en prévision de ce qui allait arriver ? Je me dis que j'aurais dû lui demander, quand c'était encore possible – mais je me dis aussi que, si je lui avais posé la question, il aurait répondu que c'était seulement notre façon de vivre. A-t-on jamais eu besoin d'un autre principe directeur que la force de l'habitude et le bonheur que procure un foyer ?

XI

— Tu sais, Grandy, la mère de Maisie a un frigo qui fait des glaçons quand on appuie sur un bouton. Et leur télévision, quand tu lui dis ce que tu veux regarder, elle te met l'émission. Maisie fait ça tout le temps. Et Emma a un portable rien qu'à elle dans sa chambre. Nous, on n'a même pas d'ordinateur.

Regard de Grandy.

— Tu sais ce que veut dire le mot « anachronisme » ?

— Oui. Je l'ai lu dans un livre. Tu parles de nous ou du frigo ?

Et Grandy de rire.

— Bon, allez, c'est l'heure du dîner.

XII

Quand j'avais besoin de matériel informatique, les instituteurs me permettaient de rester faire mes devoirs à l'école. Ou alors j'allais à la bibliothèque et j'attendais Grandy là-bas. J'étais encore au cours élémentaire ; il devait venir me chercher dans la vieille Volvo qu'il possédait toujours, à l'époque. L'école du village avait fermé des décennies plus tôt. Ensuite, quand je suis entrée au collège, un grand établissement en surplomb de la ville, et qu'un car passait me prendre le matin et me ramenait l'après-midi, Grandy s'est débarrassé de la voiture.

— Elle ne vaut pas l'essence qu'on met dedans, a-t-il dit en saluant de la main le nouveau propriétaire qui s'éloignait au volant.

Notre village était le dernier arrêt du car et j'étais la seule élève à y vivre. Tous les jours, le chauffeur me demandait si ça m'ennuyait de descendre au croisement, parce que sinon la route allait jusqu'aux dunes et s'arrêtait là, faisant du village un énorme cul-de-sac où le car pouvait à peine faire demi-tour. Ça ne m'ennuyait pas du tout. Je parcourais à pied le dernier kilomètre à travers la lande, regardant les faisans fuir devant moi, et à l'orée du village je passais devant l'ancienne école, devenue location saisonnière ; dans le jardin, sous un treillis carré où Grandy avait planté du chèvrefeuille et une clématite, il y avait un jacuzzi.

XIII

Les soirs d'hiver, Grandy me faisait la lecture pendant que je dessinais ou que j'imbriquais des Lego.

— Regarde, Grandy, disais-je en brandissant mon œuvre, une licorne !

Et puis, un peu plus tard :
— Une famille de licornes !

J'ai fait pareil avec Pauly lors des longues soirées passées à raviver le poêle de la cuisine, seule pièce chaude où nous tâchions de rester le plus tard possible. Je le laissais dessiner sur le sol d'ardoise avec le bout charbonneux des brindilles que je plongeais dans le feu, et je transformais le nettoyage en jeu. Ou alors c'était son tour de construire des choses en Lego avec mon vieux stock récupéré dans le grenier de Grandy et les boîtes neuves entreposées dans la grange par Francesca – toutes les pièces désormais mélangées et rangées sous le canapé dans une valise rouge. Dans la chambre que Francesca avait préparée pour lui, l'année avant qu'il n'arrive avec Caro, il y avait toute une bibliothèque de livres pour enfants, flambant neufs, le dos parfaitement lisse ; pendant ces longues veillées sombres où nous soutirions encore un peu d'électricité au générateur ou bien activions une de nos nombreuses torches à manivelle, Caro et moi lisions à tour de rôle. Quand Pauly a été un peu plus grand, on lui a appris à jouer aux cartes et Caro a tenté de l'initier aux échecs. Les jours avec, les jours joyeux, quand elle rentrait, légère, libre et galvanisée d'avoir couru au bord du fleuve, ils jouaient à cache-cache ensemble, filant d'une pièce à l'autre dans la pénombre tandis que je passais derrière eux, exclue et exaspérée, pour fermer les portes et retenir la chaleur.

XIV

Grandy disait que lorsqu'il était enfant, notre village n'était qu'un des nombreux petits bourgs alignés sur la côte comme les perles d'un collier, tous indépendants, singuliers et distincts – chacun avait son pub, son bureau de poste, son école, ses bateaux de pêche et ses fermes –, mais à l'époque de ma naissance tous s'étaient vidés, comme

le nôtre. Les fermes demeuraient, mais les villageois n'y travaillaient plus ; le moissonnage était assuré par des machines et les propriétaires survivaient tout juste d'une saison à l'autre, à la merci d'un automne humide ou d'un printemps tardif – ou bien les exploitations avaient été rachetées par des sociétés au siège situé dans une ville lointaine. Dans le port, il n'y avait plus que le voilier de Grandy et quelques autres, conservés comme bateaux de plaisance, et puis les grandes vedettes rouge vif à pont ouvert qui emmenaient les touristes voir les phoques, l'été.

— D'où les gens pensent-ils donc que vient leur nourriture ? a demandé Grandy en entendant une femme à la radio se plaindre du prix du pain. Ils croient qu'elle arrive en capsule spatiale ?

XV

L'été, le vide du village se faisait à peine sentir. Le petit parc central fourmillait de vacanciers, que ce soient les propriétaires des maisons ou des locataires saisonniers. Les habitués semblaient tous se connaître. Ils montaient des spectacles dans la salle paroissiale où, petite fille, l'hiver, je jouais pour Grandy des pièces dans lesquelles je tenais tous les rôles sur la scène éraflée. Il y avait des journées sportives et des concours de déguisements. Les enfants déambulaient en bandes, se retrouvant autour des balançoires du petit parc ou sur la plage, dégustant glaces et plaisanteries, les plus jeunes munis de seaux et de pelles, les plus grands assis sur les dunes en nœuds serrés, bras et jambes enchevêtrés. Je n'ai jamais su aucun de leurs noms. Ils me souriaient quand je passais, mais je n'étais pas invitée à me joindre à eux, et j'étais trop fière pour demander. Dans la douceur du soir, quand le soleil embrassait le parc d'obliques dorées et que les hirondelles tourbillonnaient dans l'air, le village avait tout d'un

paradis, avec sa population heureuse et bien portante, ses volets fraîchement repeints et ses jardins remplis de fleurs.

— Quelle ambiance merveilleuse, ai-je entendu un homme dire, un après-midi de juillet, tandis qu’il faisait la queue pour acheter une carte postale.

— Peut-être, a répondu la femme qui l’accompagnait, mais tu as vu le prix des maisons ? Et tu ne pourrais pas vivre ici à l’année. Imagine l’hiver, et te taper des kilomètres chaque fois que tu n’as plus de lait...

C’était pareil à Noël, quand des guirlandes lumineuses pendaient entre les maisons. Le 24 décembre au soir, ils se rassemblaient tous autour du grand arbre central pour boire du vin chaud et entonner des chants de Noël, mais à l’Épiphanie, tout le monde était reparti. Et c’est alors, bien souvent, qu’arrivait le mauvais temps, après les beaux jours secs du cœur de l’hiver, quand le givre illuminait la terre et que tout – mer, ciel, fleuve – brillait d’un éclat pâle sous le soleil bas, bouquet final de l’année finissante. Puis l’an nouveau faisait son entrée sans fanfare, avec ses premiers mois de grisaille, la pluie qui tambourinait aux vitres, le voile humide et omniprésent du brouillard, la mer dure et inhospitalière qui se jetait contre le sable et y laissait des tas d’algues pourrissantes et nauséabondes. Le fleuve se répandait dans les marais, partout où il pouvait, et piaffait dans les brèches qu’on avait ouvertes pour le retenir. Où que j’aie, je sentais la présence de l’eau, tapie à attendre. Dix-sept heures trente venues, les après-midi de janvier, la désertion du village devenait flagrante. Maisons fermées. Fenêtres vides. Et quand l’obscurité envahissait la mer, on sentait un frisson glacé se dégager des habitations, leurs rideaux ouverts sur des pièces froides, leurs cheminées dépourvues de fumée – mais il est parfois plus facile d’aimer ce qui est cassé que ce qui est entier. Il n’y a qu’à voir l’amour de Pauly pour Caro, la façon qu’il a de l’observer, le soin extrême qu’il prend d’elle. Et moi aussi, sans doute. Moi aussi je

prends soin d'elle, je veux dire. Je lui rappelle de manger, de se reposer, de mettre une couche de vêtement supplémentaire, de penser à ses gants. Et quand elle a un jour avec, j'éprouve une petite bouffée de fierté à la voir heureuse.

XVI

De tout ça, il résultait que, neuf mois et demi par an, le village était à nous, Grandy et moi. Et quand je m'en souviens ainsi – quand je me souviens des jours vides roulant comme les vagues, de l'aube au crépuscule, la mer et le ciel si proches, et nous deux au milieu –, alors j'ai l'impression que, même au pire de l'hiver, ce devait être un paradis qui s'étirait jusqu'à la chute.

XVII

Dans la douceur des belles soirées d'été, je faisais mes devoirs assise en tailleur sur le banc du jardin, mes cahiers posés pêle-mêle à côté de moi, tandis que Grandy s'affairait, soulevant des feuilles et inspectant la terre, sécateur et déplantoir fourrés dans la poche de son gilet de jardinage. Quand j'avais terminé, il me rejoignait sur le banc et on étendait nos jambes devant nous. Les siennes étaient longues ; les miennes, plus courtes, mais en pleine croissance. Parfois, il s'offrait un verre de cidre fait maison, ou bien on buvait tous les deux du thé. Devant le banc, la pelouse descendait vers le jardin aromatique, puis vers le potager, les rangées de haricots verts, les topinambours aux fleurs jaunes éclatantes, les pieds de courgettes touffus, les plants de pommes de terre, la cage à fruits abritant des framboisiers, été comme automne, maintenus par des tuteurs, des groseilliers à maquereau et des groseilliers communs – et derrière, il y avait le mur de pierre où

poussait un rosier arctique, et de l'autre côté du mur, le village et son méli-mélo de toits de tuiles pannes entre le fleuve et la mer. Souvent, nous restions silencieux, ou bien nous parlions de tout et de rien – des détails de notre journée, des broutilles en lien avec la maison et le jardin. Nous aimions regarder la lumière décliner tandis que le soleil se couchait derrière nous, surlignant d'or les branches des arbres, comme nous aimions regarder les hirondelles tourner et piquer, plongeant pour attraper les insectes qui bourdonnaient au-dessus des chenaux – jusqu'à ce qu'une année, elles ne viennent pas. Mai avait cédé la place à juin, juin à juillet. Grandy et moi attendions toujours, mais le ciel était vide. Seules les mouettes poursuivaient leurs cercles lents, très haut, réfléchissant de leurs ventres blancs la lumière du couchant. J'ai dit :

— Peut-être qu'elles sont en retard, tout simplement.

Et puis :

— Peut-être qu'elles sont allées ailleurs, cette année.

Grandy a haussé les épaules.

— Je suis sûre qu'elles reviendront, ai-je repris.

— Bien sûr, a-t-il répondu. Bien sûr qu'elles reviendront...

Mais elles ne sont pas venues cette année-là, ni la suivante, et je les attends toujours. Je les guette, à chaque printemps, depuis la fenêtre de la cuisine de la maison haute. Je me poste là en début de soirée, quand la lumière commence à baisser, quand les insectes s'élèvent, peu nombreux encore, dans l'air qui s'assombrit, et je les espère, j'espère leurs corps aérodynamiques, leur façon de trembler en vol comme la flamme d'une chandelle, leur vitesse et leur grâce. Mais le ciel reste vide. Peut-être qu'il n'y a plus d'hirondelles.

D'autres absences ont suivi, ou peut-être que nous avons seulement commencé à remarquer celles qui s'étaient déjà produites. Le bourdonnement des insectes s'est tu. Des monticules d'abeilles agonisaient au pied de l'arbre où se trouvait leur ruche. Les chauves-souris fusant de l'église, le soir, nous manquaient. Sur la lande, le chêne au tronc si épais que je ne pouvais en faire le tour de mes bras n'a pas fait de feuilles, un printemps, et, l'automne suivant, une bourrasque l'a abattu.

XIX

Quand je suis entrée au collège, Grandy m'a acheté un ordinateur portable.

— Tu en auras besoin pour tes devoirs.

Je me suis jetée à son cou, pleine de gratitude en voyant la fine coque argentée sur la table de la cuisine – puis, ma gratitude témoignée, j'ai allumé l'appareil. Au village, la connexion internet était très bonne car les visiteurs estivaux en avaient tous besoin pour travailler, et cela devint mon deuxième monde, une fois Grandy couché. L'ordinateur était ce qui me reliait à la vie au-delà du village, au-delà de la ville – au-delà de la bibliothèque qui refusait de me laisser emprunter les livres que je voulais au motif que j'étais trop jeune, au-delà de l'école où on me regardait de travers à cause de tout ce que je ne connaissais pas et de presque tout ce que je faisais. Tard dans la nuit, parcourant les sites d'information, j'apprenais ce qui commençait à se passer ailleurs. Cet hiver-là, dans l'hémisphère Sud, un feu de forêt s'était propagé à la ville voisine et des faubourgs entiers avaient été détruits. J'ai regardé des gens fuir leur maison. Tousser dans des panaches de fumée. Se rassembler sur une plage en attendant les secours pendant que tout brûlait derrière eux. Je les ai

vus se réfugier dans la mer et patienter là, de l'eau jusqu'à la taille, parce qu'il n'y avait pas d'autre échappatoire.

— On a tout perdu, disait un homme au visage noir de suie depuis le pont du bateau venu les secourir. Comment va-t-on nous aider ?

Sa main reposait sur la tête d'un enfant silencieux qui restait sur ses gardes, debout contre l'homme. Plus tard j'ai assisté à un tremblement de terre, une épidémie de choléra, une inondation et un épisode de sécheresse. Chaque fois, les mêmes questions revenaient. Chaque fois, les gens donnaient de l'argent, au début, et puis il se passait autre chose et la catastrophe précédente était oubliée de tous sauf de ceux qui, sans doute, la subissaient encore. Regarder tout cela est devenu un hobby, une habitude, et il me semblait que j'en sortais grandie, car, au moins, je savais ce qui se passait – mais qu'est-ce que ça changeait à la situation ? Dehors, dans le jardin, les choses suivaient leur cours. Les chouettes hululaient. Un renard glapissait. Le matin, je mangeais mon porridge et je m'habillais pour aller en cours. Nous n'étions pas mieux que les autres, Grandy et moi. Nous remarquions les changements, mais nous ne les prenions pas au sérieux, ou bien nous nous disions que c'était inévitable : le monde n'était-il pas en constante évolution, d'une manière ou d'une autre ? Le renoncement nous était familier. Le village avait toujours été assiégé par les éléments. Quand on voyait les dunes s'éroder, les marais inondés un mois plus tôt que d'habitude et les roseaux secs comme de la paille dans la sécheresse de l'été, quand, par beau temps, dans son petit bateau, Grandy prenait de drôles de poissons ou pas de poisson du tout, quand trois dauphins en un mois échouaient sur la plage et se décomposaient, on secouait la tête avec tristesse, mais on considérait que c'était sans doute dans l'ordre des choses, à vivre si près de la mer. On signalait les dauphins au garde-côte et, notre devoir accompli, on les oubliait.

XX

Des années plus tard, dans la période étrange d'après la tempête, quand j'avais l'impression d'attendre encore quelque chose sans savoir quoi, je me tenais un jour près de Grandy, dans sa chambre, à la maison haute – il était alors trop malade pour aller au-delà du fauteuil devant la fenêtre où je l'aidais à s'installer tous les matins, avant de tirer un autre siège près du sien de sorte que nous soyons assis côte à côte, les mains sur les genoux. Ensemble, nous regardions le verger, les branches nues des pommiers dont les formes tourmentées se détachaient sur fond de ciel, et la ligne précise de la haie bien taillée, derrière. À notre arrivée à la maison haute, Grandy avait dit de la pelouse :

— Laisse-la pousser. Tondre gaspillerait trop d'énergie. Il y a une faux dans la grange. Passe-la deux fois par an. Les arbres sont assez vieux pour affronter la concurrence.

C'était donc devenu un genre de prairie, dont l'herbe hivernale montée en graine avait été aplatie par plus de six semaines d'inondations, mais sans autre signe de désastre. Maintenant que c'était terminé, il ne restait que l'ambiance qui suit les grandes pluies, l'odeur de terre mouillée et le son de l'eau qui goutte. Nous regardions Pauly, dans sa salopette imperméable et son manteau bleu vif, zigzaguer entre les arbres d'un air déterminé.

— Je suis allée jeter un œil, ai-je dit. Le village est sous l'eau.

Grandy regardait toujours droit devant lui, les yeux rivés à Pauly. Je ne savais pas si j'attendais qu'il parle. Il a fini par dire :

— Ça va redescendre. Mais pas de beaucoup. J'imagine que le fleuve est là pour de bon, à présent. Ce serait impossible de le faire reculer. Pas sans reconstruire les berges, et même alors...

Pauly tenait quelque chose. Nous voyant à la fenêtre, il a voulu nous le montrer, sa paume tendue vers nous, l'autre main repliée

autour, mais il était trop loin et nous n'avons pas vu de quoi il s'agissait.

— Les lignes téléphoniques ne marchent plus. Et internet va et vient. La moitié du pays est sous l'eau, à ce que j'ai compris. La Tamise est sortie de son lit et elle est passée par-dessus la barrière. Dieu sait combien de gens se sont noyés. Il paraît que c'est pire aux Pays-Bas – en Belgique et en Allemagne aussi. La Suisse a fermé ses frontières. Le gouvernement français dit qu'ils ont leurs propres dégâts et que la France n'a pas de quoi envoyer de l'aide. Les gens n'ont nulle part où aller. J'en ai vu assis sur des toits, qui filmaient l'eau en train de monter. D'autres attendaient la mort. Grandy...

Je ne savais pas comment dire ce que je pensais. Malgré l'espoir qui revenait puisque nous nous en étions sortis, malgré le bleu soudain du ciel et la fin des pluies après des semaines de tempête, un sentiment de désolation était monté en moi par vagues toute la matinée.

— On aurait dû faire quelque chose, ai-je dit. On aurait dû essayer...

— Essayer quoi ?

Il avait raison, je le savais, mais ça ne nous lavait pas de toute responsabilité.

XXI

Les choses arrivent d'abord lentement, puis tout d'un coup. Je ne me souviens pas de Grandy vieillissant mais, quand j'avais quinze ou seize ans, il ne nageait déjà plus tous les jours. Il montait aux échelles avec précaution, se promenait avec une canne. Souvent, dans le jardin, lorsqu'il s'était agenouillé pour désherber entre les choux, il marquait un temps avant de se relever, ce qu'il faisait lentement, par étapes, prenant appui par terre, puis sur ses genoux ; alors seulement il se

redressait en soufflant. Je remarquais ces choses incidemment – quand je l’apercevais par une fenêtre, qu’il apparaissait au détour d’un virage de la route ou qu’au cimetière je le voyais se reposer contre une stèle funéraire. Et puis j’ai remarqué ses cheveux tout blancs et les proportions étranges de son corps – ses bras plus longs, son dos plus court, ses jambes arquées – et je me suis dit que ça faisait bien longtemps que je ne l’avais pas vu courir. Mais n’est-ce pas toujours ainsi que le changement devient visible ? Après des années d’altération graduelle, on se retrouve au milieu de tous les ajustements qu’on a faits et on s’étonne pour la première fois d’en être arrivé là.

XXII

La veille de mon départ pour l’université, Grandy a cuisiné le maquereau qu’il avait attrapé l’après-midi même avec de la rhubarbe en conserve, et il a fait rissoler des pommes de terre. Nous avons mangé dans le jardin, sur la table à tréteaux que j’avais sortie du cabanon. Il m’a montré la bouteille de vin qu’il était allé, en bus, acheter en ville un peu plus tôt.

— Cette fois, c’est du vrai. Tu en as fini de mes infâmes breuvages maison.

Il m’a servi un verre, puis s’en est versé un autre qu’il a levé dans ma direction.

— À ta santé. Je suis fier de toi, Sal...

Plus tard, il a ajouté en soupirant :

— J’aurais bien aimé faire des études, mais c’était une autre époque. Ce que je sais, je l’ai appris tout seul. Je crois quand même que je ne m’en suis pas trop mal tiré, tout bien considéré. N’empêche...

Il ne m'avait pas traversé l'esprit jusque-là que la vie de Grandy puisse sembler décevante, à ses propres yeux ou à ceux d'autrui. Jamais je n'avais envisagé qu'il ait pu souhaiter autre chose pour lui-même. J'étais partie du principe qu'il était heureux et jamais je n'avais pensé à lui demander confirmation.

— Bien sûr, ai-je dit, tu ne t'en es pas mal tiré du tout.

Mais mes paroles sonnaient faux, comme si je mentais, et je m'en suis voulu de les avoir prononcées.

XXIII

J'étudiais l'histoire et j'aimais ça – j'aimais le travail lui-même et, après la vie au village, j'aimais être entourée de monde, pouvoir me faire des amis facilement, rendre visite à quelqu'un sur un coup de tête –, mais Grandy me manquait. Pas suffisamment toutefois pour que, Noël approchant, je refuse l'invitation de me joindre à des camarades qui passaient les fêtes dans un cottage du parc national de New Forest. J'ai demandé l'argent nécessaire à Grandy, qui me l'a donné, même si je ne sais pas d'où il le sortait – sans doute de ses économies, car, plus tard, quand le toit s'est mis à fuir, nous avons dû nous contenter de mettre des seaux là où ça gouttait en croisant les doigts pour que ça n'empire pas.

Tout le temps qu'a duré mon absence – le premier trimestre, puis les vacances, puis le deuxième trimestre –, il m'a écrit chaque semaine sur du papier réglé, des pages A4 soigneusement pliées en trois et postées au tarif économique. L'hiver, au village, la levée du courrier était hebdomadaire, contrairement à l'été où la quantité de cartes postales envoyées imposait une levée quotidienne – mais entre janvier et mai, quand j'y pense, la boîte aux lettres ne devait bien souvent contenir que celles de Grandy. Il m'y parlait du jardin et de la mer, des

oiseaux qu'il avait comptés, de ses excursions en bus pour les courses en ville et des personnes croisées à cette occasion. *Je suis tombé sur ta maîtresse de cours élémentaire, Mrs Baker, en empruntant des livres à la bibliothèque. Elle m'a chargé de te dire qu'elle est très fière de toi.* Son écriture était penchée, cursive, désuète, difficile à déchiffrer ; j'étais obligée de lire lentement, sous un bon éclairage. J'ai toujours ces lettres. Elles sont dans la boîte à biscuits métallique qui se trouvait jadis dans le cellier de Grandy et que je range aujourd'hui dans le bas de l'armoire de ma chambre à la maison haute, mais je ne les sors pas souvent, car je crains qu'à force de les lire elles ne perdent leur pouvoir d'évocation, leur capacité à convoquer Grandy, ou quelque chose de lui, dans la pièce. Quand je les ouvre, cependant, j'y lis ce que je n'ai pas su ou pas voulu voir à l'époque : combien il était fier de moi et déterminé à me laisser vivre ma vie, mais aussi l'angoisse, la peur provoquée par les changements qui déferlaient tout autour de lui, les saisons qui se fondaient les unes dans les autres, les équilibres délicats qu'il avait passé sa vie à observer et qui commençaient à se déliter. *Je me suis promené le long des dunes, aujourd'hui, et je constate qu'à bien des endroits les herbes sont clairsemées, et que, ici et là, elles ont même complètement disparu. La marée monte plus haut. Depuis la nouvelle année, je m'attends à des inondations, mais jusqu'ici on a eu de la chance. Comment se passent tes devoirs ? L'ail de printemps commence à germer, un peu plus tôt que prévu, et je crains qu'entre la douceur du temps et toutes ces pluies, une bonne moitié ne pourrisse. En revenant du jardin de l'ancienne école où j'étais allé jeter un œil, j'ai vu un blaireau sur la route, un beau petit père, mais réveillé prématurément, je crois. J'ai acheté des boîtes de nourriture pour chat en ville la semaine dernière et je lui en mets dehors. À Pâques, il faudra qu'on sorte le bateau. Ça fait des mois que je n'ai pas pris de poisson – et dans la marge, un dessin du blaireau,*

reniflant les lignes du papier. En dessous, Grandy avait écrit, une nouvelle fois : *Un beau petit père*. Assise au bord de mon lit, dans la maison haute, je passe mon doigt sur les lettres, le long du dos hachuré de l'animal, de ses rayures, de ses griffes, comme si, ce faisant, je pouvais toucher la main qui les a tracées.

XXIV

Je lui écrivais en retour, mais pas aussi souvent que lui et, contrairement aux siennes, mes lettres étaient courtes. J'aimerais pouvoir dire que je n'étais pas indélicate – mais ce serait au mieux une demi-vérité. Grandy avait beau me manquer, j'étais occupée et, quand je lui écrivais, c'était pour lui parler de fêtes, de devoirs compliqués, d'amis et d'amis d'amis, de répétitions de théâtre, de clubs auxquels j'appartenais et de la bibliothèque universitaire ouverte toute la nuit où, une fois, je m'étais endormie sur un canapé pour ne me réveiller que le lendemain matin. Dès que j'avais l'impression d'avoir suffisamment écrit, je griffonnais mon nom et je fourrais la page dans une enveloppe ; je me sentais alors un peu moins coupable. Je ne cherchais pas à le blesser, mais Grandy me semblait tellement loin. Comment pouvais-je lui expliquer le mélange d'excitation et de peur que j'éprouvais parce que j'aimais ce que je faisais et que je travaillais plus dur que je ne le laissais entendre, mais que je ne me reconnaissais absolument pas dans ce que j'étudiais ? Les textes au programme ne recelaient pas la moindre trace de Grandy ni de ce qu'il s'était donné du mal à m'apprendre sur le village : son extension paisible au fil du temps, son adaptation et son lent étirement sans parvenir à changer d'échelle, mais sans jamais disparaître totalement non plus. Je ne trouvais nulle mention de l'idée qu'une aussi modeste survie puisse être, en soi, suffisante – une façon de vivre anodine, qui n'aspire à

rien, sans non plus prendre davantage qu'elle ne donne, qui ne se débarrasse pas du coût de son existence en externalisant, comme c'est si souvent le cas, la souffrance. Une fois, en TD, j'ai tenté d'expliquer tout cela, mais je me suis rendu compte que, dans mes propos, Grandy devenait quelqu'un d'autre – plus admirable, mais moins lui-même. Je me suis mise à bredouiller et puis je me suis tue, gênée, avant de quitter la salle.

XXV

Je ne suis pas sûre que j'aurai le temps pour le bateau, je vais avoir beaucoup de travail en préparation des examens – mais, la fin du deuxième trimestre approchant, je comptais les jours. J'ai rempli mon sac à dos. Fermé à clef la porte de ma chambre. Pris place dans le train. Et à mesure qu'il filait vers la côte dans son bruit de ferraille, que les villes devenaient villages et que les villages s'espaçaient encore, j'ai senti mon cœur se gonfler de joie. Je suis allée dans le sas entre les voitures pour mieux voir. J'ai baissé la fenêtre en quête d'air frais. Quand j'ai vu la gare arriver, je me suis penchée, comme si ça pouvait nous faire aller plus vite, et quand le train s'est arrêté à quai j'ai bataillé impatientement avec la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. Puis j'ai traversé la gare et pris le bus qui m'a emmenée au village. Grandy était là. Il m'attendait à l'arrêt, les mains dans les poches, son vieux chapeau marron sur la tête, et je me suis précipitée vers lui, sac sur l'épaule, parce que je l'aimais et qu'il m'avait manqué – mais quand il m'a demandé comment s'était passé mon trimestre, tandis que nous descendions la rue côte à côte, je me suis aperçue que la voix avec laquelle je lui répondais était celle de mes lettres.

Nous sommes arrivés au cottage, tel qu'il avait toujours été, sauf qu'il me semblait plus petit, et plus froid, éteint, comme s'il me cachait

quelque chose. Alors j'ai compris que Grandy avait rangé et j'ai ressenti un pincement dans le ventre. Je suis montée dans ma chambre défaire mon sac et j'ai posé les livres de la bibliothèque universitaire à côté de mon exemplaire corné du premier tome du *Monde de Narnia*. Quand l'heure du dîner est arrivée, je suis redescendue à la cuisine : il y régnait la chaleur habituelle et une odeur de nourriture en train de cuire. J'ai embrassé Grandy sur la joue et je me suis sentie beaucoup mieux, même si je n'ai pu m'empêcher de remarquer le pot de granules pour sauce instantanée et le poivre prémoulu dans la poivrière.

XXVI

Je suis restée un mois, toute la durée des vacances. L'été est arrivé pendant mon séjour, avec, dans son sillage, les propriétaires des maisons. J'entendais leurs voix dans la rue et, quand j'allais à la plage, je les voyais aller et venir à pas lourds dans les oyats – Grandy avait raison : les herbes étaient plus éparses qu'avant, et totalement absentes par endroits, de sorte que le sable s'échappait, laissant de profondes brèches dans les dunes. Je ne sortais pas souvent, passant presque tout mon temps dans ma chambre. Je n'ai pas fait de tour en bateau. Grandy m'apportait des tasses de thé et j'attendais qu'il me dise que je travaillais trop, mais jamais il ne faisait de commentaire. Et puis les vacances ont pris fin, et je me suis retrouvée à l'arrêt de bus, mon sac à dos à mes pieds, soulagée de m'échapper d'une situation si compliquée.

XXVII

Après les vacances de Pâques, j'ai pris l'habitude d'assister deux à trois fois par semaine aux réunions des clubs écologistes et des

groupes d'activistes pour le climat qui se tenaient régulièrement au foyer des étudiants. Je m'asseyais au fond et j'écoutais le défilé d'intervenants décrivant avec sérieux l'impact environnemental de tel ou tel plastique ou de tel ou tel produit chimique, ainsi que les propositions d'actions pour forcer l'université à sortir de l'énergie fossile – des sit-in ou des grèves. Il y avait une gaieté ambiante, une joie à participer. Ça me faisait l'effet d'une fête, une façon qu'avaient les gens d'être en lien, de signaler leur appartenance à un type, et je pensais à chez moi. À la plage et aux lambeaux de plastique bleu que la marée y déposait deux fois par jour et que Grandy et moi avions toujours ramassés quand nous nous promenions de ce côté-là, remplissant nos poches de ces débris et refusant l'idée que ça ne fasse pas la moindre différence. J'avais honte de mon esprit de clocher, honte aussi de remarquer, au milieu des slogans qui étaient scandés et des banderoles artisanales peintes à la teinture végétale, que si l'action pouvait momentanément soulager l'angoisse de ceux qui y participaient, rien d'autre ne changeait. On fabriquait toujours du plastique. On utilisait toujours des engrais chimiques. L'université avait monté un comité pour discuter de la possibilité de modifier sa structure d'investissements, mais on nous avait informés que ces discussions étaient sérieuses et que si bonne note avait été prise de nos arguments, les décisions ne céderaient toutefois pas au chantage. *Je ne sais pas*, écrivais-je à Grandy, *qui de nous est à côté de la plaque*.

XXVIII

Le trimestre s'est terminé et je me suis levée tôt pour prendre le premier train, déterminée à ne pas perdre la journée. Voilà des semaines que je pensais au village. Aux jours qui rallongeaient, à la lumière. Je pensais aux baignades, aux promenades, à comment

j'aiderais Grandy au jardin, aux sorties en bateau. Je pensais aux longues soirées sur le banc et je me disais qu'avec trois mois de vacances et pas d'examen à préparer, Grandy et moi retrouverions qui nous étions.

— Tu vas vouloir passer la journée dehors, m'a-t-il dit en me regardant poser mon sac au pied de l'escalier après m'avoir accueilli. Un temps pareil. Je t'ai préparé des sandwiches.

Je les ai acceptés avec gratitude. Je me suis lavé le visage et les mains, et puis je suis sortie retrouver le grand soleil avec la sensation que mon cœur s'ouvrait.

Le soir tombait quand j'ai pris le chemin du retour. J'avais nagé dans la mer, allant et venant dans l'eau jusqu'à ce que, pour la première fois depuis des mois, je me sente propre, puis j'avais longé les dunes, observant le tracé de leur détérioration. Il était difficile de dire, en revenant comme ça après un certain temps, si les choses s'étaient accélérées – l'érosion de la terre, le délitement des schémas météorologiques – ou si c'était seulement que je voyais d'un coup tous les changements qui s'étaient produits en mon absence, hors de la lente dégradation quotidienne qui se remarque à peine d'un jour sur l'autre. J'étais fatiguée par la nage et le pilonnage continu du soleil, la peau me tirait, je sentais mon corps lourd et délié. Mes cheveux mouillés gardaient l'odeur de la mer. J'ai pris le chemin le plus long, passant en lisière de la lande pour arriver chez Grandy par en haut et éviter la foule des visiteurs à la journée et des vacanciers qui traînaient dans le village, faisaient tomber leurs glaces sur les trottoirs, s'asseyaient à la terrasse du pub ou dans le petit parc et se parlaient à tue-tête comme s'il s'agissait du même espace, un endroit-jouet, construit pour eux. Je me délectais d'avance du dîner – laitue, petits pois et pommes de terre nouvelles du jardin – et je m'attendais à ce que Grandy ait commencé sans moi. J'ai donc été surprise, lorsque j'ai

poussé le portail et contourné le cottage, de le trouver assis sur le banc en compagnie d'une femme aux cheveux longs.

— Sal ! a-t-il crié en me voyant. Sal, je te présente Francesca. Francesca, voici ma petite-fille Sal...

C'était la première fois que je la voyais et je ne savais pas trop quoi penser, déjà, ni quoi dire.

OceanofPDF.com

PAULY

Par la fenêtre : des pigeons, des corbeaux, des étourneaux. Dans le jardin : des moineaux.

Ce sont mes seuls souvenirs de la ville. De ma mère, je ne me rappelle rien.

OceanofPDF.com

SALLY

— Tout l'enjeu, c'est d'être préparé, a dit Francesca.

C'était la fin de la première semaine des vacances d'été et, comme tous les soirs depuis mon retour, elle était assise sur le banc du jardin de Grandy, ses jambes étendues devant elle. Je lui trouvais l'air parfaitement ordinaire – avec son débardeur lâche en lin blanc, son short bleu marine et ses sandales en cuir, elle aurait pu être n'importe quelle vacancière du village, sauf que je la reconnaissais pour l'avoir vue sur des sites d'information. J'avais entendu son nom dans des chambres d'étudiants, lu ses articles et ses discours. Je l'avais admirée, quand elle représentait la farouche universitaire en colère que nous pensions tous et toutes être capables de devenir – mais voilà qu'elle était devant moi, sortie de nulle part, assise à ma place sur le banc, et je n'étais plus certaine de l'apprécier.

— Une chose est sûre, il y aura des inondations. Aucun doute là-dessus. Tout ce qu'on peut faire, c'est protéger ce qui peut être sauvé. Il est vain d'attendre une intervention du gouvernement, les autorités ne feront rien, pas à titre préventif. J'ai vu les dégâts que causent les inondations. La force de l'eau est inimaginable. Elle prend tout ce qu'elle trouve.

— Mais pas vous, ai-je murmuré entre mes dents.

I

Depuis ce premier soir où j'avais découvert Francesca près de Grandy sur le banc, on aurait dit qu'elle était toujours dans les parages. Je tentais de l'éviter, passant mes après-midi à marcher dans les dunes ou le long du fleuve, ou bien à nager dans la mer – mais peu importe d'où j'arrivais : quand je rentrais, que je poussais le portail et que je contournais le cottage jusqu'au jardin, elle était là, à attendre.

— Sal ! criait Grandy. Te voilà ! Tu ne te chargerais pas du thé, dis-moi ?

Alors je faisais demi-tour pour aller à la cuisine mettre l'eau à bouillir et préparer le plateau. Quand je prenais les tasses sur l'étagère, ma main hésitait, systématiquement indécise, au-dessus de la troisième. Mais si tentée que je fusse de marquer le coup, je ne pouvais me résoudre à laisser Grandy et Francesca seuls dans le jardin. Je prenais donc les trois tasses, je portais le plateau dehors et je m'asseyais à portée de voix. À l'époque, j'avais l'impression que Grandy avait trouvé chez Francesca quelque chose qu'il avait cherché en vain chez moi. Concentré et sérieux, il s'adressait à elle comme à une égale, et elle l'écoutait, les deux mains autour de sa tasse de thé. Il parlait de lui et du village, des difficultés qu'avait connues ce dernier et, toujours, de l'amour qu'il lui portait. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'en fait, depuis ma place furieuse sur la pelouse, j'assistais à une sorte d'entretien d'embauche – l'un et l'autre tenant à la fois le rôle du recruteur et du recruté. Je ne me posais pas la question de savoir si c'était Francesca qui était venue trouver Grandy, ni ce qu'ils espéraient l'un de l'autre. Tout ce que je voyais, c'est qu'elle occupait un espace qui m'avait appartenu. Après avoir laissé Grandy seul presque toute l'année, je découvrais qu'il n'avait pas attendu.

II

Un matin, tandis que Grandy faisait cuire du porridge pour notre petit déjeuner, j'ai dit :

— Qu'est-ce que Francesca fiche ici ?

Il a haussé les épaules.

— Elle vit dans la maison haute. Elle la restaure. C'est bien que cet endroit soit de nouveau habité.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ma question, c'est : qu'est-ce qu'elle fiche ici, chez nous ? Elle est tout le temps là. Qu'est-ce qu'elle veut ?

Pour toute réponse, Grandy a levé les sourcils. J'ai mangé mon porridge et, sitôt terminé, je suis sortie. J'ai remonté le fleuve vers la lande, où j'ai boudé jusqu'à ce que la faim me force à rentrer.

III

J'avais passé toute la journée au soleil. J'avais soif et mal aux pieds d'avoir marché sur les galets. J'ai poussé le portail. Francesca était à sa place habituelle sur le banc et Grandy un peu plus loin dans le jardin, à ramasser des haricots d'Espagne. Quand il m'a vue, il m'a fait signe de la main et il a brandi une poignée de gousses.

— Pour Francesca !

Et puis, voyant mon expression, ou la devinant, il a ajouté :

— On en a tellement.

— J'ai proposé de l'aider à les cueillir, a ajouté Francesca, mais il a refusé.

J'ai haussé les épaules.

— Vous n'avez pas un fils, quelque part ?

Et je me suis détournée avant qu'elle n'ait le temps de répondre.

IV

Peut-être qu'il y avait des soirs sans Francesca, rien que Grandy et moi. Ou peut-être qu'il leur arrivait de parler d'autre chose que de la vie de Grandy et du village – si c'est le cas, je ne m'en souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est moi assise dans l'herbe devant un livre ouvert, à faire semblant de lire. Je me souviens aussi du silence autour de leurs deux voix. Je crois que je nous détestais alors à égalité, Francesca et moi – moi parce que je ne pouvais pas m'empêcher d'écouter, que je n'arrivais pas à être aimable et que je ne trouvais rien d'autre à faire que rester là, à tourner bruyamment les pages de mon livre, et Francesca parce qu'elle posait des questions que je n'avais jamais pensé à poser, et que Grandy lui répondait.

— Vous vous souvenez sans doute de la dernière grande inondation, demandait-elle. Vous aviez, quoi ? Sept ans ? Huit ans ?

— Quelque chose comme ça. À l'époque on croyait qu'on allait y rester, mais l'eau a fini par redescendre. Le fleuve est rentré dans son lit.

V

Pendant des jours, Francesca a incité Grandy à évoquer la dernière inondation du village, mais il résistait, et ça m'arrangeait, car même si j'en avais entendu parler à l'école, assise dans une salle obscure à regarder des films en noir et blanc qui montraient des champs submergés, des vaches mortes tournant encore et encore dans les courants, des flottilles de toits là où il y avait eu des villages, et les habitants accroupis au bord de l'eau, il ne m'avait jamais traversé l'esprit que Grandy puisse figurer parmi eux. Notre propre histoire et celle qu'on apprenait en classe me semblaient toujours si distantes

l'une de l'autre – et puis j'avais honte, car je voyais bien que j'avais manqué de curiosité et d'imagination. Dans le même temps, Grandy me paraissait loin de moi et, de ce fait, très précieux.

— Je ne pourrais rien vous dire que vous ne sachiez déjà, répondait-il à Francesca.

Et il lui parlait plutôt du jardin, du paysage, de son façonnage par l'eau et par la pacification de l'eau, des tentatives de maintenir la mer à distance, de la marée qui, pendant des années, restait à sa place – aussi les gens qui vivaient sur la côte pensaient-ils avoir gagné, cette fois. Jusqu'à la tempête suivante, l'inondation suivante, la calamité suivante.

VI

Trois siècles plus tôt, la topographie des environs était bien différente, selon Grandy. Au lieu de faire son estuaire dans le petit port du village, le fleuve avait obliqué vers le sud, juste au-dessus du niveau actuel de la pleine mer, séparé de celle-ci par une langue de terrain – des galets, pour l'essentiel – courant à l'est de ses eaux, à peut-être un kilomètre et demi du littoral actuel. Le fleuve poursuivait sa route vers le sud sur environ onze kilomètres, jusqu'à ce que les galets s'amenuisent et créent son embouchure. La lenteur et la largeur du fleuve rendant le site particulièrement vaste et sûr, on construisit un port, destiné aussi bien à la pêche qu'au commerce. La langue de galets avait assez de consistance pour qu'y pousse de l'oyat, dont l'enchevêtrement de racines maintenait sable et pierres en place, stabilisant l'ensemble, de sorte que si ça n'était pas tout à fait de la terre ferme, c'était plus qu'un banc de sable. L'été, en tout cas, elle était habitée à la fois par de nombreux oiseaux – des pluviers et des aigrettes, des huîtriers, des vanneaux et des sternes – et par les

pêcheurs qui utilisaient les tiges d'oyat pour fabriquer leurs filets et les toits des petites huttes qu'ils avaient construites là afin d'éviter d'avoir à rentrer chez eux. Par ces belles et courtes nuits estivales, ça devait être merveilleux, disait Grandy, d'être allongé entre la mer et le fleuve dans la demi-pénombre. D'après lui, les gens avaient toujours été attirés par ce genre d'endroits : peut-être les êtres humains avaient-ils besoin de sentir l'attraction du néant, d'éprouver la facilité avec laquelle on pourrait s'y abandonner, de la même façon qu'en levant les yeux vers la voûte d'une église on sent l'appel de Dieu. Un vide qui demande à être comblé.

Francesca écoutait et je la regardais écouter, son visage tourné vers Grandy, lui-même tourné vers l'immensité du ciel bleu au-dessus du mur du jardin. Je cherchais dans son expression une trace de moquerie – un léger mépris, peut-être, pour les histoires d'un vieil homme –, mais son visage exprimait plutôt une certaine tendresse, comme si les paroles de Grandy l'avaient émue, et cette douceur exacerbait ma colère, parce que j'aurais préféré y trouver plutôt une justification à l'aversion que cette femme m'inspirait.

VII

Selon Grandy, en plus de fournir des oyats et un endroit où attendre, l'été, que les filets jetés dans le fleuve se remplissent de poissons, cette mince bande de cailloux, tout le temps de son existence, a empêché la zone littorale de subir de plein fouet la marée et les intempéries. Ainsi la ville portuaire a-t-elle pu connaître stabilité et prospérité. Elle s'étalait jusqu'au pied des falaises et sur les berges basses du fleuve – de leurs fenêtres, les gens pouvaient sans doute voir l'autre rive, dont la masse de galets cachait la mer, et se croire protégés. Ils construisirent des églises, formèrent des guildes,

aménagèrent des quais. Ils étaient ambitieux. Ils octroyèrent des chartes et bâtirent des fortunes – et la fin, lorsqu'elle vint, fut abrupte et totale. Il est bien sûr possible que, sous la laisse de basse mer, la bande de galets se soit, dès le début ou presque, lentement érodée sans que cela se voie. Et il est aussi possible que son occupation croissante, à mesure que la ville se développait, ait contribué à sa déstabilisation. À moins qu'on ne considère simplement que, sur la côte, ces choses-là arrivent de temps en temps, voilà tout, quand les gens oublient combien la vie est précaire, si près de l'eau, sans autres moyens de subsistance que ceux fournis par la mer. Quoi qu'il en soit, il y eut une tempête. Sans doute tardive pour la saison, mais par ailleurs assez ordinaire, dans un premier temps, si ce n'est que le vent venait de l'est et qu'il accompagnait une marée d'équinoxe. Or il faut toujours se méfier d'une grande marée doublée d'un grand vent. Mais les habitants de la ville, qui avaient l'habitude, en firent tout juste assez de cas pour ne pas sortir – du moins jusqu'à ce que la mer s'affranchisse de ses limites. Mais c'était trop tard. En moins d'une heure, la ville se retrouva sous l'eau.

VIII

Un autre soir, quelques jours plus tard. Grandy discourait sur les forces et faiblesses de différentes variétés de pommes de terre, lorsqu'il est revenu, à la suggestion de Francesca, sur l'inondation. Le plus terrifiant, a-t-il dit tandis que j'écoutais non loin, couchée dans l'herbe et arrachant les pétales d'une pâquerette, ce ne fut pas la quantité immédiate de pertes humaines, même si le bilan dut être terrible, mais ce qui vint ensuite. Car, lorsque l'eau se retira, on s'aperçut que l'embouchure du fleuve avait bougé : la langue de galets ayant été emportée par la tempête, le fleuve se jetait à présent directement dans

la mer, à une dizaine de kilomètres au nord de ce qui avait été son estuaire. Ces gens dont l'existence s'était construite autour des activités du port avaient perdu tout moyen de subsistance en une nuit – même s'il leur fallut sans doute plus longtemps pour mesurer pleinement les effets de ce qui venait d'arriver et comprendre que les choses ne reviendraient pas à leur état antérieur. Les docks avaient été balayés et il n'y avait nulle part où les reconstruire, quand bien même l'argent nécessaire aurait été disponible. Il n'y avait plus de fleuve. Ce qui restait de la flotte de pêche était hors d'usage. Les bateaux censés accoster avaient été déviés ailleurs et les négociants ne pouvaient pas récupérer leurs marchandises, ou pas les stocker, ou pas les acheminer. Il avait suffi d'une nuit de gros temps pour que le système entier, qui, la veille encore, semblait inébranlable, s'effondre.

IX

À la mort rapide succéda la mort lente. Très diminuée, appauvrie, la ville persévéra sous une forme ou une autre jusqu'à l'époque de l'enfance de Grandy. Privée de sa fonction portuaire et grignotée par la mer, elle continua à rétrécir après la dévastation initiale, réduite à l'état de bourg, puis de village, puis de hameau – pour finir, il ne resta qu'une poignée de maisons et un pub. On aurait pu s'attendre à ce que les derniers habitants renoncent plus tôt, devant l'évidence que la mer continuerait son travail de destruction jusqu'au bout, ou du moins à ce qu'ils se résignent à devoir partir un jour – mais ils demeuraient quand c'était possible, parce que c'était chez eux. Et chaque nouveau lot de pertes était un nouveau deuil. Et puis il était facile de repousser l'inévitable, disait Grandy, puisque la mer n'avancait que petit à petit et qu'on pouvait aisément se raconter qu'on avait le temps. En l'absence d'événement déclencheur, il était plus dur de décider que le

moment de partir était venu. De temps en temps, une marée plus forte que les autres emportait un plus gros morceau, laissant derrière elle des bâtiments amputés – des maisons au mur arrière éventré et des jardins suspendus au-dessus du vide, leurs massifs à l’abandon couverts de liseron. Le pub fut le dernier à tomber. Le père de Grandy l’avait emmené voir ça. La nouvelle s’était répandue par un après-midi humide d’avant Noël. Tout le long de la côte, malgré le mauvais temps, des hommes avaient enfilé leur imperméable et fait le chemin sous la pluie. Lorsque Grandy et son père étaient arrivés, une demi-heure avant la marée haute, les vagues se brisaient déjà juste devant les marches. Mais, à l’intérieur, il y avait du feu dans la cheminée et des bougies sur les tables, en rempart contre la morosité hivernale. Quelqu’un chantait, quelqu’un d’autre dansait au rythme que les grosses bottes battaient sur les dalles. Une fête. Les premiers arrivés étaient déjà ivres, mais pas autant que le patron.

— Entrez ! cria-t-il tandis que Grandy se cachait derrière son père sur le seuil. Entrez !

Quand l’eau se glissa sous la porte, tout le monde ressortit, une pinte dans chaque main, ce qui acheva de vider la cave. Puis les hommes se tinrent là en silence, protégés du vent par le bâtiment de pierre que les vagues assaillaient en projetant tout autour de grandes éclaboussures. Il ne pleuvait plus. La fête s’était changée en veillée funèbre. Alignés, ils regardèrent venir la fin jusqu’à ce que, son travail accompli, la marée recule, et que, un à un, ils rentrent chez eux.

X

Grandy a tendu ses jambes devant lui.

— Ça a changé la donne ici aussi, bien sûr, encore que plutôt dans l’autre sens. C’est difficile à accepter, mais quelles que soient les

circonstances, il y a presque toujours quelqu'un à qui elles sont favorables.

Avant que le cours du fleuve ne soit modifié, les gens du village voyaient la mer, mais n'y avaient pas accès. Pour y naviguer, ils devaient d'abord descendre le fleuve jusqu'au port de la ville, et là, payer des taxes, des dîmes sur le produit de leur pêche, et toutes sortes de redevances et d'impôts destinés à garnir les poches en soie de ceux qui étaient déjà bien assez riches – et voilà que, du jour au lendemain, ils disposaient de leur propre port. Pendant un temps, cela provoqua une sorte d'hystérie, une impression que le village avait été récompensé pour sa bonne conduite, un sentiment qui, certainement, n'allait pas sans culpabilité puisqu'on ne pouvait ignorer ce que ça avait coûté. Les gens qui arrivèrent sans doute par dizaines de la ville ou de ce qu'il en restait, en quête de travail ou de charité, ne rencontrèrent que peu de bienveillance. Quelques semaines auparavant, au cours d'un orage, la foudre avait frappé le clocher de l'église, laissant des traces carbonisées sur la grande porte en chêne, des traces qu'on ne parvint pas à faire disparaître au ponçage, puis un paroissien prétendit avoir aperçu, tandis qu'il traversait le cimetière, la figure du diable, tout de noir vêtu, qui courait à travers la lande en direction de la ville. Ceux de là-bas l'avaient bien cherché, selon l'homme, et ne méritaient pas d'aide – et puis n'avaient-ils pas amassé tant et plus toutes ces années ? Peut-être la chance avait-elle tourné, et ce n'était que justice.

XI

— Pourquoi, malgré le port, le village ne s'est-il jamais développé ?
a demandé Francesca.

Grandy s'est levé pour aller arracher les mauvaises herbes qui commençaient à pousser entre les rangs de laitues. Quand Francesca a fait mine de vouloir l'aider, il a froncé les sourcils et secoué la tête.

Puis il a répondu qu'un matin d'octobre, un mardi, dix ans après la tempête, alors que le village commençait à s'étoffer à la mesure de sa prospérité toute neuve, la flotte de pêche dans son intégralité est sortie prendre du hareng. Le temps était clair et calme, la mer plate ; les vagues ne faisaient guère plus que laper le rivage. Le baromètre cloué à un poteau du port avait beau être en chute, le village avait fini par se convaincre de sa bonne fortune et les hommes n'en tinrent pas compte, larguant les amarres au soleil, hélant leur femme, leurs enfants, s'interpellant les uns les autres, de pont à pont. Une heure plus tard, la tempête s'abattit sur eux comme un spasme. La mer n'était plus qu'un animal furieux ruant pour les éjecter de son dos. Une partie des bateaux furent aussitôt submergés, brisés par les remous. Quant au reste, certains tentèrent de battre l'orage de vitesse, d'autres préférèrent viser l'abri du port. Le résultat fut le même. Quelques pêcheurs parvinrent à rentrer, épuisés. Certains reparurent, plus tard, presque cent kilomètres au sud. Les autres périrent. Plus des deux tiers des hommes du village avaient été tués en l'espace de deux heures, sous les yeux des femmes et des enfants qui s'étaient perchés sur les dunes. Il fallut un siècle à la population pour s'en remettre et, entre-temps, le monde avait changé. Tout était désormais affaire de volume et de coût. On trouvait du poisson moins cher ailleurs. D'autres ports avaient pris la relève.

XII

— Il est temps que je rentre, a dit Francesca, j'ai du travail à finir pour demain matin.

Grandy l'a raccompagnée au portail, mais avant de l'ouvrir il a marqué un temps, la main sur le loquet.

— Bien entendu, ça n'a pas été la fin du monde. Ni l'inondation, ni la tempête. Seulement la fin de ce monde-là. Quelques kilomètres carrés, une poignée de gens. Il est arrivé la même chose ailleurs, à cette époque comme à d'autres. Mais toute fin n'est-elle pas absolue pour ceux qui la vivent ?

Francesca a posé sa main sur le bras de Grandy. Ils sont restés comme ça un moment, avant qu'il ouvre le portail et qu'elle sorte, et je me suis demandé ce que ça signifiait – à quelles autres conversations ce geste faisait allusion.

XIII

Une averse soudaine, le genre d'orage d'été auquel nous commençons à être habitués. Des trombes d'eau qui martelaient la terre, écrasaient les plantes. Nous étions donc assis autour de la table de la cuisine plutôt que dans le jardin, Grandy, Francesca et moi, la théière entre nous. Il y avait une fuite dans le toit du cottage et j'entendais le ploc-ploc rythmé de l'eau dans la bassine que j'avais placée sous le trou. Il n'était pas si loin, le temps où Grandy serait monté réparer ça lui-même, mais, quand j'en parlais, il se contentait de hausser les épaules et de me rappeler de vider la bassine. Je pensais qu'il devenait trop vieux pour grimper à l'échelle, et il y avait peut-être de ça – mais je me demande aujourd'hui s'il ne savait pas déjà que nous partirions très prochainement.

— Ce sera une tout autre histoire, a dit Francesca. Il n'y aura ni cérémonies commémoratives, ni chansons composées pour l'occasion. Il ne restera rien.

— Rien ? ai-je demandé.

J'étais ravie, comme si j'avais enfin trouvé la faille et que j'allais pouvoir enfoncer le clou.

— ... Ou seulement rien de ce qui est à vous ? ai-je poursuivi. D'autres ont déjà tout perdu. Ils meurent déjà. Comment ce qui vous menace, vous, peut-il être une apocalypse quand le reste du monde est en train de sombrer et que ce n'est que le prélude ?

Francesca s'est levée.

— Pas le prélude, a-t-elle dit. Le début. Et il est trop tard, maintenant, pour changer l'issue. La seule chose qu'on puisse faire, c'est choisir qui on va sauver.

— Et laisser les autres crever ?

Elle m'a souri. Un petit sourire crispé.

— Ou ne sauver personne.

XIV

L'après-midi suivant, nous avons trouvé dans la boîte aux lettres du cottage un mot de Francesca, écrit sur du papier épais et glissé dans une enveloppe fermée couleur crème, sur laquelle figuraient nos deux noms.

— Eh bien, lis donc, a dit Grandy.

J'ai regardé la feuille, l'écriture limpide et fluide, les mots tracés à l'encre véritable.

— Elle nous invite à prendre le thé mardi. Je suppose que tu vas vouloir qu'on y aille.

Jusqu'alors, je n'avais jamais vu Francesca ailleurs que chez Grandy. J'étais partie du principe que chaque fois elle s'était arrêtée comme ça, soi-disant au passage, mais je pense aujourd'hui plus probable qu'il y ait eu entre eux un genre d'arrangement. Je ne m'étais pas attendue de sa part à la moindre hospitalité. Nos rapports ne me

semblaient pas de cet ordre-là, mais Grandy m'a fait rédiger une réponse affirmative, que j'ai portée moi-même à la maison haute pour la mettre dans la boîte, alors accrochée au mur près du portail – il s'avère que Pauly s'y est suspendu, très peu de temps après son arrivée, et l'a arrachée. Alors que je m'apprêtais à soulever le rabat de la boîte, un homme est apparu, plutôt grand, plutôt blond, plutôt mince, venant vers moi sur le chemin qui reliait le verger au jardin clos.

— Incroyable, a-t-il dit en me souriant, une lettre. Pour Francesca, j' imagine ?

J'ai hoché la tête.

— Je suis son mari. Et vous devez être Sally ? Enchanté, Sally. Puis-je faire le facteur ? Ça nous évitera de devoir aller à la pêche dans cette satanée boîte.

Je lui ai tendu l'enveloppe, il m'a remerciée et puis il est reparti tranquillement dans l'autre sens, comme s'il était venu à ma rencontre dans le seul but de récupérer la lettre.

C'est la seule fois où j'ai vu le père de Caro. Il avait l'air gentil, mais je ne vois rien d'autre à en dire.

XV

Francesca nous a accueillis au portail et accompagnés vers la maison d'un pas lent, afin de ne pas bousculer Grandy. Une table ronde était dressée pour le thé sous un pommier du verger. Il y avait des sandwiches recouverts d'une serviette, un gâteau à l'abri des mouches sous une cloche et trois fauteuils en osier.

— Bien entendu, a dit Francesca après être allée chercher la théière, il est impossible de viser l'autosuffisance totale. Il faudrait cumuler beaucoup trop de compétences – et même alors, je ne suis pas certaine que ce soit faisable, pas sans s'inscrire dans un collectif plus large. Il y

a le *crofting* écossais, bien sûr, mais là encore ça implique des compétences et un peu de troc. Enfin bon, on a fait ce qu'on a pu.

Après avoir bu le thé et mangé sandwiches et gâteau, nous avons redescendu le verger, en prenant cette fois le sentier qui menait au bassin de retenue par le pré. La vanne et la roue avaient déjà été réparées. Francesca nous a montré comment elles marchaient, ainsi que le petit générateur qu'elles alimentaient, conçu, a-t-elle dit, pour fonctionner indéfiniment sans réparation.

— Indéfiniment ? ai-je demandé.

— Selon ses concepteurs, sa durée de vie probable est de deux cents ans, a-t-elle répondu sans entrer dans mon jeu. C'est difficile à vérifier, évidemment – mais même la moitié reviendrait à l'infini, vu les circonstances. Quoi qu'il en soit, l'hiver, ça permettra d'éclairer, et l'été, de faire marcher le frigo.

— Tant qu'il tiendra, a dit Grandy, sauf si c'est un frigo magique, lui aussi.

Francesca a haussé les épaules.

— En tout cas, ce sera toujours du temps de gagné.

— Pour faire quoi ? ai-je demandé.

Mais elle avait déjà repris le chemin de la maison.

XVI

Après le bassin de retenue, elle nous a montré le jardin potager, le puits, les toilettes sèches, et aussi le lavoir et sa chaudière à bois qu'on a très peu utilisés, passé le premier hiver, ayant décidé que la saleté était inévitable et valait certainement mieux que la dépense d'énergie nécessaire à la lessive. Peut-être que même Francesca ne pouvait imaginer le degré de parcimonie qui serait nécessaire, en matière de nourriture comme d'effort.

XVII

Pour finir, elle nous a montré la grange, les alignements de boîtes de conserve sur les étagères, les vêtements dans leurs emballages, les réserves de médicaments. J'aurais voulu demander à quoi c'était censé servir, mais au milieu de tout ça – la grange, le bassin, la maison et le jardin –, impossible de formuler ma question. C'était tellement extraordinaire. Ça représentait tant d'efforts, tant de travail – et puis tant d'amour, je le comprenais déjà, intuitivement. Même si je n'aurais su dire l'amour de qui pour qui.

— J'ai aussi stocké de la morphine, dit-elle, au cas où.

Grandy a hoché la tête.

— Au cas où quoi ? ai-je demandé.

Mais ils avaient embrayé sur les variétés de blé et ils n'ont pas relevé.

XVIII

Et puis Grandy et moi sommes tranquillement rentrés à pied au cottage.

— Elle s'est construit une forteresse.

Ma voix débordait d'indignation. Grandy m'a pris la main et l'a serrée...

— Je ne suis pas sûr que ce soit pour elle, Sal.

Il a ajouté :

— Essaie de faire preuve d'un peu de générosité.

— Mais pourquoi est-ce qu'elle a tenu à nous montrer tout ça sinon pour qu'on sache qu'on va couler pendant qu'elle restera au sec, à regarder ?

XIX

Environ une semaine avant la rentrée, Grandy et moi sommes allés assister aux vêpres. L'automne était venu. Si les journées restaient chaudes, on le sentait le soir, au fond d'air froid sous la brise et au soleil bas qui projetait des ombres longues sur l'herbe sèche de la fin d'année. Les bougies de l'église étaient allumées ; sous la voûte, leur lumière dansait sur le visage des anges en bois. Ça sentait la poussière et la pierre et, derrière les vitres sobres des fenêtres, le crépuscule fermait déjà lentement ses portes tandis que l'office commençait. Un chœur invité attendait dans un bruissement de partitions, puis le pasteur est arrivé. Nous nous sommes assis, levés, assis de nouveau. J'éprouvais, comme toujours, un genre de frisson, un mouvement qui ne relevait pas de la foi mais s'apparentait à de l'espoir – un modeste exemple de transcendance, comme me voir entre deux miroirs, réduite par l'énormité du passé et de l'avenir à un simple élément au sein d'une série, chaque maillon de la chaîne écoutant à son tour les mêmes mots au même endroit, et chacun, à l'automne, pensant au printemps. J'ai dit : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre* et j'ai senti le souffle de mes prédécesseurs dans ma nuque. J'ai écouté le Magnificat, le Nunc dimittis, et puis le cantique du jour, tout de volutes et d'enroulements, la qualité moyenne du chant sublimée par l'enchaînement serré des notes. Je me suis tournée vers Grandy et j'ai vu qu'il pleurait.

À la sortie, tandis que nous traversions l'enclos paroissial pour retourner au village, il a dit :

— On croit avoir le temps. Et puis, tout d'un coup, on ne l'a plus.

XX

Une fois au cottage, nous n'avons pas retiré nos manteaux. Nous nous sommes assis à la cuisine, où il faisait bon et où ça sentait les pommes de terre que Grandy avait mises au four avant notre départ pour l'église. J'avais fait chauffer l'eau mais je n'avais pas encore préparé le thé. Grandy a dit :

— Quand j'étais petit, il y a eu une inondation. Tout le village s'est retrouvé sous l'eau.

J'ai d'abord voulu l'encourager à poursuivre, mais j'ai pensé à Francesca – son immobilité, sa façon de rester assise sans rien dire sur le banc, en attendant qu'il soit prêt – et, pour la première fois, peut-être, j'ai éprouvé pour elle de la reconnaissance, car, enfin, dans le silence qui nous séparait, Grandy s'est remis à parler.

XXI

Il faisait mauvais depuis des semaines, de la pluie et du vent, jour après jour. Son père – un pêcheur, m'a dit Grandy même si je le savais déjà – était absent, bloqué plus loin sur la côte à attendre que le vent tourne pour pouvoir rentrer. Grandy se trouvait donc seul chez lui avec sa mère et sa sœur, encore toute petite. Ils avaient dîné, puis écouté l'incontournable émission pour enfants *Children's Hour* à la radio. Une femme qui vivait quelques maisons plus bas passa raconter que son frère rentrait juste de la ville et qu'apparemment une rivière dans le Nord était sortie de son lit – mais ce n'était qu'une rumeur. Il y avait toujours un cours d'eau pour déborder quelque part quand l'hiver était pluvieux. Ça donnait un petit frisson d'y penser, une décharge de peur, et puis le soulagement de savoir que, si d'autres étaient peut-être trempés, on était soi-même au sec.

Une fois la voisine partie, ils allèrent se coucher et Grandy dormit quelques heures avant d'être réveillé par un bruit d'éclaboussures. Il

enfila sa robe de chambre et ses pantoufles et descendit l'escalier. Là, il trouva sa mère, le bébé calé sur la hanche, en train d'éponger avec des serviettes de toilette l'eau qui filtrait sous la porte d'entrée. L'image, à ce jour encore, était affreusement douloureuse : sa maman en chemise de nuit de flanelle, dans les bottes en caoutchouc de son père, essayant de refouler la mer avec un tapis de bain.

On frappa à la porte. Ils ouvrirent à une vague d'eau et à un autre voisin, un pêcheur à la retraite qui savait le père absent.

— Allez, dit-il, allez, mon petit, il faut partir.

La mère de Grandy voulut aller chercher les manteaux des enfants, mais l'homme l'en empêcha.

— On n'a pas le temps, dit-il en lui saisissant les deux bras pour la retenir.

Grandy ne portait donc que son pyjama et sa robe de chambre lorsqu'ils coururent vers l'église sous la pluie, lui et sa mère se donnant la main, sa petite sœur sur l'épaule du voisin. Grandy avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux. L'obscurité était si dense qu'on se serait cru aveugle, et le voisin avait beau avoir une lampe torche, il n'éclairait que la pluie et l'eau devant eux, le paysage familier aussi brouillé que lorsqu'une neige épaisse le lissait ou l'étirait. Mais comme l'église sonnait le tocsin, ils se repéraient au son des cloches, veillant à les garder autant que possible devant eux. La distance représentait cinq minutes de marche, mais il leur fallut une demi-heure pour la parcourir en courant. Plus d'une fois, Grandy trébucha, perdit pied et sentit l'eau l'entraîner – mais chaque fois il parvint à agripper quelque chose, muret ou portail, et à se remettre debout.

Quand ils atteignirent le virage de l'église, l'eau lui arrivait au-dessus de la taille. S'ils étaient partis, me dit-il, ne serait-ce qu'un instant plus tard – si sa mère avait eu gain de cause et était allée chercher leurs manteaux –, alors eux aussi se seraient peut-être noyés.

XXII

Ils ne purent rentrer chez eux avant plusieurs semaines et, lorsque enfin ce fut le cas, ils trouvèrent la maison pleine de sable et de vase, et tous les meubles gonflés d'eau, en voie de putréfaction. Il y avait du sel dans les murs. Il avait pénétré le plâtre de façon définitive et transperçait désormais chaque automne les couches de peinture et de papier peint, si épaisses qu'elles fussent. Chaque fois qu'ils pensaient s'en être débarrassés, a dit Grandy, le sel revenait, reparaissant avec la pluie, leur rappelant que l'eau était arrivée jusque-là – et il en allait des souvenirs comme du sel, a-t-il ajouté. La femme qui était passée voir sa mère le jour de l'inondation, qui s'était assise à la table de la cuisine pour parler du gros temps, cette femme avait été réveillée par le même homme qu'eux, mais contrairement à eux qui étaient partis tout de suite, elle était restée en arrière pour tenter de mettre sa belle vaisselle à l'abri en la montant à l'étage. Quelques jours plus tard, a poursuivi Grandy, le visage tourné vers la fenêtre dont nous n'avions pas encore tiré les rideaux alors qu'il faisait déjà suffisamment sombre... quelques jours plus tard, en se promenant à la lisière des champs, encore sous des chapes d'eau, il l'a vue, la voisine, prise dans une haie, la tête en bas, complètement nue, dépouillée de ses vêtements par l'eau dans laquelle elle s'était noyée. Il ne savait pas quoi faire : ça ne lui semblait pas convenable de raconter à qui que ce soit qu'il l'avait vue comme ça, sa peau si pâle en train de se déchirer, mais il ne pouvait pas non plus la laisser là. Il finit par glisser un mot sous la porte de l'instituteur, puis il rentra chez lui se terrer dans sa chambre, jusqu'à ce qu'il lui semble certain qu'entre-temps on aurait retrouvé et libéré le corps.

XXIII

— N'empêche, a dit Grandy, j'ai bien peur que Francesca n'ait raison. La prochaine fois, ce ne sera pas pareil. La mer monte. Les dunes rapetissent. Quand une autre grande inondation viendra, l'eau ne redescendra pas. On s'est retrouvés avec moins qu'avant, la dernière fois, mais pas sans rien, et les plus chanceux pouvaient aller ailleurs – mais, la prochaine fois, je crois que ce sera sans retour, et sans vrai départ possible non plus. Que feras-tu, Sal ?

— *On*, ai-je dit. Que fera-t-*on*...

Il s'est levé et il est allé sortir les pommes de terre du four.

XXIV

Une dernière conversation, la veille de mon départ. Je m'étais interrompue dans mes bagages pour descendre à la cuisine me faire un sandwich au jambon que je mangeais debout contre le plan de travail, afin que les miettes tombent dans l'évier. Plus tôt ce jour-là, Grandy avait pris le bus pour aller en ville, à la bibliothèque, et il était revenu avec une sélection de journaux qu'il était en train de lire, assis à la table derrière moi, poussant à l'occasion un petit grognement, tantôt approbateur, tantôt sarcastique. C'était une façon agréable d'être ensemble, lui à lire et moi à manger sans penser à rien de particulier. Nous sommes restés comme ça jusqu'à ce que, l'entendant secouer et plier son journal, je me tourne vers lui.

— Un jour, a-t-il dit, mon père a rencontré le capitaine du dernier clipper de la marine marchande à avoir emprunté l'ancienne route entre l'Australie et l'Europe. Il avait passé six ou sept fois le cap Horn avant que son bateau soit mis hors service. Papa m'a raconté que c'était comme parler à un fantôme. Pas seulement parce que le bonhomme était très vieux, mais parce qu'il semblait rescapé d'un monde disparu. Une relique. Il n'avait pas tourné la page, tu sais. Il

trouvait ça terrible, tout ce qu'il avait vu sombrer dans l'oubli – la somme de savoir-faire des voiliers en bois, et puis tout le reste, les phares habités, les sextants, la navigation astronomique. Tout ça, disparu. Tout ce qu'il avait mis des années à apprendre, obsolète. D'après Papa, l'homme avait visiblement besoin de raconter ça à quelqu'un, rien que pour s'assurer qu'on se souviendrait au moins que quelque chose était perdu.

Grandy a soupiré.

— Je ne sais pas quoi penser de Francesca, a-t-il repris. Elle a raison quand elle dit que ce qui viendra sera sans comparaison avec ce qui est déjà arrivé, mais je suis vieux, j'ai moi-même vu des mondes disparaître. J'ai vu la mort du village, pour commencer.

— Le village n'est pas mort. On y vit toujours.

— Alors sa transformation, disons. Jusqu'à devenir méconnaissable.

— Francesca pense que la différence, cette fois-ci, c'est qu'il n'y aura pas d'après.

Grandy a poussé un petit grognement.

— Si c'est ce qu'elle pense, alors que fait-elle à la maison haute ? Elle sait qu'il va rester quelque chose. Une vie dégradée, peut-être, et un monde dur, mais n'est-ce pas ce qu'ont connu la plupart des gens ? La seule différence, cette fois, me semble-t-il, c'est que personne ne pourra prétendre que c'est un progrès.

Plus tard dans la soirée, Grandy est monté dans ma chambre tandis que je calais mes derniers livres au sommet de mon sac à dos. Il ne restait que mon ordinateur portable, avec ses coins arrondis, détonnant sur le bois usé du bureau. Grandy est resté sur le seuil, à me regarder.

— Tu vas me manquer, a-t-il dit.

Je me suis retournée et je l'ai serré dans mes bras. Ça ne m'était pas arrivé depuis des années. Lui et moi n'étions pas très tactiles, sans contact physique régulier depuis ma petite enfance – mais je suis heureuse, aujourd'hui, de l'avoir fait, car de tous mes souvenirs de cet été-là, c'est le seul qui soit simple et me procure de la joie.

OceanofPDF.com

PAULY

Mes souvenirs commencent, par bribes, avec le voyage. Le bruit de ferraille du train, les oiseaux par la fenêtre – une aigrette sur une rivière, des faisans dans un champ. Et puis les mouettes, suspendues au-dessus d'une moissonneuse-batteuse. Je me souviens de ma main ouverte plaquée sur la fenêtre, du froid de la vitre contre mon front. De Caro déballant des sandwiches. De la voiture qui se vide petit à petit, gare après gare, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Caro et moi, et une femme qui nous regarde en fronçant les sourcils – et puis ensuite il n'y a vraiment plus que nous, et quand le train s'arrête contre les butoirs au bout de la ligne, il n'y a personne pour descendre sur l'unique quai, seulement nous. On cligne des yeux au soleil en respirant l'odeur de terre et de cochons. Derrière nous, le train siffle, puis se tait. Les portes se ferment. J'entends une alouette, mais je ne la vois pas.

SALLY

La nouvelle année universitaire a commencé et m'a de nouveau absorbée. En quelques jours, j'avais largement oublié ce qui m'avait préoccupée pendant l'été, et, s'il pouvait m'arriver de penser à Francesca, cela s'accompagnait tout au plus d'un léger sentiment de honte de m'être mal comportée – quelle surprise, donc, quand on est venu me chercher en pleine classe, un après-midi, pour me conduire au service administratif et me tendre un téléphone, d'entendre sa voix. Je me suis assise sur un fauteuil pivotant devant un ordinateur et j'ai laissé le siège tourner doucement d'un côté et de l'autre. Francesca m'a dit qu'elle avait découvert Grandy couché sur la pelouse de l'ancienne école ce matin-là. Elle parlait calmement et sans détour, comme si elle était en train de me faire cours. Apparemment, il était tombé en dégageant la gouttière au-dessus du porche, et c'était un pur hasard qu'elle l'ait trouvé. Il gisait là depuis la veille au soir. Bien que la nuit ait été chaude, il souffrait d'hypothermie et il avait la jambe cassée. Elle a dit qu'elle partait tout de suite me chercher en voiture pour m'emmener à l'hôpital. Je n'avais pas de raison de m'inquiéter, a-t-elle ajouté d'un ton pragmatique, Grandy n'était pas en danger immédiat, mais il allait falloir que je réfléchisse à certaines choses, elle m'en parlerait en route – et je l'ai remerciée. En raccrochant, avant de retourner dans ma chambre faire mon sac, je me suis demandé comment j'en étais venue, brusquement, à la trouver gentille.

I

Nous sommes parties vers l'est, nous défaisant progressivement de la compagnie des autres voitures, empruntant de plus petites routes, fonçant vers le bord du monde. Nous avons traversé le fleuve sur le pont routier qui pour moi avait toujours marqué la frontière de chez nous, filant en plein vent entre ses hauts garde-corps, et Francesca a dit :

— Son hospitalisation ne sera pas longue, mais il ne pourra pas se débrouiller tout seul. Pour un temps, au moins, et sans doute pour toujours.

J'ai continué à regarder par la fenêtre le défilé stroboscopique des champs labourés, l'accumulation des maisons, le début de la ville.

— Je suis allée au cottage, ce matin.

Elle a levé une main du volant en disant cela, comme pour anticiper une objection que je n'avais pas le cœur de formuler.

— Il m'a donné les clefs. Il avait besoin de vêtements et m'a demandé d'aller les lui chercher. Le toit fuit.

— Je sais.

Francesca a poursuivi :

— Si ça fuit assez pour transpercer le plafond, c'est que le trou doit être important. Il y a aussi des taches d'humidité. Et peut-être du moisi. En tout cas s'il n'y en a pas encore, ça va venir.

Elle m'a laissé le temps de réagir et, comme je me taisais, elle a repris :

— Certains cadres de fenêtre sont déjà pourris. Il faudrait les remplacer.

J'avais beau ne pas vouloir dire qu'on manquait certainement d'argent pour ces réparations, la réalité était là, clairement posée entre Francesca et moi. Grandy avait toujours entretenu lui-même le cottage, mais il avait dû arrêter pendant que j'étais à l'université, ou

peut-être que ça passait à la trappe depuis des années, toujours en dernier sur la liste des choses à faire.

Nous sommes arrivées à l'hôpital. Sur le parking, Francesca a trouvé une place et s'est garée. Puis elle s'est tournée vers moi.

— J'ai besoin de quelqu'un à la maison haute. Quelqu'un qui empêche le jardin de devenir une jungle et qui fasse le nécessaire quand je ne suis pas là, recevoir les livraisons, ce genre de choses. Or je risque de n'être pas beaucoup là, dans les temps qui viennent. Je peux aménager un appartement pour ton grand-père au rez-de-chaussée. Je ferai installer une salle de bains. Il aurait pas mal d'indépendance. Toi tu pourrais utiliser le reste de la maison à ta guise, sauf certaines chambres. On verra les détails plus tard, mais tu serais rémunérée en tant que gardienne, pour l'entretien de la maison et du jardin, notamment du jardin potager.

— Il faut que j'en parle à Grandy.

Francesca a souri.

— Si c'est plus facile pour toi, tu peux dire à la fac que tu reportes d'une année. Une année sabbatique, en quelque sorte. Si ça pose le moindre problème, j'interviendrai.

— Il faut que j'en parle à Grandy, ai-je répété.

Puis je suis sortie de la voiture en lui tournant le dos.

II

Francesca avait raison : Grandy ne pouvait plus se débrouiller tout seul. Sa hanche allait mieux, mais il restait raide, il avait mal et il boitait. Il arrivait à marcher avec une canne, mais seulement sur de courtes distances. L'hôpital lui a donné un fauteuil roulant et l'a autorisé à sortir. Ses moyens ne lui permettaient de se payer que l'aide domestique la plus basique et il n'avait que moi pour s'occuper de lui.

Sans Francesca, nous serions retournés au cottage, nous aurions vécu sur la minuscule retraite de Grandy et les maigres allocations que j'aurais pu toucher en tant qu'aidante, et tout se serait dégradé autour de nous, petit à petit, jusqu'à la tempête – et alors nous nous serions noyés – ou peut-être que seul Grandy se serait noyé et que moi je m'en serais sortie, rejoignant les rangs des réfugiés, ces gens qu'on voit parfois, depuis le champ du haut, se traîner sur ce qui reste de la route. Et que serais-je devenue ensuite ? Francesca savait que je n'avais pas vraiment le choix, mais elle avait aussi besoin de moi, et de Grandy. Qu'est-ce que Caro aurait fait, toute seule à la maison haute ? Comment aurait-elle cultivé le potager, vécu, pris soin de Pauly ? Il ne suffit pas d'avoir une arche, il faut savoir la manœuvrer.

III

Le jour où Grandy a pu sortir de l'hôpital, nous sommes allés directement à la maison haute. Francesca avait fait tout ce à quoi elle s'était engagée. Des pièces aménagées attendaient Grandy au rez-de-chaussée : une chambre et une petite salle de bains attenante équipée d'une douche à l'italienne et de tas de barres d'appui. La chambre donnait sur la cuisine – notre principal espace de vie, aujourd'hui – avec sa cuisinière à bois et ses portes-fenêtres ouvrant sur la terrasse dallée et le verger. C'est cette cuisine que Grandy habitait véritablement. Il aimait s'y asseoir pour regarder le verger, fasciné, comme s'il regardait les pommes pousser – et l'hiver, parfois, quand l'aube approche et que je vide les cendres du foyer en gardant les braises encore chaudes pour allumer le feu du jour naissant, quand je m'agenouille devant l'âtre, les mains pleines de petit bois, j'oublie que Grandy n'est plus là et j'ai l'impression de le sentir derrière moi.

— Ouvre les portes, Sal, a-t-il dit quand nous sommes arrivés, le premier jour.

J'ai défait les loquets et poussé les battants pour laisser entrer l'air. Il a pris une grande inspiration et il a souri – et moi non plus je ne pouvais réprimer un petit frémissement de joie, tellement, même alors, par cette froide journée grise de fin d'année, c'était beau.

Plus tard, nous avons défait les bagages de Grandy et mangé un sandwich à la table de la cuisine, et il a déclaré :

— Je ne retournerai pas au cottage. Ça ne sert à rien de s'appesantir.

J'ai lavé les assiettes et les verres, je les ai rangés dans le buffet et je lui ai demandé s'il avait besoin de quoi que ce soit. Je l'ai regardé regagner sa chambre pour se reposer, appuyé sur sa canne, de sa lente démarche claudicante – et j'aurais voulu pouvoir lui offrir un peu de réconfort, car la maison haute était belle, certes, mais la beauté d'un endroit ne suffit pas à s'y sentir chez soi.

IV

Je suis retournée seule au cottage mettre nos affaires dans des cartons et puis un homme est venu de la ville en camionnette, comme l'avait dit Francesca, pour les transporter à la maison haute. Une voiture aurait suffi, tout serait rentré dans le coffre.

V

Quand Francesca nous a rendu visite, je lui ai montré le nouveau tas de compost, le poulailler et les lits de pommes de terre bêchés selon les instructions données par Grandy depuis la chaise pliable que je lui

avais sortie. Ensuite nous sommes descendues au bassin de retenue et, côte à côte, nous avons regardé la roue tourner.

— Je me disais que je ferais bien de passer mon permis de conduire, ai-je dit.

Je pensais qu'elle approuverait : sans autre moyen de transport que mes pieds et le vélo trouvé dans un des cabanons, nous étions pratiquement coupés de tout. Bien sûr, nous avions les légumes et les fruits du jardin, les œufs des poules, et la livraison mensuelle du supermarché en plus de ce qu'il y avait déjà dans la grange. Mais, parfois, j'avais envie d'une autre forme de liberté – faire ce qui vous chante, vivre avec un peu de spontanéité de temps en temps.

— Non, a répondu Francesca, je préférerais que tu t'abstiennes.

Ça m'a déstabilisée.

— Ce serait plus simple. Je pourrais conduire Grandy à ses rendez-vous médicaux.

Je ne lui ai pas dit qu'il n'avait pas voulu y aller les trois dernières fois que l'hôpital avait envoyé un véhicule, si bien qu'on avait fini par recevoir un courrier disant qu'ils prenaient acte de son refus de soins malgré l'avis des médecins et que l'établissement se déchargeait de toute responsabilité. Le ton de la lettre était sévère, presque accusatoire.

— Mieux vaut apprendre à t'en passer, a dit Francesca.

VI

Ce soir-là, assise dans mon lit, mon ordinateur sur les genoux, j'ai regardé des photos de forêts, des forêts pleines de trous, là où les arbres avaient laissé la place à de douloureuses plaies ouvertes, où de longues cicatrices brunes étaient tout ce qui restait de rivières. J'ai essayé de voir ces choses telles qu'il me semblait que Francesca les

voyait : pas comme une étape de ce long et lent glissement, l'entropie, mécanique implacable, inexorable, inaccessible, qui nous entraîne vers notre perte, mais comme quelque chose de nouveau et d'aigu – un ensemble de circonstances qu'on aurait jadis encore pu prévenir, inéluctables aujourd'hui – mais c'était trop dur à supporter. J'ai fermé mon ordinateur. Fermé les yeux. J'ai attendu, couchée dans le noir, que vienne le sommeil. Et lorsqu'il est venu, c'était un sommeil sans rêves.

VII

Un jour, un bateau est arrivé à l'arrière d'un camion. Un petit canot en bois avec des rames et une seule voile. Deux hommes l'ont déchargé dans l'un des cabanons vides près de la grange.

— C'est pour quoi faire ? ai-je demandé. On a déjà un bateau.

Ils ont haussé les épaules.

— Pas la moindre idée, ma belle. On fait ce qu'on nous demande, c'est tout.

Plus tard, j'en ai parlé à Grandy :

— À quoi il sert, de toute façon, planqué dans son cabanon ? La mer est à plus d'un kilomètre et demi, et Francesca refuse qu'on ait une voiture, alors c'est pas comme si on pouvait le remorquer jusqu'au port.

Ce n'est qu'après l'inondation que j'ai compris. Et, une fois de plus, j'ai pris la mesure de tout ce que Francesca avait anticipé, car le voilier de Grandy a coulé avec les autres quand la tempête a frappé et que l'eau a envahi la terre, détruisant la digue et les berges de galets, oblitérant le port. Nous avions alors bien besoin d'un bateau. Et voilà que Francesca, qui avait écouté les histoires de Grandy, nous en avait procuré un. Elle avait aussi veillé à ce qu'il soit à l'abri, au-dessus du

nouveau niveau de l'eau. Et à ce qu'il n'y ait pas à le tirer bien loin, désormais.

VIII

J'ai cessé de tenir le compte des jours. Ils étaient réduits à leur structure la plus élémentaire, un cycle perpétuel de cuisine, repas, vaisselle, et, dans les interstices entre ces passages obligés, le jardin à entretenir, les poules à nourrir, le sol à balayer. J'avais la sensation d'être toujours occupée, sans pouvoir dire exactement ce qui avait pris tant d'heures de ma journée. J'avais parfois l'impression de me noyer dans ce vide, cet ennui. Un jour, vers la fin de l'hiver, je suis descendue à l'église sur un coup de tête, parce que je voulais voir autre chose que la maison haute, le verger ou le potager, le bassin de retenue et la plage. Je n'avais pas réalisé qu'on était dimanche et ce fut donc un choc de tomber sur un office, le pasteur en habit derrière la clôture d'autel, une poignée de fidèles à genoux. Il n'y avait pas de chœur ce jour-là. Je me suis glissée sur le banc du fond.

Une fois l'office terminé, le pasteur s'est posté à la porte pour serrer les mains de ses ouailles et leur souhaiter une bonne journée, puis il est venu s'asseoir près de moi.

— Ça fait longtemps, a-t-il dit. Tu m'as manqué. Et ton grand-père aussi, bien sûr. J'espère qu'il va bien ?

J'ai haussé les épaules.

— J'avais oublié que tout ne s'était pas arrêté. Enfin, que ça ne s'est pas arrêté pour tout le monde, comme pour nous. Ça m'a fait un choc de trouver des gens ici, comme si j'avais vu des fantômes. C'était qui, le groupe qui assistait à l'office ?

— Des personnes de passage. Des pèlerins. Il y en a encore. Les gens ont peur. Ils croient peut-être que Dieu les entendra plus

distinctement s'ils s'approchent de la mer.

Nous sommes restés silencieux un moment, à regarder la lumière décliner par les fenêtres du chœur. Puis j'ai fini par dire :

— Toute ma vie, j'ai eu l'impression d'attendre qu'il se passe quelque chose, que quelque chose change, dans un sens ou dans un autre. Et voilà que tout a changé, sauf que j'attends toujours.

— Peut-être qu'il n'y a que ton coin du monde qui a changé. Et pas encore le monde entier.

— Et ça va venir ?

— Eh bien, je ne suis pas certain qu'il puisse demeurer tel quel. Mais est-ce qu'il n'en va pas toujours ainsi ? Changer est dans l'ordre des choses.

Je me suis levée.

— Il faut que j'y aille. Grandy va se demander où je suis passée.

Le pasteur m'a accompagnée à la porte, prenant congé de moi comme il l'avait fait des autres, ma main entre les siennes.

— Dis à ton grand-père qu'on ne l'oublie pas. Dis-lui que je suis toujours là, s'il a besoin de moi. Sinon, c'est moi qui viendrai, un de ces jours.

IX

Pour rentrer à la maison haute, je suis passée par le village. Je n'y étais pas allée depuis des mois, depuis le jour où j'étais venue chercher les dernières affaires de Grandy au cottage ; c'était étrange de voir qu'il était toujours là, et nous, pas. Les murs tenaient bon. Dans le port, les bateaux montaient et descendaient au bout de leurs amarres, et les jardins entretenus par quelqu'un d'autre, sans doute, maintenant que Grandy n'en avait plus la responsabilité, continuaient à pousser – mais ce n'était pas pareil. J'avais la sensation que le village avait été

évidé, qu'il n'était plus un lieu de vie, mais un monument. Grandy était parti, et ainsi s'était rompu le dernier lien avec ce passé dont il portait la mémoire, un passé gouverné par la météo et soumis aux marées. Je ne saurais prétendre que j'aurais préféré qu'il en soit autrement. Que j'aurais souhaité la vie de ceux d'avant plutôt que la mienne. Sauf que toute perte, si profitable soit-elle, reste une perte. Et puis il y avait autre chose : cette sécurité et ce confort dont nous jouissions, le chauffage, l'isolation, les plaques de cuisson au gaz et les lumières électriques, ce qui se passait lorsqu'on appuyait sur un bouton, tout cela avait un coût. Pendant des dizaines d'années on avait différé le paiement ou passé la facture aux suivants, mais il faudrait bientôt régler la note, et qui restait-il pour solder les comptes ?

X

Le printemps est arrivé, nous étions seuls. Francesca n'était pas venue depuis des mois et nous n'avions reçu aucune nouvelle – rien que les livraisons et le salaire viré chaque mois sur mon compte en banque. Les journées rallongeaient, se réchauffaient. Grandy a pris les commandes du jardin. Enroulé dans des couvertures, il me donnait ses instructions depuis son fauteuil installé à la cuisine ou dehors, quand le temps le permettait. Nous avons remanié les lits de légumes et le tas de compost. Fait venir des graines de consoude à semer en guise de fertilisant. Longuement observé les poules, repéré les meilleures pondeuses.

— Il va falloir qu'on leur plante du maïs, a dit Grandy. On peut les laisser picorer en liberté tant qu'il fait beau, mais il faudra les nourrir, l'hiver. Et on va avoir besoin d'un autre coq si on veut entretenir la basse-cour.

Il m'a envoyée à la plage ramasser des coquilles de moules à broyer pour faire ce qu'on appelle du grit, et je l'ai répandu par terre, là où les poules aimaient gratter.

— Elles en ont besoin pour fabriquer les coquilles, a expliqué Grandy, sinon tu te retrouves avec des œufs tenus seulement par une membrane.

Ce n'est que plus tard que je me suis dit que, tout en s'occupant des animaux et du jardin, il me transmettait aussi peut-être son savoir.

XI

Francesca n'est revenue qu'une seule fois. Elle est arrivée très tard, un soir, sans prévenir. Elle portait des vêtements sales et froissés, comme après un long voyage, et ses traits étaient tirés.

— Le lit n'est pas fait, lui ai-je dit. Il faut que j'aille chercher des draps dans la grange.

— Non, non, a-t-elle répondu. Je peux m'en passer. Je suis trop fatiguée, de toute façon.

Elle est restée une nuit, se levant tôt le lendemain matin pour passer en revue la maison et le jardin et faire une sorte d'inventaire de la grange. Avant qu'elle ne reparte, nous avons regardé le verger, côte à côte dans la cuisine.

— Ma belle-fille va peut-être venir, a-t-elle dit. Caro. Et mon fils. Il s'appelle Paul, mais elle l'appelle Pauly.

Elle a hésité, comme si elle voulait me demander quelque chose – et l'espace d'un instant, j'ai pensé à la vie qui était la sienne, si pleine de départs, et je me suis demandé si les retours étaient une compensation suffisante, avant de décider que, l'un dans l'autre, sans doute pas. Pour finir, elle a simplement dit :

— Prends soin d'eux.

Et puis, après un nouveau silence :
— S'il te plaît.

OceanofPDF.com

PAULY

Et je me rappelle avoir marché, marché, marché, et je revois le moment où je n'ai plus pu avancer.

— Je peux plus, ai-je dit à Caro. Je peux plus marcher.

J'avais mal aux pieds. Mal aux jambes. Mal à la gorge. Et j'étais fatigué, trop fatigué pour mettre un pied devant l'autre.

— Assieds-toi, a dit Caro. Assieds-toi là, Pauly, et repose-toi. Je n'en ai pas pour longtemps. Ne bouge pas.

Je l'ai regardée descendre tant bien que mal avec nos bagages la pente raide qui menait aux bois. Je n'ai jamais douté qu'elle reviendrait, mais je gardais quand même les yeux rivés à l'endroit où elle avait disparu, tant j'avais besoin de ne la perdre de vue que le plus brièvement possible.

I

Caro me portait sur son dos et je m'accrochais à son cou.

— Tu serres trop, Pauly, c'est trop. Tu m'étrangles...

J'avais beau essayer de serrer moins fort, parce que je ne voulais pas lui faire mal, c'était difficile, car j'avais peur de tomber. La gare remontait à très longtemps. Je ne savais pas par où nous étions passés.

Je ne savais pas où nous allions. La nuit tombait. Peut-être ai-je entendu une chouette.

II

Si les choses n'étaient pas ce qu'elles sont, peut-être qu'il me serait plus douloureux de n'avoir aucun souvenir de ma mère – mais, en l'espèce, son absence n'est qu'une fraction de l'ensemble. C'est tout un monde que j'ai oublié.

OceanofPDF.com

SALLY

Le soir où ils sont arrivés, j'ai pris Pauly du dos de Caro et je l'ai porté, sa tête ballottant contre mon épaule tant il dormait profondément, à travers l'obscurité du verger, jusqu'à la maison et la chambre que Francesca avait préparée pour lui des mois plus tôt. Je l'ai posé sur le lit et là, j'ai hésité. Je ne savais pas quoi faire ensuite. Je ne pouvais pas le laisser comme ça, entortillé dans ses vêtements sales, les pieds ouverts à un angle bizarre à cause du poids de ses chaussures – mais je ne parvenais pas non plus à me résoudre à le déshabiller. C'était un enfant, certes, mais un enfant inconnu, et la pensée de lui enlever ses vêtements sans avoir d'abord demandé sa permission m'effarait. Il dormait trop profondément pour que je le réveille. Que quiconque puisse dormir aussi profondément me semblait d'ailleurs prodigieux : même quand je l'avais maladroitement déposé sur le lit, de sorte qu'il avait à moitié roulé, à moitié chuté sur le matelas et que sa main avait cogné le coin de l'étagère près du lit, c'est à peine s'il avait entrouvert les yeux. Il s'était contenté de soupirer et de remuer un peu, puis il avait retrouvé une parfaite immobilité. Je restais là, à le regarder. Peut-être fallait-il appeler la jeune fille, Caro, mais quand je lui avais pris l'enfant, elle m'avait paru abrutie d'épuisement. Et puis j'avais vu les nouvelles sur mon ordinateur, l'après-midi même, pendant que Grandy dormait dans son fauteuil à la cuisine. Je savais que Francesca était morte.

Pour finir, j'ai fait ce qui me semblait strictement nécessaire. Je lui ai enlevé ses chaussures et ses chaussettes, j'ai ouvert la fermeture éclair de son manteau et je l'ai fait rouler sur le côté. Il avait le menton pressé contre la poitrine et, un instant, je me suis demandé s'il pouvait s'étouffer ou si les cordons de sa capuche ne risquaient pas de se prendre autour de son cou, mais je me suis raisonnée, c'était absurde de ma part. Je l'ai bordé avec la couverture, j'ai dégagé le fouillis de cheveux de son front, posé un verre d'eau à côté de son lit après l'avoir rempli à la salle de bains, au cas où il se réveillerait en ayant soif, et puis, sans trop savoir pourquoi, je me suis penchée sur lui et j'ai déposé un baiser sur le sommet de son crâne.

— Dors bien, ai-je murmuré avant de sortir sur la pointe des pieds.

I

— Tu lui as fait faire pipi ? m'a demandé Grandy quand je suis redescendue.

Comme je ne répondais pas, il a répété sa question, plus sèchement :

— Est-ce que tu lui as fait faire pipi, Sal ?

— Il dormait profondément...

Grandy a soupiré.

— Il va falloir que tu y retournes, alors.

— Mais il dort profondément ! Je ne crois pas que je pourrais le réveiller, même si je voulais.

— Eh bien ne le réveille pas. Porte-le aux toilettes et assieds-le sur la cuvette. Il fera pipi. C'est un enfant, Sal. Il a besoin que tu t'occupes de lui, pas que tu le bichonnes, il sera mortifié s'il fait pipi au lit chez des inconnus.

J'ai dû avoir l'air accablé, parce que Grandy s'est un peu adouci.

— Il faut simplement que quelqu'un soit à la manœuvre. C'est une drôle de nuit, à tous points de vue, mais raison de plus pour faire du mieux possible.

II

Après ce qu'avait dit Grandy, j'ai commencé à m'inquiéter à l'idée que Pauly se réveille au milieu de la nuit et, ne sachant pas où il était, se mette à pleurer sans qu'on l'entende. J'ai essayé d'imaginer une solution, peut-être une ligne ouverte entre mon ordinateur et mon téléphone, avec l'un des deux appareils dans sa chambre, mais finalement il m'a paru plus simple de m'improviser un lit dans le couloir devant sa porte, et c'est ce que j'ai fait, avec ma couette, mes oreillers et des coussins du canapé, pour découvrir, à mon réveil, que, pendant la nuit, Pauly s'était glissé près de moi. Il était couché sur le dos, bras et jambes en croix, le visage tourné de l'autre côté, vers le mur. Les doigts repliés de sa main droite reposaient contre mon épaule. Sans bouger, j'ai regardé sa main, l'arrière de sa tête, le rebondi de sa joue, sa poitrine qui se soulevait, et j'ai trouvé miraculeuse cette confiance inscrite en chaque portion de lui. Il semblait si fragile et si parfait, si petit, si complet – mais j'avais mal à la nuque, réduite à l'espace que me laissait son corps, et, en voulant changer de position, je l'ai réveillé.

— Elle est où, Caro ?

— Elle dort. Elle est très fatiguée.

— Ah. Il y a quoi pour le petit déjeuner ?

— Je ne sais pas. Et si on allait voir ?

Nous nous sommes donc levés, secoués, et quand nous sommes descendus, je me suis aperçue que sa main s'était lovée dans la mienne.

III

Grandy était déjà dans la cuisine, appuyé sur sa canne, à préparer du café et des tartines de pain grillé.

— Bonjour, Paul, a-t-il dit. Je suis le grand-père de Sal. Elle m'appelle Grandy. Est-ce que ça te dit de m'appeler comme ça, toi aussi ?

Debout près de la table, Paul a hoché la tête.

— Très bien, a dit Grandy, et si on petit-déjeunait ?

Nous nous sommes assis, tous les trois, et nous avons mangé nos toasts à la confiture de groseille.

— Dis-moi, Paul, qu'est-ce que tu aimes ? a demandé Grandy au petit garçon qui, ses tartines terminées, léchait ses doigts pleins de beurre.

Paul a réfléchi intensément avant de répondre :

— Les oiseaux. Les oiseaux, c'est ce que je préfère.

Grandy a ri.

— Dans ce cas, jeune homme, on n'aura pas de mal à te faire plaisir. Allez, hop, au jardin. On va te trouver des oiseaux.

Grandy s'est levé, il a agité sa canne vers les portes-fenêtres, et tous deux sont passés ensemble sur la terrasse. Je les ai observés en débarrassant la table du petit déjeuner, Grandy, sa canne entre ses genoux, assis dans le fauteuil que j'avais sorti pour lui à notre arrivée à la maison haute, et Pauly, debout près de lui. L'enfant n'a pas bougé, jusqu'à ce que les pigeons ramiers et les merles descendent des arbres gratter la pelouse du verger : alors il s'est élancé pour leur courir après, les bras tendus, comme si, avec un peu de chance ou une accélération soudaine, il allait parvenir à saisir un des petits corps fermes entre ses doigts – mais chaque fois ils lui échappaient de justesse, s'envolant au dernier moment dans un grand froufrou d'ailes, s'élevant dans les airs pour atterrir quelques mètres plus loin en faisant

bien des manières, et ainsi le jeu se poursuivait-il. Comme tout ça semblait normal, me suis-je dit. Pauly était déjà en train de devenir nôtre.

IV

Parfois, quand la lumière de l'été se précipite par les fenêtres de la maison haute et repose en flaques sur le sol, quand l'air est immobile et que le silence règne dans toutes les pièces, je me surprends à croire que, en passant une porte, je vais tomber sur Pauly tel qu'il était à son arrivée ici. Ce premier matin, tandis qu'il regardait Grandy tartiner les toasts de beurre et de confiture, je lui avais trouvé un air de patience admirable. Debout dans la cuisine, les cheveux en bataille et le visage hachuré des saletés de la veille, son pantalon trop long inégalement retroussé aux chevilles, il attendait son petit déjeuner comme on attend de voir la tournure que prendront les événements, prêt à accepter de bonne grâce ce qui se présenterait. Il ne m'a pas traversé l'esprit, alors, que tous les enfants sont peut-être ainsi, parce qu'ils ont l'habitude de ne pas comprendre, d'assister en spectateurs à la marche du monde en attendant de grandir et d'y participer. Et il ne m'a pas non plus traversé l'esprit qu'il ait pu avoir peur, de moi ou de Grandy, ou de cette drôle de maison dans laquelle il se retrouvait, seul – mais, à ce jour, je n'ai pas connu d'autre enfant. Je n'avais pas d'élément de comparaison à l'époque et je n'en aurai jamais.

V

— Caro, ai-je crié à travers la porte, c'est Sally. Pauly est debout. Est-ce que tu as tout ce qu'il te faut ? Il y a de quoi petit-déjeuner en bas, si tu veux manger quelque chose. Tu dois avoir faim...

Elle n'a pas répondu. Je me suis dit qu'elle devait dormir encore, même si on approchait du milieu de la matinée – elle devait être épuisée de la veille, car si elle avait été réveillée elle se serait certainement inquiétée de Pauly. Je l'ai laissée et je suis redescendue.

VI

Pauly est venu avec moi nourrir les poules. Elles aimaient gratter l'herbe autour du noisetier et c'est là que nous avons éparpillé le grain. Il y en avait un gros sac dans l'arrière-cuisine – c'était avant de devoir en produire nous-mêmes et d'en conserver des tonneaux dans la grange.

— Elles ont aussi besoin de grit, ai-je dit en lui montrant la boîte de coquilles de moules broyées, pour les aider à fabriquer la coque de leurs œufs...

Et, me rappelant à quel point il était récent, le moment où Grandy m'avait dit la même chose, j'ai senti le rouge me monter aux joues.

— Il y a des œufs ? a demandé Pauly.

Je l'ai emmené voir le poulailler. Je lui ai montré comment soulever les clapets en bois à l'arrière des pondoirs, comment pousser les poules en train de couver pour les voler.

— On les mangera au déjeuner, ai-je dit.

— Caro aussi ?

— Caro a besoin de se reposer.

Nous avons repris le chemin de la maison, Pauly tenant un œuf dans chaque main.

VII

— Quand j'étais petit, a dit Grandy, le soir, l'été, on entendait les cris des butors. On aurait dit qu'ils mugissaient, tu sais. Comme ça...

Et il a poussé un genre de hululement grave qui a fait fuir les corbeaux de la haie. Pauly a ri. Ils étaient de nouveau sur la terrasse en attendant que le déjeuner soit prêt. Je suis montée frapper une seconde fois à la porte de la chambre de Caro, mais même en criant, fort, qu'un repas l'attendait, je n'ai pas obtenu de réponse. La journée a passé. Après le déjeuner, j'ai lu à Pauly un des livres de la bibliothèque de sa chambre et puis je l'ai emmené au bassin de retenue, où il a pataugé dans l'eau peu profonde du bord.

— Ça fait vraiment de l'électricité ? a-t-il demandé en désignant la roue.

— Oui, ai-je répondu.

Puis j'ai tenté de lui expliquer comment ça fonctionnait jusqu'à ce que mon ton sentencieux l'ennuie et qu'il m'interrompe.

— Regarde, Sal ! La mouette, là, elle est en train de manger un crabe ! Il y a les pattes qui pendent du bec !

Le soir, je lui ai fait prendre son bain et je lui ai mis le pyjama que j'avais trouvé dans un tiroir de l'armoire de sa chambre, soigneusement lavé, jamais porté, d'une taille de trop, comme s'il avait été acheté en prévision de sa croissance d'enfant.

— Elle dort toujours, Caro ?

— Je crois, mais peut-être qu'on peut quand même aller lui dire bonsoir ?

Il a hoché la tête et nous nous sommes postés devant la porte de la chambre.

— Bonne nuit, Caro, a dit Pauly.

Puis, satisfait, m'a-t-il semblé, il est retourné se coucher.

— Caro, ai-je crié en martelant le panneau de bois, Caro ! Allez, bon sang. Tu n’as rien avalé de toute la journée. Pauly te réclame, Caro. Tu es malade ? Ouvre ta porte. S’il te plaît, ouvre ta porte...

Et toute la journée, en arrière-plan dans ma tête, ce que Pauly semblait ignorer : son père et Francesca, leur hôtel ravagé par la mer, leurs corps et leurs affaires tourbillonnant dans l’eau.

IX

J’ai posé de quoi petit-déjeuner devant la porte de Caro. Quand je suis revenue, la nourriture avait été mangée. L’assiette et les couverts sales attendaient sur le plateau dans le couloir. J’ai crié :

— C’est pas un hôtel, ici, merde !

Avant d’ajouter, plus doucement :

— Je ne connais rien aux enfants.

X

J’ai emmené Pauly à la plage.

— Prévois trois changes de vêtements, m’a dit Grandy, et un pull : il aura froid après s’être baigné.

Je me suis sentie ridicule quand j’ai traversé les dunes sous le soleil brûlant avec mon sac à dos plein à craquer. Pauly fonçait devant, tout excité.

— Sal ! Sal ! Je vois la mer.

On a choisi notre endroit et on a étalé la couverture que j’avais emportée. Pauly a enlevé ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon et son slip et, vêtu de son seul tee-shirt, il a couru vers la mer. Alors seulement j’ai pensé à lui demander, adressant ma question à son dos qui s’éloignait :

— Pauly, est-ce que tu sais nager ?

Il a secoué la tête sans cesser de courir et je me suis précipitée après lui, agrippant sa main au moment où il atteignait les vagues glacées malgré le soleil. Pendant une demi-heure, il a gambadé partout, son tee-shirt bientôt trempé et très vite retiré, tout nu désormais pour trotter en tous sens et sauter par-dessus l'écume, son petit corps osseux d'une pâleur laiteuse. J'étais totalement terrifiée à l'idée qu'il trébuche, tombe et se fasse emporter.

Ensuite, nous avons mangé les sandwichs préparés par Grandy. Pauly frissonnait dans son pull trop mince, une serviette enroulée autour des jambes, la peau bleuie de froid sous ses ongles. Quand la marée a été suffisamment basse, nous avons exploré les flaques laissées par la mer dans les affleurements de roches, crapahutant ici et là en quête de crabes, débusquant un banc de poissons minuscules cachés dans le varech, une anémone de mer, quelques bulots. Et puis ma terreur est revenue à l'idée qu'il pourrait maintenant glisser et entailler ses jambes nues sur le tranchant des coquillages ou des galets. Tout du long, la peur de ne pouvoir garantir sa sécurité le disputait à la joie d'être témoin de la sienne – et lorsque je lui ai donné son bain, le soir, et que j'ai vu les zones rougies par le soleil sur ses épaules, je n'ai pas pu me résoudre à dire à Grandy que j'avais oublié la crème solaire.

XI

Avec quelle rapidité le statu quo s'installe. Une routine s'établit et ainsi va la vie. Ce soir-là, en ouvrant mon ordinateur, une fois Pauly et Grandy couchés, j'ai vu que les informations étaient encore largement consacrées à la tempête américaine, la dévastation qu'elle avait causée et la recherche de survivants. La photo de Francesca apparaissait entre des séquences filmées par drone : des immeubles ravagés, des rues

inondées, et l'eau, immobile, calme, profonde, recouvrant les endroits que les êtres humains avaient cru posséder. Le commentaire était plat tant le choc était grand. C'était visiblement nouveau, cette incursion de l'eau dans les maisons, le début d'une deuxième phase, un tournant. Sauf qu'il n'y avait là rien de neuf : depuis des années déjà, on regardait des gens se noyer. La seule différence, c'était que ces gens habitaient jusqu'alors des contrées lointaines. On envoyait parfois de l'argent, quand les images étaient assez terribles, et puis on reprenait le cours de sa vie. Ça ne se disait pas, mais ces morts ne nous semblaient pas catastrophiques, car il n'y aurait de catastrophe que lorsqu'elle porterait notre visage – et voilà qu'on y était. Des centres commerciaux sous l'eau, des doubles vitrages pulvérisés. Des berlines dernier modèle tournant en rond dans les courants qui descendaient des rues résidentielles. Des clôtures de jardin brisées flottant devant des immeubles de bureaux. Dans les abris de secours, les gens au visage pétrifié portaient cette fois-ci les mêmes vêtements que nous. Ils attendaient en rang dans des couloirs d'écoles et d'églises tapissés d'affiches colorées. Ils étaient venus avec leurs chiens et des couettes à motifs de dessins animés dans lesquelles envelopper leurs enfants effrayés. Assurément, ils auraient dû être épargnés. Comme Francesca aurait dû l'être – mais déjà je sentais qu'on commençait à s'habituer. Sur mon écran, un homme expliquait qu'il aurait fallu faire beaucoup de choses, beaucoup plus tôt, pour protéger une ville aussi basse. Ses habitants avaient rechigné devant le coût, ou bien refusé que leur vue sur la mer soit gâchée par des barrières. C'était, d'une certaine façon encore difficile à comprendre, leur faute. *Il y a des leçons à en tirer*, a dit l'homme.

J'ai fermé mon ordinateur. Pris le verre d'eau sur ma table de chevet. Pensé à Pauly. Ce serait peut-être une bonne idée de l'emmener au village manger une glace le lendemain.

XII

Debout dans la cuisine, en pyjama, Pauly a dit :

— Elle est où, Caro ? Je veux Caro.

Il serrait les poings, les muscles de ses bras et de ses jambes si tendus qu'il en tremblait.

— Pauly ? Qu'est-ce qui te prend ? ai-je demandé.

Grandy a froncé les sourcils et secoué la tête à mon intention, puis il a dit :

— Allons la chercher, tu veux ?

Il a quitté la cuisine en boitant et s'est dirigé vers l'escalier, me faisant signe de le suivre. J'ai calé Pauly sur ma hanche, étonnée de la vitesse avec laquelle je m'étais habituée à son poids. Il s'est accroché à moi, ses bras autour de mon cou, ses jambes crispées autour de ma taille, et tandis que je suivais Grandy dans l'escalier, je l'ai entendu murmurer :

— J'ai cru qu'elle était partie.

Quelle honte j'ai alors éprouvée. Depuis qu'il était là, je le croyais heureux, trop occupé pour penser à Caro ou trop jeune pour souffrir de son absence – et tout ce temps, visiblement, il se croyait abandonné.

Grandy a tambouriné à la porte de Caro.

— Assez, a-t-il crié, ça suffit comme ça.

XIII

C'est à cette époque de l'année, aux premières semaines du printemps, que Caro va le plus mal. Ce sont des mois difficiles, c'est vrai. Des jours encore courts, un fond d'air froid, du givre le matin. Il faut faire durer ce qui nous reste de provisions en attendant les

nouvelles récoltes et, souvent, nous avons faim – un état de manque permanent, exaspérant, qui nous épuise. Comme avoir toujours froid. Ce qui est aussi le cas. Reste que, pour Pauly et moi, c'est le moment de bascule. Nous lisons la fin du mauvais temps dans les coches des branches qui enflent en bourgeons. Nous nous sentons plus légers à mesure que le pas traînant de l'hiver accélère en sprint final – mais Caro, elle, semble se rabougrir. Elle perd espoir. Chaque année, l'hiver l'use un peu plus. Le froid et l'obscurité la laminent. La peau de ses mains craque et saigne, elle a des engelures dont il faut prendre soin pour éviter qu'elles ne s'infectent. Nous devons la surveiller, lui rappeler qu'elle ne doit pas approcher ses pieds trop près du feu, ni poser ses mains sur le poêle, ni tenir entre ses paumes les mugs de tisane brûlante qu'elle prépare. Le soir, quand nous avons travaillé autant que la lumière et la météo le permettent, je lui fais chauffer des bassines d'eau salée pour qu'elle y trempe ses mains et ses pieds, après quoi je vérifie qu'elle les sèche par tapotements, sans frotter, et je l'aide à enfiler des chaussettes propres sans abîmer sa peau davantage. Ça, prendre soin d'elle physiquement, j'y arrive, mais la patience, je ne peux pas. Je ne peux pas rester assise auprès d'elle en silence, comme Pauly, à lui tenir la main, à lui caresser les cheveux. Il lui murmure à l'oreille et je suis jalouse – de ne pas savoir ce qu'il lui raconte, mais aussi de voir chez Pauly quelque chose qui me fait défaut : une aptitude à la douceur, à l'empathie ou la compréhension. Et puis me reviennent ces premiers jours sans Caro, et comment, alors, en laissant Pauly se glisser dans mon lit, en l'envoyant jouer dans le jardin après avoir justifié le fait qu'il ne la voie pas, il me semblait que je bouchais simplement les trous qu'elle avait laissés par son absence – mais nous sommes adultes, à présent, et je crois qu'en réalité ce que j'essayais de faire, pendant ces quelques jours après leur arrivée, c'était lui prendre Pauly.

CARO

Quand je suis arrivée à la maison haute, Sally nous attendait. Après les efforts épouvantables de cette journée, le voyage en train, les petites humiliations de la ville, les informations sur l'écran du pub et la longue marche avec Pauly, c'était comme si j'étais enfin déchargée de tout. Elle m'a pris Pauly, l'a emporté ; ce n'était plus ma responsabilité. Je l'ai suivie dans la maison et je me suis assise sur une chaise de l'entrée, trop fatiguée pour quoi que ce soit sinon attendre qu'on me dicte la suite. Au bout d'un moment, Grandy est arrivé, appuyé sur sa canne.

— Caro, a-t-il dit, je suis le grand-père de Sal.

Je n'ai pas demandé ce que ces deux inconnus faisaient là, alors que je pensais trouver la maison vide. Je n'ai pas demandé pourquoi l'endroit était si chaleureux et si bien entretenu, ni pourquoi ils semblaient nous attendre. Je n'avais pas l'énergie que requiert la surprise. Grandy a repris :

— Je te montrerais bien ta chambre, seulement j'ai trop de mal avec l'escalier. Tu crois que tu trouveras ton chemin si je t'explique ? Des tas de choses ont dû changer depuis ta dernière visite.

En suivant ses indications, j'ai gagné la salle de bains où je me suis lavé le visage et les mains, puis la chambre, dont la fenêtre était ouverte, laissant entrer la nuit et, avec elle, l'odeur de l'air et de la terre et, au-delà, celle de la mer. Sur une chaise, bien pliée, il y avait

une chemise de nuit en coton blanc ; je me suis débarrassée de mes vêtements, je l'ai enfilée et me suis mise au lit. Sal m'a apporté un toast au fromage. Je l'ai mangé. Je n'ai pas demandé de nouvelles de Pauly. Il était à l'abri quelque part, me suis-je dit. Je n'avais pas besoin d'en savoir plus. J'étais épuisée. Demander où il était et avoir la réponse m'aurait obligée à me relever pour le rejoindre.

I

J'ai fini par comprendre, il y a peu, à quel point le besoin est une chose complexe. C'est un nœud coulant qui ne se défait pas, alors même qu'on ne tire pas dessus. J'y pense, quand vient la nuit, et c'est comme un fourmillement sur ma peau : lorsqu'on dit que quelqu'un a besoin de nous, cela signifie souvent que c'est nous qui avons besoin de lui, ou de son besoin de nous. Ça nous donne notre position, ça marque nos contours. Le lendemain, à mon réveil, j'avais les mains et le visage enflés par le soleil de la veille et par une nuit de lourd sommeil. J'avais mal aux cuisses et aux mollets, et aussi aux bras et au dos, d'avoir porté Pauly. Je me suis glissée jusqu'à la salle de bains en me tenant au mur d'une main pour me stabiliser, car je craignais que mes jambes, trop faibles, ne se dérobent. La maison était silencieuse. J'ai pris une douche. Mes bras douloureux refusaient de se lever, mais l'eau a emporté la saleté. Après ça, j'ai remis la chemise de nuit, j'ai longé le couloir en sens inverse et je suis retournée au lit. J'éprouvais physiquement le désir de voir Pauly, de le prendre dans mes bras et de sentir son poids et sa chaleur, c'était un manque comme peuvent l'être la faim ou le froid – mais ce que je voulais plus que tout, c'était qu'on me laisse tranquille. Je savais que, quand je le verrais, je devrais lui dire, pour Francesca et Papa, et qu'ensuite je ne pourrais plus être seule. Il me faudrait être là pour lui, absorber sa tristesse et ce qui

viendrait avec, colère ou confusion, guetter le moment où ces choses surgiraient, faire preuve de patience envers lui. Il me faudrait me mordre la langue pour ne pas m'énervier quand lui s'énervait, lui dire ensuite que c'était comme ça pour tout le monde, que la douleur de la perte se manifestait toujours en brusques accès de rage – un mensonge, puisque ça ne pourrait pas être comme ça pour moi. Il me faudrait ravalier ma colère, veiller à n'être jamais dangereuse pour lui. Or j'étais très fatiguée et je ne voulais penser qu'à moi. Francesca avait disparu. Elle m'avait laissée avec Pauly, comme elle l'avait toujours fait, comptant sur mon amour pour lui – après tout, il saurait me trouver quand il aurait besoin de moi. À coup sûr il allait passer la porte d'un instant à l'autre. D'un instant à l'autre j'entendrais ses pas dans le couloir, sa voix criant mon nom. Et l'immobilité volerait en éclats. Et, de nouveau, je prendrais soin de lui.

II

J'ai entendu sa voix, mais pas dans le couloir ni l'escalier : elle montait du jardin, par la fenêtre ouverte de la chambre. Il avait l'air heureux. Il riait.

Sally a tambouriné à la porte pour dire que le petit déjeuner était prêt. Je n'ai pas répondu, elle est partie.

III

Je me suis levée pour aller à la fenêtre. En dessous, il y avait la terrasse en briques devant la cuisine, et puis le verger, où l'herbe n'était pas tondue. Grandy m'expliquerait plus tard que c'était pour que le trèfle la colonise, et aussi la grande camomille, la sauge sclarée, l'achillée et la brunelle commune, et toutes les autres plantes

susceptibles d'inviter les derniers pollinisateurs, les rescapés du grand nuage bourdonnant, à fondre dans les rayons du soleil sur la douceur bien régimentée des fleurs. Au bout du verger, il y avait la haie, et puis le potager. Je voyais les fleurs rouges des haricots d'Espagne perchées sur leurs longues tiges et le buisson d'artichaut que le gel tuerait trois hivers plus tard. Je voyais le poulailler et le puits. Je voyais le sentier menant au bassin de retenue et Sally qui le remontait vers la maison. Et, avec elle, Pauly, les jambes nues, les cheveux mouillés, la tenant par la main.

IV

Plus tard, Sal m'a dit qu'elle avait amené Pauly devant ma porte pour qu'il me dise bonsoir, qu'il avait appelé, mais que je n'avais pas répondu. Elle a dit qu'il avait besoin de moi, alors, et que je l'avais ignoré – mais je sais que si je l'avais entendu, je me serais levée. Je lui aurais ouvert la porte pour qu'il puisse grimper dans mon lit et se coucher près de moi, comme il l'avait toujours fait, son petit corps tout près du mien tandis que le soir se refermait sur la nuit. Je ne l'ai pas entendu. Peut-être que je dormais.

V

Les heures passaient. J'étais furieuse. La colère dans ma gorge était une noix que je ne pouvais ni expulser ni avaler. Allongée sous le désordre des draps dans lesquels j'avais macéré, je comptais les injustices tandis que l'aube se levait sur le deuxième jour : Papa disparu, Francesca avec lui, Pauly et moi abandonnés, la maison haute occupée par des étrangers. J'avais été enfant entre les murs de cette maison, mais on l'avait transformée, si bien que lorsque je m'étais

levée, la nuit, pour m'y promener sur la pointe des pieds, elle bourdonnait tout entière de familiarité, mais de la familiarité des marches manquées. Tous ses coins se dérobaient. La moindre fenêtre s'appliquait à me duper. Des portes familières s'ouvraient sur des agencements inconnus. Les couloirs me trahissaient. Ce n'était pas la maison où j'étais venue, enfant, où j'avais couru d'une pièce à l'autre, joué à cache-cache en solitaire, attendu mon père, le harcelant pour qu'il m'emmène au bassin de retenue, à la plage, à la camionnette du marchand de glaces – et cette nouvelle configuration faisait partie d'une stratégie que personne n'avait pensé à me communiquer. Francesca avait dû passer un temps fou à mettre sur pied ce havre – des jours entiers que, moi qu'on avait laissée en plan, je passais à emmener Pauly à l'aire de jeux, à lui faire à manger, à laver ses vêtements, à préparer son sac pour le jardin d'enfants, à lui lire des histoires, à nouer ma vie à la sienne. J'imaginais Francesca arpentant la maison et le jardin, réfléchissant à ce qui serait nécessaire. Et lorsqu'il lui avait fallu trouver quelqu'un pour vivre ici, pour être la gardienne de cet endroit, elle avait choisi Sally. Papa était au courant. Ils avaient dû projeter d'y vivre ensemble. Je me demandais à quel moment elle avait changé son fusil d'épaule. Avait-il fallu qu'elle voie l'eau monter autour d'elle, qu'elle entende le bâtiment craquer sous l'effet du vent pour qu'elle soit forcée de se raviser, de sorte que c'était moi qui me retrouvais ici avec Pauly, plutôt qu'elle ? Et même alors, s'il n'y avait pas eu le voyage, j'aurais aussi bien pu rester en plan, puisque Pauly avait désormais Sally pour s'occuper de lui.

VI

Sal m'a apporté mon repas sur un plateau. Je l'ai ignorée. Quand elle est partie, j'ai mangé la nourriture et laissé le plateau dehors, dans

le but exprès de la blesser.

VII

Je me suis dit que Francesca n'avait peut-être même pas voulu que Pauly vienne ici. Peut-être la maison haute n'était-elle destinée qu'à Papa et elle. Peut-être n'était-ce pas elle qui avait changé son fusil d'épaule, mais Papa qui, seul, au dernier moment, avait pensé à nous, tandis qu'elle lui disait de raccrocher...

Penser à lui était insupportable. Je sentais la forme du vide que ses mains avaient laissé. J'entendais le silence là où il aurait dû y avoir sa voix. J'avais besoin de lui et il avait disparu.

VIII

Voilà ce que je ruminais toute la journée, couchée dans mon lit, tandis que la lumière du soleil allait et venait, que Pauly allait et venait, le son de sa voix s'élevant doucement ou plus fort selon qu'il était dans la maison ou le jardin. Je me blottissais dans les torts qu'on m'avait faits comme dans un édredon et je les laissais me réchauffer, jusqu'à ce que, pour finir, Grandy intervienne.

— Ça suffit comme ça, a-t-il crié d'une voix forte et dure depuis le couloir.

Je me suis levée, j'ai été jusqu'à la porte et, quand je l'ai ouverte et que j'ai découvert Pauly dans les bras de Sally, le visage tout chiffonné par l'effort de ne pas pleurer, cette vision m'a cinglée comme la lanière d'un fouet.

— Oh mon Dieu, Pauly, ai-je dit, je te demande pardon.

Il s'est penché vers moi, les bras tendus. Je l'ai pris dans les miens, je suis rentrée dans ma chambre et j'ai fermé la porte derrière nous

d'un coup de talon. Il s'est mis à pleurer, je me suis mise à pleurer. On est restés plantés au milieu de la pièce, les joues ruisselantes de larmes.

— Tout va bien, Pauly, je suis là...

Je me suis assise et je l'ai posé sur mes genoux, lui repliant les bras et les jambes de sorte à le tenir tout entier, bien serré, comme quand il était bébé.

— Je suis là, ai-je répété, je suis là. Je t'aime, tout va bien...

Il hochait la tête, mais il pleurait toujours. Je savais que tout n'allait pas bien. Je l'avais forcé à venir à moi, mon si petit frère qui n'était qu'un enfant. Son besoin de moi était clair et simple. Il voulait juste que je sois présente, que je lui donne la sécurité de mon regard sur lui. Et j'avais failli. Je l'avais amené dans cet endroit où il ne voulait pas venir, où il ne connaissait rien, et je l'avais laissé avec des inconnus. Et dire que j'avais cru que c'était à moi qu'on avait fait du tort.

SALLY

Caro a ouvert la porte et Pauly lui a aussitôt tendu les bras.

— Oh mon Dieu, Pauly, a-t-elle dit, je te demande pardon.

J'ai eu envie de me retourner et de ramener Pauly en bas sur-le-champ, mais il se penchait tellement que j'ai eu peur de le lâcher, alors je l'ai posé par terre et il a couru vers elle. Elle a refermé la porte. J'allais toquer mais Grandy a secoué la tête.

— Laisse-les tranquilles.

— Mais elle ne peut pas juste dire pardon et penser que ça suffit à tout arranger, ai-je persiflé en espérant qu'elle m'entendrait depuis la chambre. Elle ne peut pas nous laisser un enfant à charge quand ça l'arrange. Combien de temps vont-ils rester ? Les plateaux-repas devant sa porte, c'est terminé.

Grandy s'est détourné et, tout en se dirigeant lentement vers l'escalier, une main contre le mur pour se stabiliser, il a dit :

— Sois gentille, Sal.

Et son reproche m'a fait l'effet d'une gifle.

CARO

On est restés allongés côte à côte sur le lit, à regarder le plafond, la tête de Pauly sur mon bras, ma main autour de sa taille. Je cherchais un moyen d'adoucir ce que j'avais à dire, un subterfuge pour rendre les mots moins définitifs, mais je savais que ça reviendrait à mentir. Fallait-il prétendre qu'il restait une chance que Papa et Francesca ne soient pas morts ? Après tout, on n'avait pas retrouvé les corps. Ils n'avaient pas été repêchés ni comptabilisés – mais ce hiatus n'était pas un espoir. La marge entre ce que nous savions et la certitude n'offrait qu'une vérité pour lâches.

— Pauly, je dois te dire quelque chose de très difficile. De très triste. L'hôtel où Papa et ta maman logeaient a été détruit par une tempête la nuit avant qu'on vienne ici. Ils étaient dedans quand c'est arrivé et je ne crois pas qu'il y ait la moindre chance qu'ils aient survécu.

Malgré son silence, je savais qu'il m'avait entendue car j'avais senti ses muscles se tendre autour de ses os. Il a fini par dire :

— Il y a une plage, Caro. J'y suis allé hier. J'ai vu un bernard-l'hermite.

Alors on s'est levés, tous les deux, et je l'ai laissé me montrer la maison, le jardin, le bassin de retenue, tous ces endroits dont il avait pris possession en mon absence, de sorte qu'aujourd'hui encore, des années plus tard, ils me semblent être à lui plus qu'à moi. Je nous ai

acheté des glaces à la camionnette qu'on trouvait encore, ce dernier été, sur le parking du port, et on les a mangées au bord du fleuve, en regardant les bateaux mouillés là monter et descendre au bout de leurs amarres. L'eau était à mi-chemin vers la marée basse.

— Regarde, Caro, a dit Pauly en désignant une nuée d'oiseaux noir et blanc qui se frayaient un chemin dans la boue. Des huîtres...

Ensuite on a couru jusqu'à la mer et on s'est trempé les pieds, pataugeant dans l'eau froide et très claire, et j'ai senti la joie venir – venir des vagues, de la sensation de la main de Pauly dans la mienne, de sa connaissance du nom de tous les oiseaux, de sa personnalité unique et singulière. J'aurais pu passer ma vie ainsi, sur la plage, l'après-midi, mais le temps court toujours. Le soleil se couche. Il faut ramasser ses affaires et rentrer.

SALLY

J'ai vu Pauly entraîner Caro dans le jardin.

— En tout cas, ils ont l'air heureux, maintenant, ai-je dit.

— Sal, a répondu Grandy, ils viennent de perdre leurs parents.

— Ils sont là l'un pour l'autre.

Grandy m'a longuement dévisagée avant de dire :

— Et je suis là pour toi.

I

Au dîner, Caro a aidé à mettre la table, laissant Pauly lui montrer où étaient rangés les couverts et le placard à verres. Après le repas, elle est restée à côté de moi pour essuyer la vaisselle.

— Elle va où, la passoire ?

Je lui ai indiqué.

— Tu venais souvent ici, avant ? ai-je demandé.

— Pas depuis des années. J'étais petite. C'est différent, maintenant.

Je ne savais pas...

Puis elle a ajouté :

— Merci de t'être occupée de nous. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un ici. Ça a été un choc. Je croyais qu'on serait tout seuls,

Pauly et moi. Je n'étais pas au courant de ce que faisait Francesca. Ni mon père...

J'ai alors senti un élan de générosité. J'aurais voulu pouvoir lui donner quelque chose, dire qu'ils étaient peut-être encore en vie. J'aurais voulu être capable de la réconforter, même d'un faux réconfort, mais elle avait vu les images comme moi. Et puis la générosité est parfois une déclinaison du pouvoir – comme la charité, comme n'être pas en deuil, comme savoir où se range la vaisselle. Je n'ai rien dit. Je me suis contentée de lui passer une autre assiette.

OceanofPDF.com

PAULY

Caro est venue avec moi à la plage et je lui ai montré tout ce que j'avais découvert – les flaques dans les rochers, le jeu consistant à foncer dans les vagues pour ressortir en courant, l'endroit du gros empilement rocheux qu'on pouvait escalader – et quand on est rentrés à la maison haute, pendant que Caro aidait Sally à préparer le dîner, Grandy m'a invité dans sa chambre et il m'a laissé fouiller le placard où il gardait ses trésors. J'ai trouvé un coffret en bois plein de bric-à-brac – des boutons, des vieilles cartes postales, des rouages de montres anciennes, une paire de gants en cuir de chevreau pliée dans du papier de soie. J'ai tout vidé par terre et je suis resté là, à farfouiller dans le tas, jusqu'à ce qu'on m'appelle à la cuisine pour manger. Sally avait fait un crumble à la rhubarbe dans lequel elle avait mis tellement de sucre que Grandy a déclaré :

— Rien que de le regarder, j'ai mal aux dents.

— Quelles dents ? a demandé Sally.

Et il a ri. Et j'ai profité de ce qu'il riait pour essayer de voir l'intérieur de sa bouche, au cas où Sally ait raison et qu'il n'ait vraiment pas de dents. On est passés à table. Grandy n'a pas dit, comme les autres soirs depuis mon arrivée à la maison haute : *Pauly, petit filou, raconte-moi donc ce que tu as fait aujourd'hui...*

À la place, il a parlé à Sally.

— Si le temps se maintient, il va falloir trouver un moyen d'arroser le verger.

Je les sentais m'observer, même quand ils ne me regardaient pas. Je sentais leur inquiétude et j'aurais voulu leur expliquer qu'elle était vaine. C'était un soulagement, ce que m'avait dit Caro sur mes parents, comme on est soulagé de foncer à toute allure dans la mer glacée parce que ensuite on n'a plus besoin d'attendre que ça arrive. Mes parents avaient toujours été absents et, même si je ne me souviens pas d'eux, je me rappelle ce que ça faisait de les attendre : chaque soir, je m'endormais en me demandant si, au matin, ils seraient là ou bien partis. Je me rappelle combien c'était fatigant d'être toujours content de les voir – et voilà que je savais enfin à quoi m'en tenir. Ils étaient partis pour de bon et rien n'était fondamentalement différent, si ce n'est que je pouvais arrêter d'attendre leur retour.

I

Quelque chose clochait chez Caro, mais je ne savais pas quoi. Parfois, quand je jouais dans le jardin, elle sortait de la maison et elle mettait un genou à terre pour que je coure dans ses bras grands ouverts et puis elle me faisait tourner dans les airs, encore et encore, jusqu'à ce que le jeu me pousse au bord des larmes – parce que c'est ce qu'elle était censée faire : dire que ça suffisait – et puis, d'autres fois, alors que je l'appelais, juste à côté d'elle à la cuisine, elle ne tournait même pas la tête pour me regarder.

II

— Caro, ai-je demandé tandis qu'on prenait le petit déjeuner, on peut aller à la plage aujourd'hui ? Tu m'emmènes au village ? Est-ce

qu'on pourrait se promener jusqu'aux marécages ? Je voudrais compter les cygnes.

J'étais certain que si je parvenais à l'occuper, si j'arrivais à retenir son attention assez longtemps, alors je ferais cesser cette impression qu'elle était à moitié ailleurs.

— Pas ce matin, Pauly. Peut-être que Sally voudra bien t'emmener.

Après avoir fini son toast, elle est allée dans l'entrée mettre les baskets qu'elle avait apportées de cette autre maison, celle qui me semblait déjà si loin et dont j'avais tant de mal à me souvenir. Je l'ai suivie. Je l'ai regardée nouer ses lacets, vérifier qu'ils étaient bien serrés, s'étirer et passer la porte. Je l'ai regardée, par la fenêtre, se mettre à courir sur le sentier qui menait au bassin de retenue et accélérer au moment où elle franchissait la haie. Grandy avait quitté la cuisine et se tenait derrière moi.

— Tu es un bon garçon, a-t-il dit, mais ce n'est pas à toi de rendre ta sœur heureuse.

III

J'étais dans le bain et Caro me lavait les cheveux. Elle me versait de l'eau sur la tête avec un mug pour rincer la mousse.

— Oh là là, Pauly, tu as les oreilles pleines de sable.

J'ai secoué la tête pour qu'elle arrête de m'embêter.

— Caro, est-ce que Papa te manque ?

— Bien sûr qu'il me manque.

J'ai senti ses doigts se crisper sur mes épaules.

— Est-ce que Francesca te manque ?

— Sors du bain, il est tard.

Elle a plongé sa main dans l'eau et tiré sur la bonde.

SALLY

Un matin, j'ai trouvé un homme qui attendait à la cuisine. Il portait un costume, une chemise blanche toute propre et des chaussures en cuir immaculées. Il avait l'air poli. Détendu. L'air de quelqu'un fait pour être à la manœuvre. J'ai soudain été un peu honteuse de mes cheveux emmêlés par l'excès de sel et le manque de brossage, honteuse des saletés du jardin sur mon visage, mes mains et mes pieds.

— Bonjour, a-t-il dit, le portail était ouvert, la porte aussi, alors je suis entré. Sans doute bien audacieux de ma part, mais je passais par là... Je cherche Caroline.

CARO

— Il y a un avocat qui est là pour te voir, a dit Sal.

— Je ne veux voir personne.

— C'est au sujet de Francesca. Tu devrais lui parler, Caro.

J'ai refusé. Francesca avait disparu. Elle avait manigancé la maison haute en secret. Elle s'était fabriqué un sanctuaire et, au dernier moment, m'y avait envoyée à sa place. Elle nous avait rejetés, Pauly et moi. Elle avait disparu, prenant Papa avec elle. Ce qu'elle pourrait encore avoir à me dire ne m'intéressait pas le moins du monde.

SALLY

Avant de redescendre, j'ai compté jusqu'à dix sur le palier : mon envie de gifler Caro était presque irréprouvable et je ne voulais pas que l'avocat au costume chic voie ma colère.

— Elle ne veut pas vous parler.

— Ah.

Nous sommes restés là à nous regarder et, en mon for intérieur, j'ai maudit Caro, dont le chagrin ressemblait si souvent à de l'égoïsme, et son inaptitude à comprendre que quelqu'un d'autre devrait se charger de ce dont elle ne se sentait pas capable. C'était difficile, parfois, de se rappeler qu'elle ne se réduisait pas à ça – de la revoir à son arrivée, trébuchant sur le sentier qui montait du bassin de retenue, Pauly endormi sur son dos, faisant, puisqu'elle n'avait pas le choix, ce qui devait être fait.

— C'est important ? ai-je demandé.

Dans une réponse équivoque, l'avocat a suggéré que ça pouvait l'être, bien sûr, mais qu'il n'était pas habilité à m'en dire plus.

— Vous ne pourriez pas m'expliquer de quoi il retourne ? ai-je demandé. À moi ou mon grand-père ?

Peut-être préférerait-il parler à quelqu'un de plus âgé. J'ai essayé de ne pas penser au short et au débardeur crasseux que je portais, à mes pieds nus, à mes mains et mes genoux salis par le désherbage, à mes bras égratignés d'avoir ramassé les premières groseilles avec Pauly

pour faire de la confiture. L'avocat a balayé la cuisine du regard, puis il est revenu à moi avec un sourire.

— Ce ne sera pas nécessaire, je vous assure. Je suis venu parce que mes courriers sont restés sans réponse et que j'étais inquiet – et aussi curieux, je dois bien l'admettre : il se trouve que je passais par là, voyez-vous. J'ai remarqué une boîte aux lettres sur le mur près du portail, quand je suis entré. Elle avait l'air pleine. Peut-être pourriez-vous y jeter un œil et me contacter si vous avez des questions. Votre sœur devra signer les documents.

— Ce n'est pas ma sœur.

— Non.

Il a souri de nouveau et son sourire était plus avenant que son costume.

— Bon...

Puis, me saluant de la main, il est sorti par là où il était sans doute entré, à savoir les portes-fenêtres de la cuisine.

I

— Il semblerait que Francesca ait mis sur pied un trust, a dit Grandy, les documents étalés devant lui sur la table.

Assise à côté, je triais tout ce qui nécessitait une signature. Caro était encore allée courir. J'avais essayé de lui parler des papiers, mais elle nouait déjà ses lacets :

— Je vous laisse regarder ça.

— Je crois vraiment qu'il faudrait que tu sois là, Caro.

— Regardez, vous, a-t-elle répété, fort, sa voix écrasant la mienne. Puis elle a filé.

II

J'ai lu document après document et la vérité qui flottait dans l'air, presque palpable, depuis la nuit où Caro et Pauly étaient arrivés – avant, même : depuis que Francesca était venue me chercher après la chute de Grandy –, cette vérité s'est confirmée. C'était bien ce que Francesca avait planifié tout du long. Elle avait construit la maison haute pour Pauly, pas pour elle. Un sanctuaire dont Grandy et moi étions un des rouages, comme le générateur ou le puits, la grange, les stocks de graines et les poubelles à compost – une façon de garantir la sécurité de son fils.

— Caro va bientôt revenir, ai-je dit.

Assis par terre dans un coin, Pauly construisait des maisons avec des blocs en bois que Grandy lui avait fabriqués. Je l'ai entendu se lever.

— Va l'attendre, a dit Grandy. Emmène-la à la grange. Montre-lui. Il faut qu'elle voie de ses propres yeux. Paul et moi, on va préparer le dîner, hein, Paul ?

— Je veux aller attendre Caro, a répondu Pauly.

— Pas cette fois, a dit Grandy d'une voix douce en lui prenant la main. Tu la retrouveras très bientôt, jeune homme. Laisse Sally aller à sa rencontre. Et puis j'ai besoin que tu m'aides à ramasser des œufs.

III

J'ai attendu Caro près de la haie en regardant les ombres s'allonger. L'été débutait, empreint d'un reste de fraîcheur printanière. La nature poussait, verdoyait. Il n'y avait encore aucun signe de l'épuisement à venir, quand tout serait desséché et poussiéreux, qu'on n'en finirait plus d'attendre que les premières gelées viennent y mettre un terme. Des abeilles rôdaient autour des quelques fleurs de chèvrefeuille ouvertes. Un papillon voletait au-dessus de l'herbe. J'ai

vu Caro courir dans ma direction, longeant le bassin de retenue. Je l'ai vue me voir. Je l'ai vue décider de ne pas faire demi-tour, de ne pas hésiter. Sa foulée était ferme, calme et régulière. Elle s'est arrêtée devant moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. T'emmener à la grange, c'est tout.

Elle a haussé les épaules, mais quand je me suis éloignée, elle m'a suivie. Nous avons contourné la maison et dépassé le potager, puis le poulailler, où Pauly, penché jusqu'au sol, cherchait des œufs.

— Elles pondent par terre, maintenant, ai-je dit. Absurde, non, avec les abris douillots qu'elles ont ?

Caro a eu un nouveau haussement d'épaules. Nous sommes entrées dans la grange. À l'intérieur, je l'ai guidée parmi les piles de caisses, le long des étagères et des cartons de provisions que Francesca avait préparés, étiquetés, protégés, pour que nous soyons à l'abri, jusqu'au fond de la grange, là où se trouvaient les vêtements. Nous nous sommes arrêtées.

— Eh bien ? a-t-elle dit.

Mais je savais qu'elle avait vu. Nous sommes restées là, à regarder les boîtes à chaussures, des tennis pour l'été et de grosses bottes pour l'hiver, deux paires dans un carton au nom de Grandy, dix paires de chaque pour Caro et moi, et toute une colonne d'étagères pour Pauly : des boîtes et des boîtes dans toutes les tailles.

— Bien sûr, a dit Caro, on ne sait pas quelle pointure il fera.

Il n'y avait pas de bottes pour Francesca. Ni pour le père de Caro.

— Est-ce qu'il savait ? J'imagine que oui, a-t-elle dit. Je me demande s'ils en parlaient.

Elle a fait demi-tour.

— Je vais voir si Grandy a besoin d'un coup de main pour le dîner. Je l'ai laissée partir.

CARO

Plus tard, je suis retournée à la grange, seule, pour être sûre. J'ai déambulé entre les innombrables étagères, longé les provisions alimentaires, les outils de réserve, les vêtements et les chaussures, je suis allée tout au fond, là où il y avait un coin réservé à Pauly, et je me suis agenouillée sur le ciment froid. Je suis restée longtemps à regarder les rayons – les boîtes de feutres, les ramettes de papier, les craies, les cartes à jouer, les boîtes de Lego – et dans le silence de la grange j'ai senti l'amour qui s'en dégageait comme de la chaleur. J'ai senti la présence de Francesca, passant l'automne et l'hiver à tout planifier quand je croyais qu'elle nous avait abandonnés. Elle devait parfaitement savoir combien ces articles étaient accessoires. Qu'elle ferait meilleur usage de cet espace en y stockant une centaine d'ampoules supplémentaires ou de la toile à voile pour le bateau. Mais je crois qu'il lui était insupportable, ou presque, de construire pour son fils un avenir où il ne trouverait que de quoi se maintenir en vie. Peut-être s'est-elle parfois demandé s'il ne vaudrait pas mieux le laisser partir avec les autres – et dans ces moments-là, je me demande si elle ne s'est pas surprise à ajouter autre chose dans ce coin : un kit de construction de dinosaure en contreplaqué, un ballon en caoutchouc, une feuille d'étoiles autocollantes. N'empêche, la pensée demeure : s'il n'y avait pas eu Pauly – s'il n'y avait eu que moi, si Pauly n'était jamais né –, Francesca aurait-elle quand même fait ce qu'elle avait fait

de la maison haute ? Et si ce n'était pas moi qui avais le mieux aimé Pauly – si c'est à elle qu'il avait parlé plutôt qu'à moi, s'il avait grimpé dans son lit plutôt que dans le mien quand il se réveillait la nuit, ou si c'est à elle qu'il avait montré du doigt les oiseaux en glissant sa petite main dans la sienne –, est-ce qu'alors elle serait restée pour lui ?

OceanofPDF.com

PAULY

L'été se dévidait tranquillement. Les journées duraient, le matin et le soir séparés par une éternité. Je me rappelle combien les heures regorgeaient de détails, le contraste de mes fins poils blonds hérissés sur mes jambes brunes, la sensation que me procurait la mer quand j'y entraais – le froid brut, la claque des vagues sur ma peau. Je me rappelle Grandy me montrant le tas de compost et les créatures qui y vivaient, les limaces, les perce-oreilles, les nœuds de vers roses. Quelle merveille – j'aurais pu rester là des heures, à soulever le fatras de feuilles de rhubarbe en putréfaction, d'herbes coupées et de brindilles, pour découvrir ce que j'avais dérangé, les corps minuscules qui détalaien, se recroquevillaient ou rampaient pour fuir la lumière. Je me rappelle les oiseaux et mon impression que nous étions tout près de nous comprendre, qu'ils attendaient seulement que je sois assez immobile pour s'approcher de moi et me parler.

CARO

J'attendais que Pauly m'interroge sur la maison haute, qu'il me demande ce que nous faisions là, et quand est-ce qu'on rentrerait chez nous, mais il avait beau poser mille questions, elles ne portaient jamais sur ce que nous avions laissé derrière nous. Il demandait plutôt le nom des oiseaux ou des fleurs, ou si les plantes feuillues semblables à des choux qui poussaient entre les dunes étaient comestibles, ou encore comment on attrapait les homards.

— Je ne sais pas, répondais-je dix fois par jour.

— Mais Caro...

— Demande à Grandy. Il saura, lui.

Et aussitôt il filait, chevilles et coudes mus par l'enthousiasme, remontant le sentier jusqu'à Grandy qui, assis au bord d'un lit de légumes, montrait à Sally du bout de sa canne le bon espacement pour planter des choux.

I

— Je t'aime, Pauly, disais-je, le soir, en le bordant, d'abord à gauche, puis à droite.

— Plus serré, Caro ! ordonnait-il.

— Tu sais que tu peux me parler, si tu veux...

Mais il se contentait de se tortiller pour s'enfoncer dans le lit jusqu'à ce que les couvertures lui remontent presque jusqu'au nez.

— Tu viendras voir si je dors bien, hein ? demandait-il.

Et je hochais la tête.

— Promis ?

— Bien sûr.

Car, quelque part dans le chaos du voyage entre la ville et la maison haute et de mes jours d'absence, nous avions perdu l'habitude de dormir ensemble.

II

Assise sur une serviette, je regardais Sally apprendre à nager à Pauly.

— Tes pieds ! criait-elle. Il faut que tu donnes des coups de pied !

De grandes éclaboussures volaient alors autour de lui. Sally, de l'eau jusqu'aux cuisses, le tenait par la taille là où le fond était sableux et, malgré les gros efforts qu'il déployait, il n'arrivait qu'à gigoter frénétiquement de partout. Quand il avait froid, il venait s'asseoir près de moi et je l'enveloppais dans une serviette, savourant sa présence toute proche, et lui passais des sandwiches. C'était le plein été, un certain équilibre régnait. Je comprenais que Sally était un contrepoids, l'autre part de moi nécessaire à Pauly.

PAULY

Sally dit :

— Tu n'arrêtais pas de t'enfuir dans la lande ou sur la plage, et Caro et moi, on devait aller te chercher, tu te rappelles ? Chaque fois, on avait une peur affreuse de voir ton dos flotter dans le bassin de retenue ou de te trouver au fond d'un fossé dans les marais, jusqu'à ce qu'on t'aperçoive caché dans un arbre ou bien en pleine traque de sauterelles, à retourner des morceaux de bois dans les dunes. Tu levais les yeux vers nous, tout simplement, et tu disais quelque chose comme : *Mais je voulais savoir à quoi ressemblait la mer.*

Caro dit :

— Je me souviens de cet été-là comme d'un moment follement heureux. Pourquoi ?

— Il faisait follement beau, répond Sally, et on était follement contents de nous. J'avais préparé de la confiture – tu te rappelles ? Je l'avais laissée bouillir trop longtemps et on aurait dit du caoutchouc quand elle a pris. N'empêche, je me trouvais très maline d'avoir réussi à en faire, et puis je pensais qu'on en aurait toujours, puisqu'on aurait toujours des fruits, même si évidemment il resterait le sucre à acheter. Et Grandy était là, pour nous guider.

Ensuite il y a un silence, car tout le monde pense à Grandy.

CARO

Le soleil brillait. Nous attendions. Sally et Grandy désherbaient le jardin. Pauly nourrissait les poules. Je courais. Qu'y avait-il d'autre à faire ? À mesure que les semaines s'écoulaient, j'ai cessé de couvrir Pauly de toute mon attention. J'ai cessé de penser à lui comme à un blessé...

Cette vérité nous apparaîtrait désormais dans toute sa nudité – nous la contemplons chaque fois que nous chutons, chaque fois qu'un couteau dérape ou qu'une écharde se fraie un chemin sous notre peau : nous nous en remettons, ou pas. Le temps qui passe nous dira si nous allons guérir, cette fois.

SALLY

Il y a encore des jours avec. Ils sont comme les rais de lumière qui percent l'épaisseur des nuages pour teinter d'or le sol.

— Et si on mangeait du pain ? dit Caro.

Et parce que ces jours-là valent bien qu'on les fête, on prélève un peu de la farine de blé que Pauly moud et stocke chaque année – un luxe, vu le temps que ça prend et le bénéfice comparativement faible qui en résulte –, on prépare le meilleur pain possible avec un des sachets de levure depuis longtemps périmés de la grange et on le mange tartiné de confiture – un autre luxe, car il reste très peu de sucre, ce qui nous force à utiliser plutôt la saumure ou le sel comme conservateurs. C'est Pauly qui fait le pain.

— Oh, Pauly, dit Caro, encore une réussite.

Et nous éclatons de rire parce que le pain est infect. Sa texture est lourde, pâteuse quand on le mâche.

— Je me souviens du pain de mie sous plastique, reprend Caro. Il était si tendre ! Et si blanc. Je t'en faisais griller pour le petit déjeuner, Pauly, et je mettais tellement de beurre qu'il te dégoulinait sur les poignets. Une fois, tu as touché le mur, chez nous, en ville, et le gras a laissé une trace de main parfaite sur le papier peint. J'ai dû pousser une commode devant pour que Francesca ne remarque rien.

— Je suis navré de la médiocrité de ma contribution, dit Pauly en feignant d'être blessé. Moi, je le trouve très bon.

PAULY

Parfois, il me semble que Caro et Sal oublient tout ce que je ne connais pas. J'ai traversé une phase, vers sept ou huit ans, où j'étais obsédé par l'argent. Je passais des après-midi entiers à fouiller la vase du fleuve en quête de pièces, de porte-monnaie et de cartes de crédit, de toutes les choses que la tempête et ses longues répercussions avaient précipitées dans l'eau, et je rapportais ces trésors à la maison. Caro n'aimait pas les regarder, mais ça faisait rire Sal qui m'avait trouvé une boîte où les mettre, un coffret en bois avec des charnières métalliques et une petite clef.

— Ça vient d'où ?

— C'était à Grandy. Il y gardait les choses auxquelles il tenait.

J'aimais empiler les pièces, les sortir des porte-monnaie et les y ranger. Au moment du déjeuner, j'en prenais une poignée que je posais sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandait Caro, les sourcils froncés.

— C'est pour payer mon déjeuner.

Ensuite, Sal me les rendait.

— Mais je les ai données à Caro.

— Elle n'en veut pas. Et puis comment vas-tu payer ton dîner si tu donnes toutes tes pièces à Caro ?

— J'en trouverai d'autres.

Et je m'échappais, traversant le jardin en courant vers le fleuve.

I

Le bureau de poste était une autre énigme. Ses inconnues se bousculaient. Je ne pouvais m'imaginer vivre assez loin de quelqu'un pour avoir à lui poster une lettre. Je ne voyais pas ce qu'on aurait à se dire. Sal expliquait :

— Disons que tu veuilles un nouveau pantalon. Tu pourrais en commander un, qui serait livré par la poste.

— Mais si je veux un nouveau pantalon, je peux aller dans la grange en trouver un à ma taille.

— Bon, c'est vrai. Mais disons que tu en veuilles un d'une autre couleur, par exemple...

Tous mes vêtements sont verts ou bleus, parce que c'est ce que Francesca a choisi pour moi. Je n'ai jamais porté que des choses choisies par elle.

— Ça t'embête ? demande un jour Caro.

Je mens. Bien sûr que non, je réponds. Parce que je sais que ça lui ferait de la peine d'entendre la vérité, qui est que je suis incapable d'imaginer un monde où j'aurais le choix.

— C'est très bien, le vert et le bleu, dit Sal, dont les vêtements sont marron.

Une fois que Caro est sortie de la pièce chercher son livre du moment, elle ajoute :

— Je crois qu'elle l'a fait exprès. Francesca. Je ne portais jamais de marron, avant. Ça me donne l'air d'une pomme de terre.

Les vêtements de Caro sont noirs.

— Idoine, dit Sal.

Et elle me sourit, parce qu'elle sait que je sais à quel point elle a parfois du mal, avec Caro. C'est sa façon de me dire que c'est seulement de l'exaspération, pas un manque d'affection.

II

Il y a des choses que je comprends par analogie. Je suis heureux de me souvenir des secousses et des bruits de ferraille du train, le jour du voyage à la maison haute, comment j'étais ballotté d'un côté et de l'autre, le tremblement de la machinerie sous mes mains posées sur la vitre, parce que ça me donne une idée de la sensation qu'on devait avoir dans un bus, un camion, un bateau autre qu'un voilier. J'aimerais me rappeler davantage. Parfois, je me dis que si j'avais su ce qui se préparait, j'aurais fait des efforts – mais je n'étais qu'un enfant, et puis, qu'est-ce que ça changerait ? Ces choses-là sont perdues ou trop abîmées, on ne peut pas les reconstruire.

SALLY

Le printemps fait des promesses, mais n'est pas encore là. L'obscurité tombe tôt et, le soir, nous restons près du poêle. Dehors, l'air est immobile. Et froid. Comme il va geler fort cette nuit, on a rentré les poules dans l'arrière-cuisine. Je les entends gratter et caqueter – des bruits doux, domestiques. Après être allée courir, Caro fait tremper ses pieds dans une bassine. Pauly répare des outils avec du fil de fer et de la ficelle. Le jardin nécessite moins de travail en hiver, mais on a aussi moins d'énergie. Avoir chaud est notre seule préoccupation ou presque et si nous pensons à autre chose, c'est à la faim. Je mets des pommes de terre à cuire dans le feu. Lorsqu'elles seront prêtes, on les mangera avec du sel en essayant d'oublier les délices du beurre.

I

Entre nous – Caro, Pauly et moi –, nous ne parlons pas de ce que nous avons perdu. Le deuil est quelque chose de trop intime, et puis le nôtre est tellement immense, tellement absolu, qu'il serait difficile de savoir quoi dire ou, en imaginant que nous parvenions à nous lancer, comment nous arrêter – mais, quand je suis seule, je dresse des listes. Je compte les choses qui me manquent tout en retirant les limaces des

choux dans la fade lumière de l'hiver : avoir chaud quand il fait froid, la sensation de propre que procure le savon, le beurre, le café. L'eau chaude coulant du robinet. L'absence évidente de faim et d'anxiété. Ne pas avoir à penser à l'amenuisement permanent de nos ressources. Les citrons. Les pizzas surgelées. Les glaçons. Grandy.

OceanofPDF.com

CARO

Ce qui me manque : Pauly enfant. L'époque où mes articulations ne me faisaient pas souffrir et où mes doigts n'étaient pas raides le matin. Arriver à dormir. Papa – pas l'homme qu'il était, dont je ne me souviens quasiment pas, mais la certitude de son existence, l'impression qu'il se dresserait entre le monde et moi, que je serais à l'abri. Parfois, même Francesca me manque.

OceanofPDF.com

SALLY

Le premier samedi de septembre, j'ai emmené Pauly au village, où l'épicerie-bureau de poste, fermant pour l'année, soldait ses dernières glaces. Nous nous sommes acheté un Cornetto chacun et, assis sur les balançoires, nous avons assisté au grand rangement. Tout autour de nous, les gens balayaient les allées, secouaient des tapis sur les pas de porte, chargeaient des voitures. Les visiteurs estivaux rentraient chez eux et je me suis surprise à penser aux hirondelles, à comment elles aussi, jadis, se seraient préparées à partir, se rassemblant en nuées dès les premiers jours de septembre, lasses, tout à coup, de l'immobilité de l'été.

Une femme installait un enfant dans un siège auto : Pauly la regardait tirer avec irritation sur les sangles pour les resserrer et faire les gros yeux au bébé qui gigotait.

— Est-ce qu'ils vont revenir ? a-t-il demandé. Est-ce qu'ils vont tous revenir, l'an prochain ?

Au même moment, j'ai entendu quelqu'un derrière moi dire :

— Je suppose qu'on ne reviendra pas...

Une mouette s'est posée sur la pelouse du petit parc. L'enfant dans le siège auto s'est mis à pleurer. Nous avons terminé nos glaces.

— Allez, Pauly. C'est l'heure de rentrer. Caro va se demander où on est passés.

PAULY

Progressivement, à mesure que le village se vidait, j'étendais mon territoire. Je me promenais, j'explorais. C'était le paradis, pour un petit garçon, de passer ses journées à sillonner la lande ou les marais, puis de revenir à la maison haute, fatigué, s'asseoir près de Grandy pour se goinfrer de tartines de pain et de confiture tandis que Caro, devant la cuisinière, disait :

— Oh, Pauly, tu n'auras plus faim pour le dîner...

Même à l'époque, avant l'inondation, c'était un paysage qui avait été façonné et perdu. Il y avait les moulins à vent, les berges et les fossés, les roseaux, jadis cultivés pour le tressage et qui maintenant poussaient librement. Ils mourraient pendant l'hiver, m'avait dit Grandy, mais au printemps de nouvelles pousses se dresseraient comme des lances parmi ce qui restait des vieilles. Apparemment, on pouvait en faire des filets, des cordes, des nattes pour le sol – même des toits, si nécessaire. Grandy m'avait aussi parlé des arbres qui poussaient sur la lande, loin de la mer, ces chênes recépés qui prenaient de drôles de formes, leur tronc s'ouvrant bas en un grand réceptacle, et dont, jadis, une même branche faisait l'objet de bien des attentions, quatre-vingts ans durant, jusqu'à devenir le mât d'un bateau. Depuis près d'un siècle, avait-il ajouté, on les laissait tranquilles, et voilà qu'ils n'étaient plus que les fantômes flous de la forme qu'on avait voulu leur donner.

— J’aime bien y grimper, avais-je dit.

Il avait souri et m’avait ébouriffé les cheveux.

— Il faut dire qu’ils sont très bien pour ça. Un bénéfice imprévu.

Parfois, l’après-midi, Sally m’emmenait à l’église. Je me tenais là, tête levée vers le plafond, à regarder les anges en bois, merveilleux et muets, leurs ailes décolorées, leurs visages attentifs. Tout cela avait été neuf, jadis, fabriqué avec conviction – et tout autour de moi je sentais que la terre en était hantée, comme elle l’est aujourd’hui par les ruines du village, les carcasses de voitures rouillées, les champs de maïs à l’abandon et les bateaux que nous voyons parfois flotter au large, à la dérive dans les courants marins.

I

Pendant l’été, un couple de grandes aigrettes avait fait son nid dans les roseaux. Je les avais découvertes par hasard et, ivre de joie, j’avais cavale à toute allure vers la maison haute pour l’annoncer à Grandy.

— On a vraiment de la chance, avait-il dit. Elles ont dû trouver qu’on était des gens exceptionnels.

II

Comme nos vies se rétrécissaient, comme il n’y avait plus que nous quatre, sans même les étrangers du village pour nous donner l’illusion d’appartenir à quelque chose de plus grand, les deux oiseaux sont devenus mes compagnons – des amis imaginaires que ma foi, mon désir ardent avaient rendus réels. Les autres étaient souvent occupés. J’avais l’impression qu’il se passait dans la maison des choses que je ne pouvais ni voir ni comprendre – des conversations qui se tenaient loin de mes oreilles. J’ai donc cherché de quoi me consoler et, dans les

marais, j'ai trouvé ces deux oiseaux fantomatiques, grands, magnifiques. Je pensais constamment à eux, je les dessinais dans un carnet dégoté dans la grange et que je cachais sous mon oreiller, et pendant tout le début de l'automne j'allais les voir dès que je le pouvais. J'y allais seul ou avec Caro quand elle voulait bien. Nous marchions alors main dans la main sur les chemins en caillebotis entre les grands roseaux qui poussaient dans la boue et l'eau saumâtre. Au milieu des roseaux, il y avait des canaux creusés dans la terre, des fossés entretenus pour l'irrigation ou pour donner à la mer un endroit où s'engouffrer au moment des grandes marées. De temps en temps se dressait la coquille vide d'un moulin dont les voiles pourries pendaient au-dessus de la béance de la porte, ouverte et vide. On y trouvait, et on y trouve encore, beaucoup d'oiseaux. Souvent, au détour d'un virage, Caro et moi tombions sur des cygnes qui allaient par deux ou trois, en lente procession. Et puis il y avait les courlis au long bec qui lançaient leurs appels dans le soir et les hérons, plantés dans l'eau à faire le guet, une patte repliée haut sous la poitrine. Il y avait des bécasseaux variables, des bécasseaux sanderling, des chevaliers gambettes, des bécassines. Il y avait les huîtriers dont j'aimais tant la gaieté, le plumage noir et blanc et le bec vif. Et plus loin sur la plage, là où les falaises surplombent la mer, il y avait enfin les hirondelles de rivage, tout à leurs plongeurs et leurs piqués.

III

Les aigrettes nichaient au centre du marais, il nous fallait une heure pour y parvenir. Nous allions lentement parce que j'aimais fouiller la boue molle à la moindre occasion, en quête de larves, de scarabées, de vers ou de cloportes. C'était bien de n'être que tous les deux, Caro et moi, loin des autres.

— Je t’aime, Caro.

Elle me pressait la main.

— Je t’aime aussi.

Quand on approchait du nid, je la faisais s’arrêter et rester parfaitement immobile. On s’accroupissait dans la boue jusqu’à ce qu’un des oiseaux se lève, grand et blanc – un fantôme de héron marchant d’un pas raide vers l’eau. Lorsque l’après-midi touchait à sa fin, que l’eau s’embrasait des reflets d’or du soleil rasant, les aigrettes semblaient s’illuminer, cernées d’un halo précieux comme les anges sous la voûte de l’église – et j’étais alors certain qu’elles possédaient un pouvoir de protection. Grandy m’avait dit que notre marais n’était pas leur habitat naturel, qu’elles vivaient d’habitude bien plus au sud : il ne me semblait donc pas déraisonnable de penser qu’elles étaient venues dans un certain but – que, d’une certaine façon, elles étaient venues pour moi.

SALLY

La fin de l'été a marqué un changement. Il avait été facile, toutes ces longues semaines de vacances, de croire que la maison haute était un genre de paradis, avec tout ce dont nous pouvions avoir besoin stocké dans la grange et rien d'autre à faire que nous occuper du jardin ou aller à la plage – mais les soirées s'assombrissaient, le ciel virant déjà au noir quand nous couchions Pauly, et il ne pleuvait toujours pas. Les haies étaient couvertes de poussière. L'herbe mourait. Sur les arbres, au lieu de rougir et de tomber, les feuilles brunissaient et se ratatinaient, si bien accrochées à leur branche que lorsque le vent soufflait elles s'agitaient dans un bruit de crécelle. Le soir, j'attendais que les autres soient au lit pour regarder de nouveau les informations. Certaines villes de l'hémisphère Sud étaient à court d'eau, leurs réservoirs vidés par vingt ans de sécheresse. J'ai vu des vidéos des camions-citernes apportant des rations de l'extérieur : les gens faisaient la queue pour remplir des jerricans de vingt litres tandis que des files de soldats montaient la garde. La chaleur était omniprésente et la sécheresse aussi. Au-delà des marais, sur la plage, le sel de la mer mordait la terre.

Dans le verger, les pommes enflées de soleil pendaient des branches tandis que les feuilles viraient au brun. À côté de moi, Grandy a dit :

— Il n’y a pas de mots pour ça. Pas de mots pour cette... saison... qui vient, ces jours intermédiaires entre été et automne. Je suis vraiment fatigué d’attendre.

Nos bras étaient entrelacés et j’ai senti le poids de son corps, senti comme il s’appuyait sur moi, comme il comptait sur moi pour garder l’équilibre.

— On est tous fatigués, ai-je dit.

Et je me suis demandé pourquoi des larmes me piquaient les yeux.

II

J’ai fini par ne plus supporter l’inertie. Tout m’irritait. La maison m’irritait – son désordre, les objets qui n’étaient pas à leur place, négligemment posés sur le rebord d’une fenêtre et abandonnés là, les chaussettes orphelines, chiffonnées dans un coin, la couche de graisse sur les étagères les plus hautes de la cuisine. Caro m’irritait – sa façon de toujours s’excuser.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

J’étais à genoux dans la cuisine, entourée de boîtes de conserve, la tête dans le placard que j’essayais de nettoyer.

— Putain, Caro, choisis un truc et fais-le, tu veux ? Pas besoin que je te le dise.

Pauly m’irritait, avec ses questions, ses demandes de goûter. Les poules m’irritaient. Même Grandy m’irritait.

Moi, le trouvant à la cuisine, près des portes ouvertes :

— Ce fauteuil est dégoûtant. Mets-toi ailleurs pour une fois, que je le nettoie.

Lui, souriant :

— Quelle humeur noire, Sal...

L'air renfrogné, je me contentais de remplir une bassine d'eau pour récurer le siège.

III

Le soir, dans le noir, une fois les autres au lit, assise au bas de l'escalier, je pressais mes poings contre mes paupières, épuisée, à bout, mais incapable de mettre un terme à la journée, par peur, parce que je savais que c'était quand je serais couchée, à attendre le sommeil, que viendrait la désolation, que je me mettrais à penser aux gens – tous ces gens qui, ailleurs, étaient en train de mourir, de faim ou de soif, victimes du feu, du vent ou du gel, tandis que, dans mon sanctuaire, je défoulais ma colère sur le plancher à grand renfort d'eau et de savon.

OceanofPDF.com

CARO

Les dernières semaines avant le mauvais temps, j'avais l'impression de vivre dans une migraine. On aurait dit que le ciel m'écrasait, comprimait mon corps dans un espace de plus en plus étroit. La lumière, qui avait tout illuminé pendant un mois, embrasant la moindre branche lasse, le moindre brin d'herbe éreinté, avait pris une teinte jaunâtre malade. Je ne sortais plus. J'avais fait découvrir le premier tome du *Monde de Narnia* à Pauly et ça l'avait captivé : nous avions donc attaqué la suite que nous lisions au lit, le matin, puis au salon après le petit déjeuner, moi sur le canapé, les pieds croisés sur l'accoudoir, Pauly par terre, à construire des maisons en Lego.

— Est-ce qu'on peut aller voir mes oiseaux, cet après-midi ? demandait-il au déjeuner.

— On finit d'abord notre chapitre, d'accord ? répondais-je.

Et parce que je prenais autant de plaisir à lire ces livres que lui à les écouter, nous ne bougions pas. Et c'était pareil le lendemain. Même Sal ne s'éloignait pas de la maison. Quant à Grandy, il ne quittait pas la cuisine. L'un et l'autre semblaient agités. Assis près de la fenêtre, Grandy regardait dehors comme s'il guettait quelque chose. D'une humeur massacrante, Sally avait attaqué l'inventaire de la maison et un grand ménage : elle balayait les sols, retournait les matelas, aéraït les lits, récurait les lavabos.

— Tu vas finir par nous mettre au compost, ai-je plaisanté un jour.

Sans un sourire, elle a continué à vider le placard des couvertures d'hiver pour vérifier qu'il n'y avait pas de mites.

OceanofPDF.com

SALLY

Après des jours sans m'éloigner de la maison, par une sorte d'instinct qui me gluait sur place, je n'y tenais plus.

— Je vais nager, ai-je dit en sortant avant que quiconque puisse m'accompagner.

C'était le dernier après-midi avant la pluie. Alors que je faisais la planche dans la mer, que je la sentais monter et descendre sous moi, que je sentais mes muscles se dénouer, je me suis fait piquer par une méduse et j'ai dû rentrer à la maison haute en ravalant mes larmes, les épaules et les bras striés de marques rouges. Quand je suis arrivée, Grandy a retiré de ma peau des morceaux de tentacules avec une pince à épiler.

— Il faut que tu te fasses tremper dans de l'eau chaude, a-t-il dit après avoir terminé, aussi chaude que possible.

Il a vidé la bouilloire dans la bassine de la vaisselle et je m'en suis saisie, furieuse contre moi-même et contre la méduse, et aussi contre Grandy pour ce que je percevais comme un manque d'empathie.

— Je vais dehors, ai-je dit.

Caro m'a suivie, même si je n'en avais pas envie.

— Où est Pauly ? ai-je demandé.

— Il joue avec ses Lego. Il s'inquiétait pour toi mais je lui ai dit que tout allait bien. Il veut te voir avant d'aller au lit.

Grandy nous a rejointes.

— Le temps est en train de virer.

Au moment où il le disait, je l'ai senti : un froid soudain, une chute brutale de la température, comme si on avait activé un interrupteur. Le vent a soufflé l'odeur de la mer dans le jardin. Nous avons ramassé nos affaires et nous sommes rentrés dans la maison.

I

Caro a donné son bain à Pauly et l'a mis au lit tandis que je remplissais le poêle. Sous le choc du froid, après tant de mois, nous sentions notre peau se contracter. Grandy s'est couché tôt, mais Caro et moi répugnions à quitter la chaleur de la cuisine, nous sommes donc restées là, à jouer au Uno, en attendant. Puis nous avons fini par l'entendre : la pluie, les premières gouttes tapant contre la fenêtre, son crépitement sur le toit de l'arrière-cuisine. J'avais oublié la sensation – la douceur du son quand elle commence, sa fermeté, sa constance, son pouvoir nettoyant et réconfortant. Chacune enveloppée dans une couverture, nous nous sommes tenues sur le pas des portes ouvertes, toutes lumières éteintes afin de voir dehors, et nous avons regardé la pluie tomber en continu dans le noir. C'était une joie comparable à celle des retrouvailles. Je n'avais pas mesuré jusque-là à quel point j'attendais ça : la fin de l'été, le terme de l'année, la pluie.

II

Pauly était descendu à notre insu tandis que Caro et moi, épaule contre épaule, regardions le jardin, et le voilà qui pleurait au milieu de la cuisine, les cheveux ébouriffés, le visage rose de sommeil, un oreiller à la main, ses manches de pyjama trop longues. Je me suis fait la remarque qu'il paraissait toujours plus petit la nuit que le jour. Caro

est allée à lui, elle s'est agenouillée et l'a pris dans ses bras. Il sanglotait toujours.

— Pauly. Pauly, qu'est-ce qui se passe ? C'est le bruit qui t'a réveillé ? Ce n'est que la pluie, Pauly. Rien que la pluie...

— Mes oiseaux, Caro.

Sa voix était déformée par les larmes.

— Mes oiseaux vont se faire mouiller.

OceanofPDF.com

CARO

Pauly est descendu après le début de la pluie. Il avait peur pour ses oiseaux. Quand je suis allée le réconforter, je lui ai trouvé les mains et les pieds glacés.

— Il a froid, ai-je dit à Sally. Oh, Pauly, tu es gelé. Viens, je vais te remettre au lit.

Je me suis couchée près de lui, drapant mon corps autour du sien, et j'ai tiré la couette sur nous. Sally est montée avec des couvertures qu'elle était allée chercher dans le placard, des pulls pris dans la grange et de grosses chaussettes. J'ai étendu une couverture sur le lit, et puis une autre.

— Est-ce qu'on a des bouillottes ?

— Je ne sais pas, a répondu Sally. Sans doute. Mais il fait trop sombre pour chercher maintenant. Je verrai ce que je peux faire demain.

Elle nous a souhaité bonne nuit. Je l'ai entendue redescendre, et puis, un peu plus tard, passer devant notre porte sur le chemin de sa chambre. J'étais couchée dans le noir à écouter la respiration de Pauly se faire de plus en plus régulière et plus lente à mesure qu'il se rendormait. J'ai écouté la pluie, son martèlement contre la fenêtre, le doux rugissement qui n'était que le bruit du vent et de la mer. J'avais l'impression qu'il y avait là des mots, bien cachés, et j'ai tenté de les comprendre, en vain. Alors j'ai sombré et dormi d'une traite jusqu'au

matin. À mon réveil, l'odeur de terre mouillée était comme une action de grâce.

OceanofPDF.com

SALLY

Nous avons pris notre petit déjeuner en regardant la pluie couler sur les carreaux des fenêtres. Pauly suppliait Caro de l’emmener voir ses oiseaux.

— Et s’ils sont trop mouillés, Caro ? Et si leur nid a été emporté ?

— Ce sont des oiseaux, Pauly, ai-je dit. Ils vont se débrouiller.

Ce qui m’a valu un regard sévère de Grandy, parce que, bien sûr, c’étaient bien plus que des oiseaux pour Pauly, nous le savions tous. Pour me rattraper, j’ai dit :

— Bon, d’accord. Si Caro ne veut pas y aller, je t’emmène.

Tout sourire, il s’est levé d’un bond et s’est précipité vers l’entrée.

— Mais si tu as les pieds mouillés, lui ai-je crié, tu ne viendras pas te plaindre. Je ne te porterai pas si tu as les chaussettes trempées.

I

C’était une joie, ce jour-là, d’être dehors sous la pluie. Avec nos cirés et nos pantalons de la grange, nos bottes en caoutchouc, nos mains gantées et le bonnet et l’écharpe que nous portions sous notre capuche, Pauly et moi étions au chaud et au sec malgré le temps. En passant près du bassin de retenue, nous avons marché dans les flaques, glissé dans la boue et chanté, fort, pour lutter contre le martèlement

sans relâche de l'eau sur la terre qui avalait nos voix. Nous jouions à nous courir après. Une fois sur les sentiers en caillebotis, nous avons avancé avec prudence car le bois était glissant par endroits.

— Tiens-moi bien la main, ai-je dit à Pauly. Je ne veux pas te perdre. Qu'est-ce que dirait Caro, hein ?

Les oiseaux étaient toujours dans leur nid, même si, lorsque le plus grand des deux s'est levé pour marcher fièrement jusqu'au bord du canal et se tenir là, une patte délicatement levée comme pour lui épargner la boue, il avait l'air débraillé et les plumes aplaties. Il a baissé la tête pour scruter l'eau. Nous l'avons observé, accroupis sur le sentier, jusqu'à ce que son bec darde vers l'avant, dans une extension brusque et fluide du cou, pour percer la surface de l'eau grêlée par la pluie et en retirer un poisson. Celui-ci a agité sa queue argentée avant de disparaître dans la longue gorge de l'oiseau.

— C'est bien, hein, Pauly ? ai-je dit. Maintenant tu sais qu'il a dîné. Allez. On ferait mieux de rentrer.

À mi-chemin de la maison, Pauly m'a tiré le bras et je me suis penchée assez bas pour entendre ce qu'il me disait malgré le bruit de la pluie sur ma capuche.

— J'ai les pieds un peu mouillés, Sal, mais ça m'est égal.

Il a souri et il a filé devant moi.

CARO

Pauly voulait désormais voir ses oiseaux tous les après-midi, alors Sally ou moi l'emmenions, sous une pluie tantôt fine, tantôt torrentielle, ou dans la nappe de brouillard qui parfois s'étirait depuis la mer. Lorsqu'il faisait très mauvais, que le vent jetait les gouttes en pointes aiguës contre la peau nue de mon visage, me faisant monter les larmes aux yeux, ou que la température baissait, changeant la pluie en grésil, je suggérais à Pauly que nous pourrions peut-être renoncer aux oiseaux une journée.

— Ils vont se cacher, tu sais. Ils resteront dans leur nid, par un temps pareil. On ne les verra pas.

Mais cette idée semblait le terrifier.

— Ils ont peur, Caro, j'en suis sûr.

Nous y allions donc.

Un soir, Grandy a attendu que Pauly soit couché pour dire :

— Ils auraient dû migrer vers le sud il y a des mois, mais le beau temps les a trompés et maintenant ils sont coincés. Ils ne peuvent pas faire le voyage sous cette pluie. Il va falloir que tu prépares Pauly, Caro...

Je savais qu'il avait raison, mais je n'obéissais pas. Je ne supportais pas la pensée que Pauly ait peur, ou du chagrin, encore du chagrin, et je remettais donc ça à plus tard, ne disant rien, ni rien non plus le lendemain, et, miraculeusement, les oiseaux s'accrochaient, plus

maigres et plus pitoyables à chacune de nos visites, mais toujours vivants, tandis que novembre progressait, s'achevait et que décembre commençait.

I

La pluie était une constante, mais des variations existaient à l'intérieur de cette constante. Parfois c'était une fine bruine, un rideau de brouillard qui déposait ses gouttelettes sur les vêtements et les cheveux comme de petits bijoux. D'autres fois c'était une averse régulière qui s'insinuait dans les fermetures éclair et les coutures. Il y avait des jours où le vent la transformait en poignards qui nous blessaient aux mains et au visage. D'autres où ce n'était rien de plus qu'une interminable toile de fond grise et humide ; il y a même eu un après-midi où, depuis la berge du fleuve, j'ai vu les nuages s'écarter au-dessus de la mer pour laisser passer un rayon de soleil qui s'est déployé, scintillant, jusqu'à tracer un arc-en-ciel au-dessus de la lande. La plupart du temps ce n'était que de la pluie. On s'est habitués à être trempés. On mettait nos vêtements à sécher sur la barre qui servait de poignée à la cuisinière et la maison s'emplissait de vapeur. Nos bottes ont commencé à sentir le moisi et la colle en décomposition entre la semelle et la partie supérieure. Je me suis habituée à mettre des gants encore humides, enfilant de force mes doigts, mes pouces. Saturée, ma peau s'est fragilisée et des cloques se sont formées tout le long de mes paumes.

SALLY

Il pleuvait toujours et j'en suis venue à penser que c'était pour ça qu'on s'était entraînés – et chaque fois que je débouchais une gouttière ou un tuyau d'évacuation, je ne manquais pas de me féliciter de notre résilience. Équipée de mes bottes en caoutchouc et du vieux suroît de Grandy, j'allais inspecter le jardin, cueillir les dernières framboises, couper des feuilles de côtes de bette. Je faisais sortir les poules pour qu'elles grattent la terre mouillée, puis je les rappelais dans l'arrière-cuisine et je trouvais formidable d'être si bien préparée. Je ne pensais pas aux camionnettes du supermarché qui nous livrait encore tous les mois. Je ne pensais pas à ce que nous consommions sans être capables de le produire : le sucre, le lait, les bouteilles d'huile d'olive. Je ne pensais pas aux médecins ni aux hôpitaux auxquels nous aurions accès en cas de besoin. Je ne pensais pas à toute la machinerie : le réfrigérateur, le générateur, les lampes et leurs ampoules, les robinets qu'on pouvait ouvrir et fermer. Je ne pensais pas au grand filet invisible, impalpable, qui nous tenait.

I

Il était facile de croire, au cours de ces longues semaines de pluie grises, que nous étions déjà seuls au monde, mais il me semble en fait

que je les sentais encore – les autres, les villes, grandes et petites, où les habitants vaquaient à leurs affaires comme d’habitude, se réjouissaient de leurs infimes joies familières et disaient à leurs voisins qu’après tout, ils faisaient du mieux qu’ils pouvaient. Il pleuvait sur eux comme sur nous. Nous étions tous trempés. Dans les semaines et les mois qui ont suivi l’inondation, voilà ce que nous avons perdu, ce sentiment d’appartenir, modestement, à un tout persistant, même s’il nous déplaisait tout à fait. Ensuite, il n’est resté que des fragments : des gens qui s’accrochaient, comme nous. On les voyait. Ils venaient souvent, les premières semaines, constater ce qu’était devenu le village. Ils pensaient peut-être que ce serait un refuge sûr. Les informations ne parlaient que des villes qui avaient été frappées, et le seul moyen de savoir ce qu’il en était des endroits comme celui-ci, c’était de s’y rendre en personne. Pauly avait une paire de jumelles que Grandy lui avait offerte pour Noël et dont nous nous servions pour les observer, sous le couvert des arbres entre le village et la maison haute. Ils venaient jusqu’au bord de l’eau et se tenaient là, à regarder – et puis, au bout de ce qui pouvait durer cinq minutes comme une demi-heure, ils repartaient, reprenant la route d’où ils étaient venus.

— Ils sont partis ! criait Pauly.

Alors Caro et moi sortions de notre cachette et continuions à nous servir au village. Nous cherchions tout ce qui était récupérable – ce qui avait été rangé au-dessus du niveau de l’eau, dans les greniers ou les étages supérieurs, les vêtements, en particulier, les couvertures, les nécessaires à couture. Il fallait retirer les ampoules de leur douille. Fouiller les tiroirs en quête de piles électriques, de fil de fer, de ciseaux. Découper à la hache le moindre meuble en bois pour alimenter le poêle. Caro détestait ça. Elle ne desserrait pas les lèvres. Elle entrait vite dans les pièces et en sortait dès que possible. Elle se plaignait de

maux de tête. Elle se couchait tôt, mais le lendemain matin son visage pâle et ses yeux sombres me disaient qu'elle n'avait pas dormi.

II

Aujourd'hui il est rare qu'on voie qui que ce soit. Il y a parfois des bateaux, de petits voiliers ou des canots dont les voiles se détachent nettement sur le ciel. Parfois, quand je suis au champ de l'autre côté de la lande – celui qu'on cultive parce qu'il n'a jamais été inondé, même quand l'eau était au plus haut, si bien qu'il n'est pas saturé de sel –, je les vois au loin, ces petits groupes qui marchent lentement sur la route. Une fois, un hélicoptère est passé. Et il y a eu des avions, mais pas depuis des années. Au début, on craignait les pilleurs, mais je crois que Francesca nous a bien cachés. Elle n'a parlé à personne de ce qu'elle préparait, pas même à nous, et notre chemin ne mène à rien sinon à la mer. La maison est invisible depuis la route. Je crois qu'il y a des coins du monde qui s'en sont mieux sortis que d'autres – ou plutôt il y a des coins du monde où les gens attendent encore. Ils ne viendront pas nous chercher – sinon, ça s'arrêterait où ? Leurs ressources sont limitées, ils ne peuvent tout bonnement pas accueillir tout le monde.

CARO

Nous ne sommes pas autosuffisants. Impossible. Nous dépendons des réserves de la grange. Nous dépendons des poules, qui sont de moins en moins nombreuses. Nous dépendons du blé, mais il suffira d'une mauvaise année pour que nous n'ayons pas de grain à planter. Nous dépendons du bassin de retenue et du générateur que nous ne pourrons pas réparer s'il se casse. Nous dépendons de la maison haute, de sa trame, du refuge et de la protection qu'elle offre, mais tout ça ne durera pas éternellement. Nous dépendons les uns des autres. J'essaie de ne pas avoir peur, mais j'ai peur.

OceanofPDF.com

PAULY

Quand Caro me réveille la nuit, quand elle dit qu'elle a la tête tellement farcie qu'elle ne supporte plus de penser, qu'elle a besoin d'entendre de ma bouche que ce n'est pas sa faute, ou du moins pas plus la sienne que la nôtre, quand elle se couche sur le matelas au pied de mon lit, que je lui chuchote des histoires avant qu'elle s'endorme en me tenant la main et que je voie son corps s'abandonner, enfin détendu, alors je soupèse les probabilités. On est tous les trois en assez bonne santé, si on excepte les engelures de Caro dont on prend le plus grand soin pour éviter l'infection. On a une maigre réserve d'antibiotiques dans la grange, qu'on garde pour les urgences. On a des boîtes et des boîtes de paracétamol et d'ibuprofène. Et une autre avec vingt et une fioles de morphine sur vingt-quatre. On vit dans la peur de l'accident – faux pas, perte d'équilibre. La plus petite fracture présenterait de gros risques ; on s'en préserve par un mélange de vêtements protecteurs et de superstition. On traite les outils avec déférence. On aiguisé prudemment les lames, on porte des gants. Il est tout de même probable que l'avenir réserve à chacun de nous une dose de douleur considérable.

Parfois je songe à partir, mais où trouverais-je mieux qu'ici ?

SALLY

Décembre est arrivé. Il pleuvait déjà depuis six semaines. Les routes étaient inondées. Nous avions mangé tout le beurre et bu tout le lait. Nous étions de plus en plus dépendants du bassin de retenue pour l'électricité, de cette heure par quart de journée, grosso modo, où il nous permettait d'allumer les lampes. Le reste du temps nous utilisions des bougies ou bien nous faisions une flambée dans le poêle. À l'époque, il y avait encore une petite excitation à se sentir comme assiégés, à se blottir les uns contre les autres pour se tenir chaud. Le tout dernier passage du courrier contenait un dépliant disant de ne pas se réfugier dans les combles ou sur les toits en cas d'inondation. Je me suis vue noyée, le visage pressé contre les poutres de la charpente, le ciel hors d'atteinte de l'autre côté des tuiles. Je me suis vue risquant l'hypothermie, à cheval sur la crête d'un toit à deux versants, dans des vêtements mouillés. J'ai vu des enfants attendant les secours, leurs corps déjà à demi submergés. Il a continué à pleuvoir. Fleuves et rivières ne cessaient de monter. Dans la grande ville, la barrière empêchant la marée d'inonder les quartiers est, conçue pour n'être fermée qu'en cas de force majeure, l'était désormais en permanence – un barrage de fait, des millions de vies en suspens derrière ses étincelantes voiles de métal. Les gens qui vivaient en aval, sur les rives du long estuaire, avaient déjà été évacués. Ceux qui n'avaient pas d'alternative avaient été envoyés en « centres de repos », des camps

situés au milieu des terres, sur les épaules vallonnées de la grande crête. Ils avaient reçu des tentes et je me suis imaginée essayant d'en planter une dans le sol détrempé. J'ai regardé leurs visages, filmés à travers des clôtures barbelées. Ils restaient assis, recroquevillés dans leurs anoraks. Comme s'ils avaient perdu toute volonté. Ou comme s'il n'y avait rien d'autre à faire. Ce qui était sans doute le cas. Je me souvenais de Grandy, agenouillé devant moi quand j'étais petite pour remonter la fermeture éclair de ma combinaison de ski, me disant que le plus important, par temps humide, c'est de ne pas laisser entrer la pluie, parce qu'une fois qu'on est mouillé, il est très difficile de sécher, et je ne pensais plus qu'à ça. Des rumeurs annonçaient le retour de maladies archaïques : pied des tranchées, dysenterie, choléra.

I

L'eau n'était pas la seule menace, il y avait aussi la faim. Des cadavres d'animaux de ferme flottaient dans les champs inondés. La terre était trop imbibée pour que des récoltes poussent. Les ports, submergés, évacués, peinaient à accueillir les rares porte-conteneurs arrivant encore. Tout ce système compliqué de la modernité qui nous avait portés loin de la terre s'effondrait et l'humanité retrouvait ce qui avait été jadis sa condition : le froid et la peur – peur des éléments, peur du noir. Pendant qu'on était tous si occupés, pendant qu'on faisait cette myriade de petites choses qui, additionnées, revenaient à vivre, l'avenir était devenu le présent – et même si on savait qu'il arriverait, maintenant qu'il était là, c'était la surprise qui dominait, comme se réveiller un matin et s'apercevoir qu'on a été jeune et que, tout à coup, on ne l'est plus. Je voyais ce qui se passait et le fait d'être moi-même en sécurité m'oppressait. Mais il fallait penser à Pauly, à Caro, à Grandy. Nous n'avions assez que pour nous.

II

Caro, qui était allée courir, est rentrée en disant que le fleuve, notre fleuve, au-delà du pont, était sorti de son lit et s'étalait désormais en plaques argentées dans les champs, et pourtant – pourtant –, malgré tout ce que je voyais et savais, je me disais que ce n'était peut-être encore qu'une mauvaise année. Qu'il se passerait quelque chose, que quelqu'un agirait et que tout le monde serait sauvé. C'était sans doute un mécanisme de protection, cette façon qu'avait mon cerveau de glisser sur la vérité. Une façon de nous sauver. Caro n'en était pas capable. De ce point de vue-là, elle était comme Francesca l'année où je l'ai connue, mais sans le pragmatisme de Francesca, sans son contrepoids de rage – ou peut-être seulement sans l'avantage d'être née plus tôt et plus libre. Caro ne pouvait se rendre sourde à la souffrance des autres ou se dire qu'ils n'étaient pas son problème. Elle ne pouvait voir les coûts afférents et trouver là une réponse. Ce qu'elle voyait, c'était l'injustice flagrante : nous, au sec dans la maison haute, tandis que, partout ailleurs dans le pays, les gens attendaient sous la pluie. Un soir, elle est venue dans ma chambre s'asseoir près de moi sur mon lit pour regarder mon ordinateur ; ça l'a rendue inconsolable. On devrait remplir les pièces de la maison haute, a-t-elle dit. Ouvrir nos portes. Laisser entrer ici, à l'abri, tous ceux qui en ont besoin. Je l'ai prise dans mes bras – pour la première fois, et aussi la dernière – et je lui ai dit que c'était impossible. Je lui ai dit la vérité : qu'on ne pouvait pas se sauver et les sauver – et puis, de tous ces gens, de ces centaines de misérables, qui choisir ? Selon quels critères ? Il n'y avait pas de place pour tout le monde. Et si, plus tard, c'était Pauly ou eux, que ferions-nous, alors ? Elle a refusé de répondre à mes questions et, de mon côté, je me suis mise à lui cacher les nouvelles.

III

— Pauly, ai-je dit, écoute, c'est important. Si tu te promènes sur la lande et que tu vois quelqu'un, il faut te cacher, d'accord ? Et si on te pose la question, dis que tu viens de la ville. Ne parle pas de la maison haute.

Il a hoché la tête et s'est remis à fabriquer un radeau avec des brindilles et de la ficelle.

IV

Au final, c'est moi qui ai décidé, puisque personne ne voulait le faire. Après avoir vu des visages par milliers, des foules de gens désespérés aux vêtements trempés, aux cheveux maculés de boue, j'ai décidé que Pauly était plus important, et que Caro était plus importante, puisqu'elle aussi était sous ma responsabilité. Voilà. J'aurais pu laisser venir les autres, ne serait-ce qu'un ou deux. J'aurais pu décider qu'en étant plus nombreux, peut-être, nous trouverions une autre façon de vivre, que ce que nous avions n'était qu'un point de départ – mais imaginons qu'un an plus tard nous n'ayons rien construit, que nos réserves soient épuisées ? Que trop de gens soient venus et que nous soyons submergés ? Il fallait que je pose une limite. Je l'ai posée. Et Pauly est encore en vie, et Caro aussi, et moi aussi.

CARO

Pauly avait ses oiseaux, Sally avait les réserves et le jardin, et moi je courais. Voilà ce qui nous occupait la tête puisque nous ne pouvions pas penser à ce qui se passait. Pour Grandy, je ne sais pas. Sally dirait qu'il pensait à nous et à tout ce qu'il fallait encore nous transmettre, et peut-être aurait-elle raison. Depuis le début des pluies, il me donnait l'impression de ralentir et je me demandais si le froid et l'humidité lui causaient des douleurs aux articulations. Sally avait installé son fauteuil près de la cuisinière et il en bougeait désormais rarement. Il restait là, une couverture sur les genoux, nous regardant aller et venir. Parfois il faisait la lecture à Pauly. Parfois il lui racontait des histoires. Pauly s'asseyait par terre, adossé aux jambes du vieil homme, ses chaussettes toujours dépareillées contre la cuisinière.

— Fais attention, Pauly, disais-je, sinon tes pieds vont prendre feu.

Je ne voulais pas que Pauly aime tant Grandy. Alors je laçais mes chaussures et j'allais courir.

I

Je courais tôt le matin, quand l'aube émergeait lentement derrière les nuages. Je courais l'après-midi, quand tout était triste et gris. Je courais sur les sentiers familiers à travers la lande, le village vide et les

lits de roseaux jusqu'à la mer où les vagues venaient encore et encore s'écraser sur la plage. Et tant que je courais, je n'avais pas peur.

II

Je courais dans le noir, une fois Pauly couché. J'emportais une lampe de poche à manivelle et je courais dans le disque pâle qu'elle projetait. La pluie qui tombait dans son faisceau brillait, chaque gouttelette éclairée, et le monde se réduisait à cela : cette petite zone de lumière, la pluie prise à l'intérieur, mes pieds dans le noir. Je courais jusqu'à la mer et la trouvais différente, la nuit. Plus grande, plus sonore. Ni eau ni rivage ni écume ni vagues, mais une même entité, vaste et singulière, qui parlait dans un rugissement, qui n'était jamais immobile, qui ne s'occupait pas de nous. Je sentais combien elle était froide. Je sentais les fleuves qui se jetaient dans ses rouleaux, les courants qu'ils créaient. Je respirais l'odeur des algues en putréfaction que Grandy nous faisait ramasser sur la plage pour en couvrir les lits de pommes de terre. J'entendais l'alternance de longue et de brève d'un chant d'oiseau.

III

Je cours aujourd'hui sur les mêmes chemins et, chaque fois, quand je boucle ma boucle, quand je longe le bassin de retenue, que je passe la haie, que je traverse le verger et que j'arrive à la porte de la cuisine, j'ai l'impression de m'être libérée de quelque chose. Je me sens mieux en tout cas et je pense au bonheur extrême d'entrer dans la cuisine chaude et d'être en paix. Je pense au plaisir que ça fera à Sally, à ce que ça facilitera pour Pauly – mais ça ne dure jamais. Je franchis la frontière entre les ténèbres et la lumière, entre le mouillé et le sec, et

quelque chose se rétracte à nouveau en moi. Je sens revenir l'angoisse, le chagrin, la culpabilité.

OceanofPDF.com

SALLY

C'était quelques jours avant Noël. Pauly, Caro et moi étions dans la cuisine avec Grandy, à préparer la pâte des *mince pies*, incontournables tartelettes de saison fourrées aux fruits secs, avec du suif à la place du beurre puisque les livraisons en provenance de la ville s'étaient arrêtées. Une fois la pâte pétrie et étalée, j'ai donné un verre à Pauly pour qu'il y découpe des disques. Il a demandé :

— Est-ce que j'aime les *mince pies* ?

— Je crois que personne ne les aime, a répondu Caro. Et encore moins celles-ci...

On a sonné à la porte et nous avons tous sursauté. Pauly a frotté ses mains pleines de farine sur son pull et couru dans l'entrée.

— Je ne savais même pas qu'il y avait une sonnette, ai-je dit.

Grandy a haussé les épaules :

— Tu ferais mieux d'aller voir qui c'est.

J'ai donc suivi Pauly qui était déjà derrière la porte, mais trop petit encore pour tirer le loquet.

— Il y a quelqu'un, Sally. C'est qui ?

— Comment veux-tu que je sache, Pauly.

J'ai ouvert. Le pasteur se tenait là, un genre de cape de pluie à capuche par-dessus son habit religieux.

— Mon Dieu, me suis-je exclamée, c'est vous !

— Pas tout à fait..., a-t-il répondu dans un sourire. Quel temps épouvantable, n'est-ce pas ?

— Pardon. Bien sûr. Entrez.

Je me suis écartée pour le laisser passer et Pauly lui a montré le chemin jusqu'à la cuisine où Caro se tenait debout, appuyée contre la table, les bras croisés.

— Caro, je te présente monsieur le pasteur. De l'église du village. Un vieil ami de Grandy.

Elle n'a pas répondu. J'ai vu son visage se crispier.

— Enchanté, a dit le pasteur. Je vous présente toutes mes condoléances pour vos parents. Ce doit être très douloureux...

— Mon père, l'a interrompu Caro. Francesca n'était pas ma mère. Seulement celle de Pauly.

Le pasteur a hoché la tête, puis il a repris :

— Il n'empêche. D'une certaine façon, voilà qui peut rendre les choses plus difficiles encore, non ?

Caro n'a rien dit. Le pasteur s'est tourné vers Grandy.

— Cela fait bien longtemps, mon ami.

Grandy a souri :

— Je suis trop vieux, maintenant, pour les églises, mais je l'avoue, je suis content de te voir.

I

La présence d'un invité a transformé la soirée en fête. J'ai préparé de la soupe de légumes à l'orge et nous avons dîné à la cuisine, avec les *mince pies* en dessert. Seul Pauly n'a pas été trop poli pour dire qu'elles étaient immangeables.

— J'aime pas, a-t-il déclaré. Je pensais que j'aimerais, mais j'aime pas. Je peux avoir autre chose ?

Je suis allée lui chercher une petite boîte de chocolats que j'avais achetée à l'épicerie du village avant sa fermeture et que j'avais cachée, et à demi oubliée, dans mon tiroir à chaussettes.

— Quel rare plaisir que cette soirée ! a dit le pasteur, une fois la table débarrassée. Je crains toutefois que ma visite ne soit pas totalement désintéressée.

Grandy l'a regardé.

— Voici de quoi il retourne, a repris notre hôte en faisant mine de s'adresser à tout le monde.

Les deux hommes se sont souri. Le pasteur s'est laissé aller contre le dossier de sa chaise.

— Il a été décidé que l'église n'était plus viable. Des gens y viennent encore, bien sûr. Des pèlerins. Bien qu'ils soient peu nombreux, le sentiment général est que nous ne devrions pas les encourager.

— L'église va fermer, ai-je dit.

Le pasteur a haussé les épaules.

— C'est une mesure temporaire, me dit-on. Jusqu'à la fin de l'hiver...

— Mais qui sait, a dit Grandy, quand cet hiver prendra fin.

— Au printemps, me semble-t-il, a rétorqué un peu sèchement le pasteur. Quoi qu'il en soit, je compte célébrer un dernier office. Je suis vieux...

Grandy a gloussé.

— Je suis vieux et sentimental. J'ai pensé au matin de Noël. J'aimerais que le soleil se lève sur nous.

— Tu nous demandes de venir ?

— Je vous demande de venir.

Le visage barbouillé de chocolat, Pauly a demandé :

— Tu vas prier pour mes oiseaux ?

— Tes oiseaux ?

— Un couple de grandes aigrettes qui nichent dans les marais, ai-je expliqué. Il semblerait que la météo les ait déboussolées. Elles tentent d'hiverner ici. Pauly leur rend visite tous les jours, pour s'assurer qu'elles tiennent le coup.

— Eh bien, je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, a répondu le pasteur. Qui a besoin de nos prières, si ce n'est les oiseaux ?

II

Tôt dans l'après-midi du 24, Pauly et moi sommes allés dans les marais.

— C'est pas que je t'aime pas, avait déclaré Pauly quand je lui avais dit que c'était mon tour de l'emmener. C'est juste que Caro est mieux. Pour ça. Pas pour tout.

— Désolée, était intervenue Caro. J'ai des préparatifs de Noël à faire...

Elle devait passer l'après-midi dans la grange, à choisir les cadeaux de Pauly et à les emballer dans du papier de soie que nous avons récupéré. Papier sur lequel j'ai découvert au retour qu'elle avait dessiné des centaines de minuscules étoiles.

III

En route vers les aigrettes, j'ai remarqué que l'eau arrivait presque au niveau du sentier en caillebotis dont les planches étaient recouvertes d'algues par endroits et très glissantes, mais je n'ai pas été plus loin dans mes réflexions.

— Vive le paon, vive le paon, vive le paon d'hiver ! chantait Pauly.

Sa voix était si pleine de joie qu'il n'y avait plus de place pour quoi que ce soit d'autre. J'ai fait abstraction de l'eau pour penser plutôt à l'étrangeté qu'il y avait à fêter Noël à la maison haute, à ressentir, malgré tout, tant d'amour et de bonheur. J'ai aussi pensé que, quoi qu'il advienne, je ne pouvais pas regretter l'arrivée de Caro et avec elle celle de Pauly.

IV

— Oiseaux, oiseaux, oiseaux, a chuchoté Pauly, accroupi près du nid. Oiseaux, oiseaux, oiseaux, demain, c'est Noël. Tout ira bien.

— Il faut rentrer, Pauly. J'ai froid aux mains.

V

— Si Dieu était un animal, a déclaré Pauly depuis la grande bassine près du feu de la cuisine où Caro lui lavait les cheveux avec des casseroles d'eau chaude, alors ce serait un lion.

— J'aurais cru que tu choisirais un oiseau, ai-je dit.

— Non.

— Pas même un aigle ?

Il m'a regardée comme si j'étais demeurée.

— Bien sûr que non. Un lion.

VI

Après son bain, Pauly a ouvert ses paquets et enfilé son nouveau pyjama. J'ai préparé une tournée générale de chocolat chaud avec de l'eau et du lait en poudre.

— Un très joyeux Noël, a dit Grandy.

Si je pouvais troquer tout ce qui s'est passé ensuite contre cet après-midi-là – Pauly qui chante, les étoiles de Caro, Grandy –, eh bien peut-être que je le ferais.

OceanofPDF.com

PAULY

C'est Grandy qui m'avait expliqué ce qu'était la prière, un après-midi où je lui posais des questions sur l'église et à quoi elle servait.

— C'est une façon de parler à Dieu, avait-il dit. Quand on croit à ce genre de choses. Certaines personnes y croient, d'autres pas.

— Et toi, tu y crois ?

— Je suis un vieux monsieur. Je couvre mes arrières. Mais ça fait longtemps que je n'ai pas mis un pied à l'église.

Et tandis que je me préparais à aller au lit en enfilant mon nouveau pyjama près du feu, je me suis mis à imaginer comment se passerait le matin de Noël. Comment, nous quatre et le pasteur, nous nous tiendrions debout, la tête baissée et les mains jointes. Comment, en réponse à nos prières, un lion surgirait d'un bond avec l'aube, battant l'air de ses énormes pattes. Comment il s'arrêterait sur le sentier de planches, au-delà du village, là où nichaient les aigrettes. Comment il lèverait sa tête auréolée d'or pour flairer leur odeur avant de se frayer un chemin dans les roseaux – et comment, lorsqu'il aurait trouvé leur repaire, il prendrait les oiseaux dans sa gueule délicate et s'élèverait avec eux dans les airs, en direction du sud, pour qu'ils y passent l'hiver.

SALLY

Dans le hall sombre de la maison haute, tôt ce 25 décembre, nous étions emmitouflés dans nos pulls, nos écharpes, nos bonnets et nos gants.

— Je ne veux pas mettre mon manteau, a déclaré Pauly.

— Il va faire froid, dans l'église, ai-je répondu. Le chauffage est éteint depuis des semaines.

— Tu peux me le porter, alors ?

— Non.

— Caro, tu veux bien me le porter, s'il te plaît ?

Mais Caro n'écoutait pas. Pâle, elle se tenait légèrement à l'écart, regardant fixement par la fenêtre l'obscurité où il pleuvait toujours.

— Je crois que la pluie s'est encore intensifiée, a-t-elle dit.

Grandy a répondu :

— Il n'y en a plus pour longtemps.

Quand le pasteur, tel un corbeau noir sous un grand parapluie, a tambouriné à la porte, nous l'avons suivi en une petite procession disparate – c'est du moins l'effet qu'aurait sans doute fait à un observateur extérieur notre lente marche en file indienne sur le chemin menant au portail. Le pasteur était venu en voiture et nous avons grimpé à bord, Grandy devant, sa canne entre ses genoux, Caro et moi derrière, Paul en sandwich entre nous deux. Le chauffage était allumé et il s'en dégagait l'odeur incomparable d'un chauffage de voiture par

un petit matin sombre et humide, c'est-à-dire l'odeur d'un monde déjà perdu pour nous. On l'a humée. Quelque part derrière l'épais nuage qui enveloppait la terre, derrière ce nuage qui déversait son eau pour gonfler les rivières et remplir la mer, le ciel s'éclaircissait sans doute, mais on n'aurait su dire.

— Tout le monde a mis sa ceinture ? a demandé le pasteur avant de démarrer.

Puis on est partis vers l'église.

I

— Caro, Caro, j'ai mal au cœur, a dit Pauly.

Le véhicule tressautait sur la petite route cabossée qui menait au pont.

— Il est malade en voiture ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas, a répondu Caro. On n'est pas montés dans une voiture depuis tellement longtemps. Ça s'est bien passé, la dernière fois.

— Ce doit être la chaleur, a dit le pasteur, je suis toujours un peu barbouillé quand je suis à l'arrière. Surtout s'il fait sombre. Tiens, Paul. Vomis là-dedans, au besoin.

Il nous a tendu un sac plastique noir que j'ai tenu sur les genoux de Pauly le reste du trajet, même s'il n'a finalement pas été malade – et quand on s'est garés dans la rue longeant le cimetière, ça m'a semblé parfaitement normal et parfaitement étrange. Une fois descendus de voiture, on est passés sous le portique du cimetière, puis devant le pommier sans feuilles et le long de la pelouse que Grandy n'avait pas tondu de l'année. Je me suis demandé qui s'en était chargé, car l'herbe était haute, mais entretenue. On est arrivés sous le porche de l'église, devant la lourde porte que le pasteur a ouverte.

— Entrez, a-t-il dit. Je vous rejoins tout de suite...

Puis il a marqué un temps, la main sur le loquet, avant d'ajouter :

— Merci.

Dedans, on a remonté la nef. La lumière était grise maintenant que l'aube approchait et, sous la voûte, les visages des anges, congrégation ancienne et familière, émergeaient de l'ombre, tournés vers nous. J'ai regardé Caro se glisser, les mains dans les poches, vers un banc près de l'autel, et Grandy montrer à Pauly le pied des fonts baptismaux, là où on avait sculpté une souris et un chat pour lui courir après. J'ai contemplé les marques de brûlure laissées par l'éclair qui, trois cents ans plus tôt, avait été conduit jusqu'à la terre par les rivets de fer de l'épaisse porte en chêne. J'ai senti sous mes pieds la pierre creusée des dalles. Il y avait l'odeur de l'encens. Le froid. J'ai retrouvé ma place habituelle et, toute athée que j'étais, je me suis agenouillée et j'ai fermé les yeux.

II

À un moment de l'office, le soleil s'est levé, mais nous ne pouvions pas le voir. Le vent qui soufflait sans faiblir depuis la mer jetait la pluie torrentielle contre les vitres neutres du chœur.

— Dieu tout-puissant, a dit le pasteur, toi qui nous as donné ton Fils unique, accorde-nous d'être régénérés, de devenir tes enfants adoptifs par ta grâce, d'être renouvelés chaque jour par ton Saint-Esprit...

— Peu probable, a marmonné Grandy.

III

Sur le trajet du retour à la maison haute, en traversant le pont, nous avons mesuré, maintenant qu'il faisait jour, combien le fleuve avait enflé, ses eaux brunes et rapides déjà presque au niveau de la berge.

— Pleine lune, demain, a dit Grandy. Marée de printemps. Et le vent qui la pousse, sauf s'il tombe ou qu'il tourne.

La pensée des algues qui couvraient les sentiers des marais m'a traversé l'esprit, mais l'humeur était festive et je ne voulais pas la gâcher. L'eau attendrait, me suis-je dit. On a entonné le chant de Noël traditionnel célébrant la vie du bon roi Venceslas, avec le pasteur dans le rôle du roi, et Caro et moi, en sopranes, dans celui du page. On a chanté « Once in Royal David's City » et « O Little Town of Bethlehem ». On a chanté « God Rest You Merry Gentlemen », inventant à tour de rôle les paroles qu'on avait oubliées. On a chanté « Hark ! The Herald Angels Sing » et c'est Caro, la voix étonnamment belle, haute et claire, qui a assuré le déchant.

— On l'a appris à l'école, a-t-elle dit en haussant les épaules, gênée par nos compliments.

À destination, on s'est désentassés de la voiture et on a franchi la porte : la maison était chaude et accueillante, et quand on a allumé les lumières, tout s'est éclairé.

— Un miracle de Noël, a dit Grandy.

Dans la cuisine, tandis que j'alimentais le feu de la cuisinière et que j'en allumais un autre dans le poêle, Caro a préparé des pancakes écossais. Pauly était chargé de casser les œufs.

— Essaie de ne pas mettre trop de coquilles, cette fois, Pauly.

Un morceau s'est quand même glissé dans la préparation. Lorsqu'il a reparu dans l'assiette du pasteur, on a ri et décrété que ça portait chance.

— Je n'ai pas passé une telle matinée de Noël depuis des années, a-t-il dit. Je suis tellement occupé, d'ordinaire.

Puis il s'est laissé aller contre le dossier de sa chaise en souriant.

— Restez donc avec nous, a dit Caro. Vous pourriez rester. Vous pourriez vivre ici.

Elle a croisé mon regard.

— Quoi ? C'est vrai, Sal. C'est ma maison, après tout.

J'ai haussé les épaules.

— Merci, a répondu le pasteur.

À son air soudain épuisé, je me suis demandé pour la première fois où il avait vécu et ce qu'il avait fait, tous ces longs mois depuis la dernière fois que nous l'avions vu.

— C'est une proposition très généreuse, vraiment, et je vous en suis très reconnaissant, mais je crois que ce ne serait pas raisonnable. Et puis je crains qu'on n'ait bientôt besoin de moi ailleurs.

Il s'est levé.

— Il est temps que je parte. J'ai passé un moment formidable. Peut-être reviendrai-je un jour pour que vous me fassiez faire le tour du jardin, qui est certainement merveilleux. Je me suis dit que je pourrais peut-être laisser la clef de l'église ici. Le bureau du diocèse a un double, bien entendu, mais il me semble qu'il serait bon que vous gardiez celle-ci, puisque c'est vous qui êtes le plus près.

Il a posé la clef sur la table. Je la trouvais trop grosse et trop vieille pour un usage aussi ordinaire qu'ouvrir une porte. Il s'est tourné vers Caro :

— Merci encore. Votre proposition témoignait d'une grande gentillesse. Ayez courage.

Puis il s'est adressé à Paul :

— Je prierai pour tes oiseaux.

À moi, il s'est contenté de sourire, avant de baisser la tête.

Grandy s'est levé à son tour et tous deux sont partis vers l'entrée. Je les ai suivis et je les ai vus se faire face. Le pasteur a pris la main de Grandy.

— Où donc est ta place, mon ami ?

Grandy se taisait. Le pasteur a poursuivi :

— Je crois qu'en des temps comme ceux que nous vivons, il faut adopter une conception souple du péché...

— Oh, le péché, a répondu Grandy. Ça ne m'a jamais beaucoup intéressé.

CARO

Après déjeuner, le jour de Noël, Pauly a dit :

— Est-ce qu'on peut aller voir les oiseaux, maintenant, Caro ?

Dehors, le vent secouait les branches du pommier, allant jusqu'à les tordre, et bien qu'il restât quelques heures avant la nuit, il faisait tellement sombre qu'on se serait déjà cru au crépuscule. La pluie tombait, brutale, sans relâche.

— Vraiment, Pauly ? Ils vont tenir une journée, non ?

— Non, Caro ! Non !

J'ai cédé.

— Tu vas devoir mettre deux pulls, ai-je dit, et tout l'attirail étanche.

— D'accord. Et mon chapeau. Deux chapeaux !

Il a filé se préparer.

I

À cette époque, quelle proportion de ma vie était consacrée à dire à Pauly ce qu'il devait porter ? À quand remonte la dernière fois ? Comme il est curieux que des choses si parfaitement ordinaires semblent encore remarquables, et tristes. Le petit garçon qu'il était me

manque tellement, parfois, que ça engloutit tout le reste – et voilà. Un monde a disparu, mais nous sommes toujours là.

II

Quand on est passés près du bassin de retenue, le vent soufflait si fort qu'on a dû se pencher vers l'avant en poussant contre lui pour avancer.

— J'ai peur que tu ne t'envoles, ai-je crié à Pauly.

Mais ma voix s'est noyée dans les éléments et il ne m'a pas entendue. Je lui tenais fermement la main et il nous a fallu presque une demi-heure pour atteindre le haut des marais. J'avais le visage à vif à force d'être giflée par la pluie, et les oreilles douloureuses. Une fois de l'autre côté du boqueteau séparant la maison haute et le village du marais, on a vu que certains canaux parmi les roseaux débordaient déjà. De l'eau brunâtre parsemée d'écume jaune pâle tourbillonnait sur le sentier de bois. Je me suis agenouillée près de Pauly :

— Je crois qu'il vaut mieux rebrousser chemin. Il y a trop d'eau, Pauly, on reviendra demain.

Mais il a secoué la tête. Je me suis dit qu'il n'y avait après tout que deux ou trois centimètres d'eau sur les planches et qu'il serait plus facile de nous dépêcher que d'argumenter. J'ai donc abandonné et on est repartis, jusqu'à ce que, tout près de là où le nid des oiseaux avait déjà dû être submergé, j'aperçoive une vague devant nous et sente une force me tirer par les chevilles, comme si l'eau avait soudain gagné en profondeur. Alors j'ai compris que nous ne marchions pas seulement dans les marais inondés par un excès de pluie, mais dans la mer elle-même, passée par-dessus le banc de galets : j'ai attrapé Pauly, fait volte-face et me suis mise à courir.

PAULY

J'ai vu l'eau tourbillonner à l'endroit qu'avaient habité mes oiseaux. Leur nid n'était plus là et j'ai su, alors, en toute certitude, que ma prière avait été exaucée – que le lion était venu, que les oiseaux étaient sauvés et que nous le serions donc aussi.

OceanofPDF.com

CARO

Pourtant je n'avais toujours pas pris la mesure de ce qui se passait. C'était sans doute la marée haute qui avait ouvert la brèche, et maintenant qu'elle redescendait l'eau regagnait la plage avec le reflux. Je n'ai pas pensé à ce qui se passerait quand elle remonterait. Ni au vent qui soufflait de la mer et la pousserait, le moment venu, encore plus haut dans les terres. Ni à la lune, qui était pleine. Jusque-là, il y avait toujours eu des murs pour contenir les éléments et, malgré tout ce qui arrivait, il ne me venait pas à l'esprit que c'en était peut-être fini. Pauly était trempé jusqu'aux genoux, ses bottes débordaient d'eau. Je l'ai donc porté jusqu'à la maison haute, me concentrant sur le fait qu'il ait tant grandi en sept mois, depuis notre arrivée ici, me demandant si c'était la dernière fois qu'il me laisserait le porter, et s'il comprendrait que les aigrettes étaient sans doute mortes ou s'il se dirait qu'elles s'étaient peut-être échappées. Une fois à l'abri, j'ai enlevé son manteau et le mien et je les ai pendus dans l'arrière-cuisine où le dérangement a fait caqueter les poules, puis je suis allée chercher une serviette et je me suis assise près du feu.

— Bon sang, Pauly, a dit Sally en soulevant une de ses bottes, comment tu t'es débrouillé ? Elles sont trempées.

— Ce n'est pas sa faute, ai-je répondu.

Mais j'avais trop honte de l'avoir laissé s'engager sur le chemin inondé pour en dire plus.

II

Aujourd'hui encore, des années après, je suis terrifiée à l'idée de ce qui aurait pu arriver si Pauly et moi étions partis une heure plus tôt, ou que la marée s'était inversée plus tard, ou que nous n'avions pas traîné en route. Je pense au soudain afflux d'eau quand la mer a fait sauter la digue. Je pense à la facilité avec laquelle Pauly aurait pu glisser et moi le perdre. Aujourd'hui encore, si longtemps après, alors que l'eau s'est retirée aussi loin qu'elle le fera jamais et que le fleuve s'est stabilisé dans son nouveau lit, des traces de l'inondation restent visibles. Sur des terres depuis longtemps sèches, une fine couche de sel affleure après la pluie et, quand je creuse, je tombe sur des coquilles de moules, des ardoises et des morceaux de verre polis par la mer – accroupie dans la boue, mes trouvailles au creux de la main, je sens alors le monde chanceler vers ce qui aurait pu arriver.

SALLY

J'ai trouvé les bottes de Pauly dans l'arrière-cuisine, trempées et toutes sales. Je les ai donc portées près du poêle, dans la cuisine, pour qu'elles sèchent. Caro et Pauly étaient assis là, sur le tapis de foyer, enveloppés dans des serviettes. Grandy se reposait dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, bon sang ?

— On a pris l'eau en cherchant les oiseaux de Pauly, a répondu Caro. Les sentiers des marais sont inondés...

Comme c'était quelque chose qui pouvait arriver, l'hiver, après de fortes pluies, je n'ai pas pensé une seule seconde qu'elle voulait dire que la mer avait envahi les terres.

I

Nous étions autour du feu à écouter Grandy nous lire des histoires de fantômes. Épuisé par la saucée et la longue journée, Pauly s'est endormi, la tête sur les genoux de Caro. Je sentais que je commençais aussi à m'assoupir.

— Ça a été une longue journée, ai-je dit. Je crois que je vais aller me coucher. Joyeux Noël, Grandy. Joyeux Noël, Caro. Tu veux que je t'aide à porter Pauly ?

Elle a secoué la tête.

— Je ne vais pas le déranger tout de suite, a-t-elle dit. De toute façon j'ai envie de rester un peu.

J'ai embrassé Grandy, je suis montée me glisser dans mon lit, j'ai attendu que les draps froids se réchauffent et j'ai sombré.

II

J'ai été réveillée par les coups frappés à ma porte et les cris de Caro :

— Sally ! Sally !

— Qu'est-ce qui se passe, putain, Caro ? ai-je hurlé en mettant mon pantalon. Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est Grandy qui a répondu.

— La mer a envahi les marais. C'est l'inondation.

III

— La mer est entrée dans le village, a dit Caro. Ou bien le fleuve. Je ne sais pas. C'est dur à dire.

— Comment le sais-tu ?

— Je n'arrivais pas à dormir. Je suis allée courir.

— Putain Caro, il est trois heures du matin. Il y a un vent à décorner les bœufs.

— Il est onze heures moins dix, a-t-elle rectifié avec irritation. Tu es allée te coucher à neuf heures.

— Ça suffit.

Grandy avait parlé d'un ton sec. On s'est tues toutes les deux.

— Ce n'est pas le moment de se disputer. On a une heure avant la marée haute, peut-être un peu plus. L'eau n'est pas encore à son maximum et même quand la marée s'inversera, il n'y a aucune

garantie que le niveau cesse de monter. Nous sommes à l'abri, ici. Pauly ne doit pas bouger et je vais rester avec lui, mais il faut aller sonner l'alarme.

— Pour qui ? ai-je demandé. Tout le monde est parti. Le village est vide. Personne n'entendra, quand bien même on trouverait moyen...

— Pas sûr qu'il soit vide, a dit Caro. Il pourrait y avoir quelqu'un. Quelqu'un qui dort. Et qui se réveillera trop tard.

Elle semblait au bord des larmes et j'ai senti ma colère enfler à son niveau d'intransigeance : j'avais l'impression qu'une fois de plus elle se déchargeait de la décision sur moi, m'obligeant à estimer des coûts qu'elle refusait de reconnaître.

— Et tu pourrais te noyer en essayant de réveiller un touriste imaginaire. Et qu'est-ce qu'on dirait à Pauly...

— Prenez la clef de l'église, m'a interrompue Grandy, nous faisant taire une fois encore. Sonnez la cloche, en continu. Sal sait faire. Vous pourrez vous relayer. Il vous faudra des gants. Et des lampes torches.

J'ai ouvert la bouche, mais Grandy m'a pris la main.

— Ce n'est pas pour le village, a-t-il dit. Tu as raison. Mais l'inondation va s'étendre. Elle n'a sans doute pas encore atteint la ville et elle va aussi se répandre le long de la côte avec la marée. Si vous sonnez les cloches, il y a de bonnes chances qu'on vous entende. Faites le plus vite possible.

Caro était déjà en train de mettre son ciré et ses bottes. Elle m'a passé mes affaires que j'ai enfilées sans pouvoir m'empêcher de dire :

— C'est complètement débile.

Mais déjà je remontais ma fermeture éclair, j'enfonçais mon chapeau sur la tête et je prenais une lampe torche parce que Grandy et Caro avaient raison. Je n'avais pensé qu'à nous, à la maison haute, à Pauly.

— Ne prenez pas de risques inutiles, a dit Grandy, mais si vous arrivez jusqu'à l'église, sonnez tant que vous pourrez. Et si vous n'y arrivez pas, vous aurez au moins essayé.

Je n'ai pas dit au revoir. Je ne me suis pas retournée. Nous sommes parties, courant à demi, en actionnant la manivelle de nos torches.

IV

On aurait dit que l'eau était partout, même avant d'arriver au fleuve et de voir l'inondation monter devant nous. Il y avait de l'eau sur la terre et de l'eau dans les airs. On avait de l'eau plein les chaussures, plein les yeux, plein la bouche. Le son de l'eau remplissait les ténèbres et j'ai cru entendre la mer, mais pas du bon côté, ou alors de tous les côtés à la fois.

V

Sur la route qui surplombait le pont, on en avait jusqu'aux chevilles.

— On arrive trop tard, ai-je dit à Caro.

L'eau montait vite, prenant ses aises comme un bain qui se remplit. Elle avait beau sembler passablement immobile dans le faisceau de nos torches, je sentais déjà sa traction, sa façon de vous aspirer et de vous entraîner. Ignorant mes paroles, Caro s'est engagée dans la pente qui descendait vers le pont. Je lui ai saisi le bras pour la retenir. Elle s'est arrêtée, mais sans se tourner vers moi. Sur l'autre rive, en montant vers la lande, à cinq ou six cents mètres de nous à peine, il y avait l'église, dont la forme noire se détachait sur le fond sombre du ciel.

— On arrive trop tard, ai-je répété. On ne sera pas au milieu du pont qu'on aura de l'eau jusqu'à la taille, et Dieu sait ce qu'il y a

dedans.

Je me suis mise à lui secouer le bras.

— Elle avance trop vite. Il faut qu'on rentre, Caro. C'est trop dangereux. Si tu tombes, elle t'entraînera, t'emportera. Bon sang, retourne-toi. S'il te plaît, Caro.

Elle a secoué la tête.

— Caro, c'est absurde. Personne n'entendra la cloche. Personne ne viendra. Que fera Pauly si tu meurs ?

— Tu n'en sais rien. Il y a peut-être quelqu'un. On n'a pas surveillé le village. On n'a pas...

Elle jetait ses paroles dans le rugissement de l'eau. J'ai entendu sa voix se briser, senti les muscles de son bras durcir sous l'effet du poing qu'elle serrait.

— Il y a peut-être quelqu'un qui dort. Il y a peut-être quelqu'un. Il y a peut-être...

Elle exsudait la peur comme une odeur, mais ce n'était pas pour nous qu'elle s'inquiétait – ni même pour Pauly. Elle avait peur pour tout le monde, en même temps – tous les gens qui, cette nuit-là, couraient ou ne couraient pas, tous ceux qui attendaient dans le noir des secours qui n'arrivaient pas, tous ceux qui s'accrochaient à leur toit, qui entassaient leurs biens dans leur voiture et prenaient la route sans destination – ceux qui, tout le long de la côte, étaient déjà noyés ou en train de se noyer tandis que la pluie tombait sur eux comme elle tombait sur nous, trempant tout ce qu'elle touchait. C'était une peur de compassion, une peur de rage, et je sentais sa force nous pousser vers l'avant. J'ai pris sa main et, ensemble, on s'est engagées sur le pont.

De l'eau jusqu'à la taille, accrochées l'une à l'autre, on avançait péniblement, pas à pas. Quelque chose m'a percuté le dos – une bûche, une planche, un morceau de clôture peut-être. J'en ai eu le souffle coupé. Pendant un temps, incapable de tenir debout, je n'ai pu que m'accrocher à Caro dans un effort désespéré pour reprendre contact avec le sol. Pendant un temps, avant que mes pieds ne retrouvent par miracle la surface goudronnée du pont, j'ai su que j'allais mourir et je les ai trouvés minables, les compromis que j'aurais dû faire pour vivre. Caro ne m'a pas lâchée. Je l'ai remerciée, mais ma voix n'était qu'un murmure et celle de l'eau, un rugissement.

VII

Quand on a émergé sur l'autre berge, j'ai d'abord trouvé plus facile de marcher à quatre pattes pour me frayer un chemin dans les ajoncs et les broussailles. J'avais perdu ma torche et je ne pouvais que suivre le petit disque lumineux de celle de Caro, devant moi. J'ai donc bataillé dans son sillage jusqu'au portique du cimetière, où elle m'a aidée à me mettre debout. J'ai vérifié que la clef que Grandy m'avait donnée était toujours dans ma poche et, main dans la main, on a gagné le porche de l'église. Là, Caro a glissé la clef dans la serrure en fer, ouvert la porte, et on s'est enfin retrouvées dedans, à l'abri de la pluie, le bruit de l'eau derrière nous.

VIII

La nuit durant, on a sonné la cloche de l'église, tirant sur la corde jusqu'à ce que nos mains se couvrent d'ampoules, jusqu'à ce que les ampoules se percent, jusqu'à ce que la peau de nos paumes soit à vif, et puis on a sonné encore. Un lent battement de cœur dans la nuit. On

a tiré sur cette corde jusqu'à ce qu'arrive l'aube et que le jour se lève. Alors enfin on s'est arrêtées. On est montées en haut du clocher et on a balayé le matin du regard : la pluie avait fini par cesser, il ne restait que des lambeaux de nuages dans le nouveau ciel bleu, et l'eau recouvrait tout – tous ces endroits que j'avais toujours connus. Il ne restait du village que les toits qui brillaient au soleil. La plage avait disparu. Le marais aussi. Les champs étaient sous l'eau. Et aucun mouvement, nulle part, sinon le nôtre.

IX

Trop épuisées pour rentrer à la maison haute, on est restées au sommet du clocher, adossées au parapet, nos bras entrelacés, et je me suis demandé si on allait finalement mourir là, d'épuisement, d'hypothermie – et c'est alors que j'ai entendu, comme un miracle que nous ne devions qu'à nous, le bruit de la porte de l'église qui s'ouvrait et la voix de Pauly qui criait :

— Caro ! Caro ! Vous êtes où ? Caro, on est venus en bateau ! C'est Grandy qui a ramé ! Caro !

À mon tour j'ai crié :

— Là-haut, Pauly ! C'est Sally. On est là-haut !

J'ai entendu le martèlement de ses pas dans l'escalier, spirale après spirale, de plus en plus proche, et puis il a surgi par l'étroite embrasure : il s'est précipité vers Caro, l'a entourée de ses bras, lui a embrassé le front, et elle s'est mise à pleurer.

X

Laissant Caro et Pauly en haut du clocher, j'ai descendu l'escalier en colimaçon, je suis sortie de l'église et j'ai traversé le cimetière. À

une centaine de mètres, au bord de l'eau, à côté de la petite barque, se tenait Grandy. L'espace d'un instant, je me suis dit que l'épuisement avait dû me brouiller la tête, car, debout, le soleil derrière lui, ce n'est pas le Grandy que j'avais laissé à la maison haute, voûté, boiteux, vieux, que j'ai vu, mais l'autre, le grand-père de mes souvenirs, celui qui, jadis, était parti à ma recherche quand j'avais fait une fugue et m'avait ramenée à la maison sur son dos.

OceanofPDF.com

CARO

Il semblait impossible que la pluie ait cessé si soudainement, après tout ce temps, mais c'est ainsi que je m'en souviens, comme je me souviens du retour à la maison haute sous un grand soleil, Grandy ramant sur la masse liquide désormais immobile et tranquille. Je me souviens de Pauly penché par-dessus bord, une main dans l'eau, créant des ondulations du bout des doigts. Je me souviens de son autre main agrippée à la mienne, sans que je sache trop si c'était lui ou moi qu'il fallait sauver de la noyade. Je me souviens d'avoir enjambé le bord de la barque pour remonter la pente vers la maison haute qui se dressait, propre et brillante au soleil. Je me souviens d'avoir passé la porte d'entrée et de m'être traînée jusqu'à mon lit. Et là, j'ai dormi.

I

À mon réveil, le monde était lumineux et limpide ; le soleil brûlait dans l'azur pâle, éclairant le ciel et l'eau. Il y avait une odeur neuve, fraîche. Je suis descendue et j'ai trouvé Sally assise à la cuisine, en bottes et manteau. Elle était sortie jeter un œil, m'a-t-elle dit, constater l'étendue des dégâts. Le fleuve avait débordé et traversait désormais le village pour rejoindre la mer, laquelle avait submergé la digue de galets et pénétré les terres sur près d'un kilomètre. Il n'y avait plus de dunes.

La marée recouvrait les marais. Qui sait à quoi tout ça ressemblerait, a-t-elle dit, quand l'eau redescendrait. Si toutefois elle redescendait.

— On n'est pas tout à fait une île, mais presque. Le bassin de retenue ne craint rien. La roue non plus. On peut rejoindre la lande par l'ouest. Le pont tient bon. Francesca avait vu juste.

OceanofPDF.com

SALLY

Ce jour-là – le lendemain de l’inondation – je n’ai éprouvé que de la joie. La joie qui vient avec un ciel dégagé après des mois de mauvais temps. La joie qui vient avec un parfum de sève et de terre. La joie qui vient avec l’arrivée sur un autre rivage au bout d’une traversée, c’est-à-dire la joie que procurent la fin et le soulagement. Je suis sortie de la maison haute pour arpenter une terre nouvelle et j’ai chanté, très fort, jusqu’à ce que Pauly, avec toute sa franchise détachée, vienne me dire que ma chanson était très bien mais que je la chantaïs très mal, sans compter que ça faisait peur aux oiseaux.

I

— À table, ai-je dit à Grandy, assis dans sa chambre, une couverture sur les genoux. Pommes de terre au four. Du basique roboratif.

— Je suis affreusement fatigué, Sal, a-t-il répondu.

Il avait le visage gris, les yeux comme enfoncés dans leurs orbites.

— Peut-être que tu pourrais m’apporter un plateau ?

— Pourquoi tu ne viens pas t’installer dans le fauteuil de la cuisine ? Comme ça, au moins, tu seras avec nous ?

Mais il a secoué la tête. Je lui ai donc apporté une assiette, à laquelle il n'a pas touché.

II

Au bassin de retenue où Caro l'avait emmené, Pauly a trouvé une pierre transpercée de deux trous. Il est revenu en la tenant au creux de ses deux mains, comme si c'était une relique sacrée.

— Je peux la montrer à Grandy ? Je suis sûr qu'il sera content de la voir.

— Pas maintenant, ai-je dit. Il se repose.

Le visage de Pauly s'est assombri.

— Il se repose tout le temps, maintenant.

— C'est un vieux monsieur, tu sais, et puis ça n'a pas été de tout repos de nous sauver, Caro et moi. Ça te dirait qu'on trouve une boîte, pour ta pierre ? Tu pourras lui montrer plus tard.

III

Juché sur le lit de Grandy, Pauly a demandé :

— Tu crois que c'est une pierre un peu magique ? Tu en as déjà vu une comme ça ? Une autre, je veux dire ?

— Jamais, a répondu Grandy. Maintenant tu ferais mieux d'aller voir Caro. J'ai besoin de Sally un moment.

Une fois Pauly parti, j'ai vu le visage de Grandy s'affaïsser et ses épaules se tasser dans l'oreiller.

— Comment va ta douleur ?

Il m'a fait un genre de sourire.

— Comme ci comme ça. J'ai besoin d'aller aux toilettes...

J'ai passé son bras autour de mes épaules pour le mettre debout. Je l'ai soutenu en essayant de caler mon pas sur le sien, de faire preuve de douceur et de gentillesse sans condescendance sur le très lent chemin vers la pièce adjacente où je l'ai assis sur les toilettes avant de me détourner.

OceanofPDF.com

CARO

C'était une telle sensation, le premier jour, d'avoir survécu. On avait attendu la fin et elle était venue – mais c'était comme un sommet que l'on atteint pour découvrir, derrière, la masse entière d'une autre montagne. C'était l'après. On avait survécu – mais, d'une certaine façon, on devait continuer à survivre. Grandy y avait laissé ses forces ; il ne quittait plus son lit et Sally passait presque tout son temps auprès de lui. Il fallait encore s'occuper du jardin et des repas. L'après-midi, Pauly et moi allions ramasser le bois flotté laissé par un léger reflux, malgré la peur que l'eau m'inspirait désormais. J'étais obsédée par l'image de Pauly dans les marais, de moi le soulevant dans mes bras. Obsédée par la facilité avec laquelle il aurait pu se noyer. Ce qui aurait été entièrement ma faute. J'essayais de ne pas m'approcher trop près du bord. Le soir, j'avais du mal à m'endormir. Je faisais des cauchemars.

I

— On devrait aller au village, a dit Sally, la voix aussi éteinte que son visage, qui n'était plus qu'un masque.

Ça faisait des semaines que je ne l'avais pas vue sourire.

— Il faut qu'on récupère tout ce qu'on peut.

Ce n'était pas une invitation, mais une injonction, et je n'ai donc pas dit que j'avais peur d'y aller. Que l'idée d'entrer dans ces maisons noyées m'emplissait d'épouvante. Que même si je savais qu'elles étaient vides au moment de l'inondation, je craignais d'y trouver un cadavre aux mains pressées contre une fenêtre. Je les ai accompagnés, Pauly et elle, un gros sac à dos sur les épaules, et j'ai fait de mon mieux pour me rendre utile, touchant ce que j'arrivais à toucher, restant aussi près que possible des portes d'entrée, mais je savais que ça ne suffisait pas et que Sally était furieuse.

II

C'est cette nuit-là que Grandy est tombé. Sally l'a retrouvé par terre dans sa chambre le lendemain matin. À nous deux, on a réussi à le remettre au lit. On l'a déshabillé, on lui a fait une toilette à l'éponge et passé un pyjama propre. Dans ses allées et venues entre conscience et inconscience, il laissait parfois échapper un cri de douleur.

— Je crois qu'il a la hanche cassée, m'a dit Sally une fois seule avec moi à la cuisine.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

À peine avais-je posé la question que je me suis trouvée idiote. Le regard de Sally était si plein de mépris.

— Ce qu'on peut, a-t-elle répondu.

SALLY

J'avais donné à Grandy la moitié d'une fiole de morphine. Voyant son visage détendu, j'ai cru qu'il dormait et je me suis mise à lire les notices des antibiotiques dont j'étais allée chercher la boîte dans la grange. Je me disais que si je le protégeais des infections, sa hanche se remettrait alors peut-être suffisamment pour qu'il vive. J'ai fait de mon mieux pour ne pas imaginer ce que serait cette vie.

— Je suis un vieil homme, a-t-il dit soudain.

Les yeux ouverts, il me regardait.

— Rapide ou lente, la fin est inévitable. Je préférerais que tu gardes ce dont vous pourriez avoir besoin.

Tous les soirs, une semaine durant, on avait eu la même conversation et je sentais ce que lui coûtait sa patience. Je n'avais pas le droit de faire durer la situation, alors qu'il souffrait tant. Il n'avait pas encore eu à supplier et il était hors de question que je le réduise à cette extrémité. J'ai posé ma tête sur sa poitrine et j'ai écouté son cœur battre lentement.

— C'est beaucoup demander, a-t-il dit, mais je ne crois pas qu'on puisse parler de crime quand il s'agit d'une délivrance.

J'ai fermé les yeux. J'ai pris sa main dans la mienne.

Un peu avant l'aube, il a émergé un instant du sommeil et il a dit :
— Je suis tellement fier...
Et puis il est parti.

OceanofPDF.com

PAULY

Je me souviens du jour où on a enterré Grandy au cimetière. Je me souviens de Sally et Caro creusant la tombe, plantant leur pelle encore et encore dans la terre mouillée. Je me souviens que Caro pleurait et que Sally ne pleurait pas. À la moitié, elles se sont arrêtées et on a pique-niqué de galettes de pommes de terre, assis sous le pommier. Le soleil brillait, après toute cette pluie. Je crois qu'on a ri, même si je ne me souviens pas pourquoi. J'éprouvais un genre de soulagement : on savait depuis notre arrivée à la maison haute qu'on finirait par se retrouver tous les trois. Et Grandy aussi le savait. Sally et Caro se sont remises à creuser, jusqu'à ce que le trou soit suffisamment long et profond. Le corps de Grandy était habillé de vieux vêtements, car on ne pouvait déjà pas se résoudre à gâcher ce qui risquait un jour d'être utile. Sally et Caro l'avaient transporté à l'église dans la grande brouette.

— Tu n'es pas obligé de venir, Pauly, avait dit Caro.

— Si, il doit venir, avait répondu Sally.

Et je crois qu'elle avait raison. J'ai marché à leur côté. J'ai vu le corps de Grandy basculer dans le trou et disparaître sous la terre. De retour à la maison haute, j'ai suivi Sally dans la grange et je l'ai vue reposer la boîte de morphine sur l'étagère.

I

Voilà ce qu'est la compassion – le mieux qu'on puisse espérer. On fait ce qu'on peut les uns pour les autres. On essaie d'être gentils.

OceanofPDF.com

SALLY

Petit à petit, ce qu'on a récupéré s'épuise, se perd ou se met à moisir. Si on tient assez longtemps, peut-être qu'on oubliera à quoi tout cela servait – le métal tordu, les bouts de brique, le plastique que la mer porte et rejette encore sur le rivage. Et peut-être qu'alors on sera soulagés d'un poids.

OceanofPDF.com

CARO

Je pense à tout ce qui s'est passé – aux choses telles qu'elles étaient et telles qu'elles sont – et même si je fais encore des cauchemars, je ne peux pas dire que je préférerais être morte. Je ne préférerais pas être morte.

I

Au final, on se choisit toujours. Ou bien on choisit ses enfants. Si nous sommes là, c'est seulement parce que Francesca n'a pas supporté l'idée que Pauly se noie. Mais la maison haute n'est pas une arche. Nous ne sommes pas vraiment sauvés. Nous ne sommes que les derniers, qui attendons.

PAULY

Si je suis le dernier à partir, je me demande combien de temps je resterai après la mort des autres. Je n'aimerais pas être seul ici, mais je crois que ce serait pire encore de faire le choix de mourir sans leur présence pour me réconforter. Je crois que j'aurai la sensation d'un grand froid. D'un grand vide. Je m'imagine faire le tour de la maison une dernière fois. Je m'imagine fermer les fenêtres, les portes. Le dernier d'entre nous n'aura pas d'enterrement. Il reposera pour toujours ici, dans la maison haute. Elle est notre sanctuaire, elle sera notre tombe.

REMERCIEMENTS

Je remercie mon agente, Lisa Baker, pour ses encouragements et son soutien indéfectible, ainsi que pour les échéances qu'elle m'a fixées. Je remercie mon éditeur, Mark Richards, d'avoir rendu ce livre meilleur que lorsque je l'ai écrit. Merci aussi à Paul Miller pour d'hypothétiques conseils juridiques, à Holly et James Arnott pour ce qu'ils m'ont appris des poules, à Polly et Ada pour leur supériorité objective sur les autres enfants et à Ben pour à peu près tout le reste.

OceanofPDF.com

Titre original :
THE HIGH HOUSE

© *Jessie Greengrass*, 2021.

© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

[*OceanofPDF.com*](https://oceanofpdf.com)

JESSIE GREENGRASS

LA MAISON HAUTE

Dans un futur très proche, le dérèglement climatique n'est hélas plus à prouver. Francesca, célèbre activiste britannique, arpente cependant le monde pour alerter l'opinion sur l'état de la planète : incendies en Australie, inondations au Japon, îles englouties, villes submergées... Elle délaisse de plus en plus son jeune fils Pauly, qui se retrouve en grande partie élevé par sa demi-sœur Caro, encore adolescente. Un jour, avant de prendre le risque de trop, Francesca ordonne à Caro de rejoindre aussitôt avec Pauly sa vieille maison de campagne très isolée. Tous deux se mettent en route, ne sachant pas à quoi s'attendre ni pourquoi il est si crucial de se réfugier dans la maison haute. Quelle ne sera pas leur surprise quand ils découvriront ce que Francesca a secrètement fait de ce lieu, pour eux.

Roman singulier mêlant urgence climatique et drame familial, *La maison haute* est avant tout une ode à la force de l'amour et à notre inépuisable capacité d'adaptation.

Née en 1982, Jessie Greengrass est une romancière britannique qui a étudié la philosophie à Cambridge. La maison haute, finaliste de plusieurs prix, est son premier roman traduit en français.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

SALLY

1

CARO

2

SALLY

PAULY

SALLY

PAULY

SALLY

PAULY

3

SALLY

CARO

SALLY

CARO

SALLY

PAULY

SALLY

CARO

SALLY

CARO

4

PAULY

CARO

PAULY

CARO

SALLY

PAULY

SALLY

CARO

5

SALLY

PAULY

SALLY

CARO

SALLY

CARO

SALLY

CARO

SALLY

CARO

PAULY

SALLY

CARO

SALLY

PAULY

SALLY

CARO

PAULY

CARO

SALLY

CARO

SALLY

CARO

SALLY

PAULY

SALLY

CARO

PAULY

REMERCIEMENTS

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
La maison haute de Jessie Greengrass
a été réalisée le 26 mai 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072931956 - Numéro d'édition : 376973)
Code produit : U36792 - ISBN : 9782072931994.
Numéro d'édition : 376977

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

OceanofPDF.com